

2272

EMPLOYEES GENERAL
CASH DONATION FOR:
J. L. Estrada

1789

1789

Féminités*

* Littré propose : *Fémininité*, qui, malgré sa correction étymologique, ne sera jamais qu'un mot de dictionnaire. La contraction *Féminité*, souvent employée, ne donne-t-elle pas un mot de sonorité et d'écriture bien françaises?

OEUVRES COMPLÈTES
DE
Marcel Prévost

ÉDITION IN-18 JÉSUS

LE SCORPION. I vol. illustré.	3 50
CHONCHETTE. I vol. illustré.	3 50
MADemoiselle JAUFRE. I vol. illustré.	3 50
COUSINE LAURA. I vol. illustré.	3 50
LA CONFESSION D'UN AMANT. I vol. illustré.	3 50
L'AUTOMNE D'UNE FEMME. I vol. illustré.	3 50
LETTRES DE FEMMES. I vol. illustré.	3 50
NOUVELLES LETTRES DE FEMMES. I vol.	3 50
DERNIÈRES LETTRES DE FEMMES. I vol.	3 50
LES DEMI-VIERGES. I vol. illustré.	3 50
NOTRE COMPAGNE (Provinciales et Parisiennes). I vol. illust.	3 50
LE JARDIN SECRET. I vol. illustré.	3 50
TROIS NOUVELLES. I vol.	3 50
<i>Les Vierges Fortes.</i> — FRÉDÉRIQUE. I vol. illustré	3 50
— — LÉA. I vol. illustré.	3 50
L'HEUREUX MÉNAGE. I vol.	3 50
LE PAS RELEVÉ (Nouvelles). I vol.	3 50
LA PRINCESSE D'ERMINGE. I vol.	3 50
MONSIEUR ET MADAME MOLOCH. I vol.	3 50
FEMMES (Nouvelles). I vol.	3 50
LA FAUSSE BOURGEOISE (Nouvelles). I vol.	3 50
PIERRE ET THÉRÈSE. I vol.	3 50
LETTRES A FRANÇOISE. I vol. illustré.	3 50
FÉMINITÉS. I vol.	3 50
LA PLUS FAIBLE, pièce en quatre actes, en prose. I vol.	3 50

ÉDITIONS DIVERSES

L'ACCORDEUR AVEUGLE. I vol. petit in-8°. illustré.	6 »
LE MOULIN DE NAZARETH. I vol. in-32 (<i>Collection Lemerre illustrée</i>).	2 »
LE MARIAGE DE JULIENNE. I vol. in-32 (<i>Collection Lemerre illustrée</i>).	2 »

ÉDITION ELZÉVIRIENNE

LE SCORPION. I vol. in-12, avec portrait à l'eau-forte.	6 »
CHONCHETTE. I vol. in-12	6 »
DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE. I vol. in-8°	1 »

*Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays,
y compris la Suède et la Norvège.*

MARCEL PRÉVOST

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Féminités



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

M DCCCXX

X-61-06-1102-7
BIBLIOTECA UNIVERSIDAD DE MALAGA



6104421026





PRÉFACE

DE LA TRENTE ET UNIÈME ÉDITION

QN disait au dix-huitième siècle : « Les Français sont les grammairiens de l'Europe. » Si nous avons, depuis, perdu quelques privilèges, nous gardons jalousement celui-là.

Quel auteur imprudent j'eusse donc été, — intitulant un livre : *Féminités*, — si je n'avais à l'avance ramassé et fourbi mes armes, en prévision d'un assaut de grammairiens amateurs !

Il me répugnait pourtant de pédantiser en tête d'un recueil de fantaisies assez paradoxales. Je me

contentai d'écrire sous le faux-titre ces trois lignes de note :

« Littré propose : *Féminité*, qui, malgré sa correction étymologique, ne sera jamais qu'un mot de dictionnaire. La contraction *Féminité*, souvent employée, ne donne-t-elle pas un mot de sonorité et d'écriture bien français? »

Là-dessus je partis pour les champs, l'âme paisible.

*
* *

Ma villégiature fut troublée par un lointain fracas de bataille. Le mot « Féminité » avait réveillé un grammairien assoupi. Il protestait, n'ayant d'ailleurs pas lu ma note. Je dus répliquer. D'actifs journalistes interrogèrent de doctes personnages. Et la réponse de ceux-ci m'apprit plusieurs choses.*

D'abord, l'unanimité de leur « sentiment » touchant le mot litigieux. L'horrible mot « féminité » reçut ici le coup mortel. M. Émile Ollivier le traita de « barbare » ; M. Ferdinand Brunot, l'historien magistral de notre langue, le déclara

* *L'Intransigeant*, juillet 1910. Enquête par M. Jacques Reboul. Interviews de MM. Ollivier, Donnay, Doumic, F. Brunot, Rivoire, Vergniol, Bonnard, etc.

« atroce et digne d'un bègue ». Bon débarras ! Le seul mot français possible est « féminité ». Pas de divergence là-dessus.

Ce que m'apprit encore l'enquête grammaticale, ce fut l'ancienneté du mot féminité. Entendons-nous. Je savais que Bescherelle et Larousse l'avaient admis dans leurs dictionnaires comme néologisme. Je savais (et ma note le disait) qu'il était d'usage contemporain. Le journal fondé par Émile de Girardin, la Presse, a publié, en 1895, une série d'échos sur les événements contemporains, intitulés : Féminités. Un volume de pénétrantes études sur le rôle social de la femme moderne, signé Tenroc, porte exactement le même titre (1902).

Mais ce que j'ignorais, et ce que m'a appris M. Ferdinand Brunot, c'est que « féminité » est un TRÈS VIEUX MOT FRANÇAIS, employé au moyen âge ! Voici sa charte d'ancienneté, extraite de F. Godefroy, Dictionnaire de l'ancienne langue :

FÉMINITÉ, FEMMINITÉ, s. f., l'opposé de masculinité :

1° La femelle, qui est froide por la feminité qui en li est, si est tozjors covoitouse et dessirans de prendre. (Trés., p. 198, éd. Chabailles.) 2° Toutes fois semble-il qu'il ne soit mie ainsi en aucusnes bestes, ains semble-il

estre au contraire es camiaus et es moutons, car cils qui sont chastres ont les cornes plus grandes que cils qui ne le sont mie, qui est chose contraire à feminité. (Evrart de Conty, Probl. d'Arist. Richel. 210, f° 150^r.)

Le Trésor de Brunetto Latini date du treizième siècle. Evrart de Conty fut « jadis phisicien du roi Charle le Quint ». Peu de mots français abstraits peuvent donc s'enorgueillir d'aussi vieux titres de noblesse, et...

... Mais voilà que, moi aussi, je me mets à dissertar, comme si la matière m'était habituelle ! Conteur, reprends la modestie qui te sied. Avoue que si tu savais un peu, avant cette querelle, ce qu'était Brunetto Latini, tu n'avais jamais entendu parler d'Evrart de Conty !

MARCEL PRÉVOST.



I

L'AMOUR ÉCRIT...



Lettres féminines



OURANT sur le quai, le long du train qui s'ébranle, serrant de la main la poignée d'une portière close comme s'il voulait la retenir, — un homme au visage angoissé dit précipitamment à une jeune femme souriante, qui, du compartiment, se penche vers lui :

— Surtout, ne manquez pas de m'écrire! Cha-

cune de vos lettres est un peu de vous absentel
N'en soyez pas avare...

Combien de lèvres d'homme murmurent cette imploration alors que juillet finissant force au départ les plus retardataires, celles même dont la jupe semblait attachée au sol de Paris par un invisible fil... L'amie a dû partir, assurant qu'elle partait à regret : nécessité de cure, nécessité de famille, ou loi suprême du snobisme, tout simplement. Elle est partie un peu triste, de cette tristesse féminine à fleur de cœur qui est, sans plus, un reflet de la tristesse de l'autre, et qui très vite s'évapore, comme une haleine condensée sur un miroir. Les derniers mots entendus lui chantent quelque temps dans les oreilles : « Chacune de vos lettres est un peu de vous ; n'en soyez pas avare!... »

— Certainement que je lui écrirai... Pauvre garçon! Il m'aime bien... Et je l'ai un peu fait enrager ces dernières semaines...

*
* *

Homme imprudent, pourquoi as-tu sollicité cette dangereuse faveur, plus dangereuse que toutes celles qui te furent, jusqu'ici, accordées ou refusées : des lettres de la femme aimée?... Rien qu'à tes propos, rien qu'à ta façon de les implorer, je devine que tu es un cœur loyal, qui te donnes dans le profond sens du mot, c'est-à-dire sans mettre en réserve un peu de soi (pour le cas d'une occasion concurrente) et sans se ménager de reprise (pour le cas de maldonne constatée).

Tu vas écrire le premier, j'en suis sûr, toi à qui elle n'a rien demandé de pareil (et tu ne l'as seulement pas remarqué!). Dans trois jours, quand l'absente, après une longue étape et l'arrêt prévu chez les parents, atteindra sa destination, elle trouvera un billet écrit de la gare, ou du club, ou de chez toi, le soir même de son

départ, — un billet où tu auras réussi d'emblée, étant ému pour de vrai, ce que les écrivains professionnels ne réussissent qu'à force de méditations et de ratures : la preuve écrite de ton désarroi, de ton angoisse, de ton désir... Ce petit morceau de toi s'en ira la joindre au moment où elle s'habillera pour la cure matinale, ou quand elle rentrera pour déjeuner, ou quand elle se préparera au tennis. Je te souhaite cette dernière coïncidence, car alors ta lettre lui donnera un peu de fierté et peut-être l'occasion de dire à son partenaire momentané de raquette et de flirt :

— C'est de ce pauvre Un Tel...

Elle mettra de la tendresse, dans son accent, sur l'adjectif « pauvre », et elle t'aimera un instant parce que tu l'auras décorée de cette fleur épistolaire, de cette fleur amoureuse, devant témoins.

Cependant, toi, ayant écrit ton fervent billet, tu attendras la réponse comme si ta vie en dépendait. Les heures, pour toi, se dilateront dans le vide. Tu ne comprendras plus les livres

que tu lis. La conversation des gens t'horripilera : étant sincère et discret, tu ne voudrais à aucun prix leur parler de l'absente ; les indiscretions du monde, sur elle et sur toi, te causent un malaise physique ; tu te consumes à te demander d'où elles proviennent ; tu soupçonnes tout le monde, sauf celle qu'il faudrait. Te voilà donc en cet état spécial de l'homme qui, assis sur un quai de chemin de fer, attend l'express en retard. Les minutes de sa vie sont des minutes perdues. Il regarde un point de l'horizon, tâchant d'y distinguer un objet qui n'y est point. Tu souffres ? tu t'impatientes ? Profite donc, malheureux, de ce temps de solitude pour te préparer à recevoir, à lire, à comprendre la réponse que tu souhaites !

As-tu jamais réfléchi à ce qu'une femme appelle : écrire une lettre ? Tu t'imagines qu'elle prend tout bonnement, comme toi, du papier, qu'elle trempe sa plume dans l'encrier et qu'elle trace les caractères sous la dictée de sa pensée, heureuse (comme tu l'es) si l'expression rend bien cette pensée, si c'est bien elle-même

qu'elle envoie dans la lettre? Quel contresens! Pourquoi veux-tu qu'un être résolu à ne montrer à tes yeux, quand tes yeux le regardent, que le minimum de sa réalité, aille soudain dénuder son âme? Cette forme que tu chéris est faite, pour plus de moitié, d'une élégance combinée, d'un arrangement très ingénieux, très médité, très coûteux, qui s'interpose systématiquement entre elle et toi : est-il vraisemblable, je t'en fais juge, que l'ouvrière d'un si parfait artifice ne porte pas en tout son instinct, sa science, ses habitudes de déformation systématique? En tout, et surtout dans l'expression de ce qu'elle tient pour plus secret que son corps : sa pensée?

Écoute. Les heures désertes pendant lesquelles tu attends la lettre d'une femme vont te servir à méditer sur quelques traits spécifiques des lettres de femmes. Premièrement (et en t'offrant ce principe d'analyse je te donne une clef d'or), sache qu'il est extrêmement rare que le *sujet* d'une lettre féminine soit son véri-

table *objet*. La femme se sert de la lettre comme elle se sert du regard, du sourire, de la toilette, de la parole, — dans un dessein très précis, très conscient, mais très différent de l'usage prévu, normal. Est-ce qu'un chapeau de femme sert à lui couvrir la tête? Est-ce qu'une ombrelle de femme sert à la garantir du soleil? Est-ce qu'une montre de femme sert à marquer l'heure? Est-ce que des souliers de femme servent à la marche? Pourquoi veux-tu qu'une lettre de femme serve à transmettre sa vraie pensée au destinataire, tout comme la lettre d'un honnête épicier disant : « Je vous envoie 10 kilos de café » parce qu'effectivement il envoie 10 kilos de café?...

Prépare-toi donc à ne trouver dans les phrases que tu vas recevoir aucune indication directe sur la pensée de l'absente, sur ses occupations, sur les gens qu'elle fréquente, sur ses projets, sur son plus ou moins de goût pour toi. Si même elle peut ne pas t'informer du lieu d'où elle t'écrit, elle n'y faillira pas. Elle jettera sa réponse dans une boîte quelconque, au hasard d'une excursion. Pourquoi? Pour rien; par instinct de dé-

fense. En revanche, toutes les phrases de la lettre et le degré de tendresse que tu y percevras seront calculés... non, je dis mal!... seront naturellement, spontanément combinés pour te mettre, toi, dans l'état où elle souhaite que tu sois, avec la dose de bonheur qu'elle te permet et la dose d'anxiété qui doit compléter ton régime. En d'autres termes, la lettre féminine que tu désires aura un objet bien défini : elle sera un acte médité de votre double histoire ; mais l'objet ne sera pas celui que semblent viser les mots ; l'acte n'aura qu'un rapport mystérieux avec le texte. Quand tu lui écrivais, ton souci était de te dépeindre, ou mieux, de te livrer. Le souci de sa réponse est de se réserver, d'obscurcir ta clairvoyance, n'eût-elle rien de périlleux.

Toute femme se sert de la lettre, sinon comme d'un masque, au moins comme d'une voilette.



Et pourtant toute lettre de femme exprime, en somme, tout ce qu'elle voudrait cacher; seulement elle ne l'exprime que pour un lecteur très perspicace, très exercé, pour une sorte de détective psychologique, et jamais, jamais! pour l'intéressé à l'heure où il la reçoit.

L'homme averti du procédé constant des lettres féminines, si d'ailleurs il est de sang-froid, commencera par ne faire nul état de ce que dit la lettre; il s'occupera aussitôt de démêler pourquoi elle le dit ainsi. Il notera les omissions de noms et de faits, plus significatives que les noms et les faits mentionnés. Il s'efforcera de définir cet indéfinissable : le ton. Le ton d'une lettre féminine se fait particulièrement persuasif pour détourner de la vérité l'attention du lecteur. Le ton se fait tendre pour masquer une trahison, ou le penchant à la trahison. Le ton se fait mena-

çant pour dissimuler la crainte désarmée. Le ton se fait indifférent, calme, serein, au moment où l'épistolière redoute qu'on entrevoie les orages de son cœur...

Belles règles d'analyse qui n'ont qu'un défaut : on est hors d'état de les appliquer quand elles seraient utiles à soi-même, c'est-à-dire quand une lettre de femme aimée vous arrive et qu'on en déchire l'enveloppe tout tremblant... Vainement alors on s'applique à la détailler ligne par ligne, mot par mot : la lettre fait son œuvre de toxique, infailliblement. Qu'importe à celui qui respire du chloroforme de se dire : « C'est du chloroforme » ! Il n'en est pas moins endormi...

— Alors, à quoi bon toute cette doctrine ?

— A tromper ton attente, impatient. Ne t'ai-je pas fait passer quelques minutes ?... Tiens, voici le facteur qui t'apporte ta lettre. Cours t'enivrer ! Werther l'a dit : Ce n'est jamais une duperie que le bonheur.



L'Absence

J'OUVRE les tiroirs du secrétaire, d'un effroyable art nouveau, sur lequel je projette d'écrire l'article imprudemment promis à un journal parisien... Pour trouver le loisir de l'écrire, j'ai fait halte, une après-midi, dans cette petite ville d'eaux germanique où séjournent surtout des enfants et des femmes. J'ouvre les tiroirs, tous, les uns après les autres, machinalement, comme si l'un d'eux pouvait contenir le sujet de l'article qu'il faut envoyer à

Paris avant ce soir... Et voilà que dans le dernier tiroir je rencontre une lettre... Tiens!... Elle est écrite en français, d'une ferme écriture masculine très lisible, très bouclée, ce qui est le signe d'une âme tendre!... Avec l'impudente curiosité du conteur, je la déplie, je la lis... Point d'adresse... et la dernière page, — ou les dernières, — manquent avec la signature... C'est pour une femme qu'elle fut écrite, une femme qui sans doute a habité juste avant moi cette même chambre : car la lettre est datée de la fin du mois d'août... L'a-t-elle oubliée là? L'y a-t-elle laissée comme un débris dépourvu d'importance?... Ou bien a-t-elle voulu conserver seulement les lignes finales, plus significatives peut-être, plus intimes?... Voyons...

« Ah! chère amie, — dit la lettre, — comme j'ai été joyeux, d'une joie de prisonnier qu'on libère, quand j'ai reçu votre billet m'annonçant que vous quittez Felden le 29 et que je vous rencontrerai, trois jours après, chez vos parents, mes voisins! Vous revenez contente, rassurée sur

la santé de votre petite Germaine, que la saison a transformée, me mandez-vous. Vous ne m'en dites pas davantage; vous avez repris, dans ce billet, votre style télégraphique de Paris, votre style de « petits bleus », — dont vous m'aviez désaccoutumé depuis quelques semaines. N'importe! le billet lu, je me suis levé du fauteuil où je m'étais assis pour le déplier, — les jambes coupées d'émotion, — et comme un potache, comme un gosse, j'ai gambadé dans ma chambre, embrassant le papier, embrassant aussi votre portrait, qui ne m'a pas quitté durant ce mois de séparation.

« Oui, j'ai été bien heureux; deux ou trois minutes de bonheur. A la réflexion, je me suis fait observer à moi-même que je vous reverrais dans six jours seulement, au cours desquels vous m'avertissiez que je ne recevrais plus rien de vous. Ces six jours me sont alors apparus comme un affreux, un interminable désert à traverser. A l'heure où je vous écris, il n'y en a encore qu'un de passé, et je commence à sentir que je deviens un peu enragé! Alors, je vous écris, bien

que vous m'avez signifié que vous me teniez quitte de réponse, puisque nous allions nous revoir... Je vous écris, et j'ai tort : car je suis de méchante humeur ; cela va percer dans mes pauvres pages. Elles seront trop sincères, et vous m'en tiendrez rigueur. Mais la sincérité me soulagera...

« Depuis vingt-quatre heures que j'ai reçu votre billet, je médite sur le prochain bonheur de vous revoir et aussi sur le mois qu'a déjà duré notre séparation. Jour et nuit je n'ai pu penser à autre chose ; le sommeil, avec sa puissance d'analyse inconsciente et sagace, ne m'a pas fourni les moins utiles réflexions. Je médite... et je constate un fait imprévu de moi : c'est que ce mois de séparation, tant redouté par avance, tant maudit pendant, ne m'apparaît plus si exécrationnel maintenant qu'il va rouler dans le passé... Ne protestez pas ! Ne vous fâchez pas !... Pendant qu'il mettait entre nous tant de lieues et de lieues, vous fûtes pourtant beaucoup à moi. Voilà ce que je constate, après coup.

« D'abord, j'avais la certitude fondamentale,

la certitude délicieuse que vous n'étiez à personne autre. Oh! vous m'entendez bien... je ne pense pas ici à cette fidélité élémentaire dont je suis sûr et sans laquelle, pour un cœur comme le mien, tout s'abolirait à l'instant. Mais vous comptez, chère absente, dans la vaste catégorie des coquettes fidèles : vous êtes fidèle même à la coquetterie. Vous me dites — et je crois — que ces nombreux courtisans, assidus auprès de vous, exécrés par moi, ne me prennent rien de vous... que tous ces duos de flirt auxquels j'assiste de loin sans entendre ce que vous dites ni ce qu'on vous dit, — que ces réceptions d'hommes jeunes et entreprenants, vers six heures, l'hiver, dans votre petit salon de la rue Lincoln, — que tout le remous masculin autour de votre grâce, de votre élégance, de votre esprit, ne sont que mondanité ou littérature... Soit! M'empêchez-vous d'en souffrir? J'en souffre, là! Je suis jaloux de la jalousie la plus irréfléchie, la plus bête, celle qui voudrait ne rien céder. Je pense, comme Werther, que si je pouvais être obéi la femme que j'aime ne ferait jamais un tour de valse

avec un autre homme. Et je souhaiterais même qu'elle ne parlât pas avec cet autre homme, qu'elle ne fût pas regardée par lui... Il ne faut pas railler cette absolue jalousie : il faut me savoir quelque gré de vous en tracasser le moins possible, de regarder la vie d'un œil qui semble tranquille ou amusé, alors que par moments j'ai bonne envie de tout briser, choses et gens.

« Or là-bas, dans votre Felden tudesque, je devinais, j'étais sûr que les courtisans faisaient grève. Je connais Felden, par hasard. Je me souviens de cette étroite coupure entre deux montagnes couvertes de sapins, de ces trois hôtels, autour de l'établissement thermal, qui composent tout le village. En fermant les yeux, je revois les matrones allemandes bavardant, infatigables, sirotant leur café au lait sur les napperons à damiers rouges et bleus. Et je revois aussi le public masculin, les professeurs, les docteurs à lunettes ou à lorgnon d'or, les touristes vêtus de vert, une plume à leur feutre vert; je revois l'inévitable lieutenant... Non, je suis rassuré... Aucun de ces hommes-là ne saura vous dire les mots

qui vous font rire ou qui vous font rêver; aucun d'eux ne dérobera cinq minutes de votre temps ni de votre pensée. Ils sont autour de vous comme s'ils n'étaient pas : vous me dites vous-même que vous n'avez fait aucune connaissance masculine : fallait-il que la tentation fût légère, ô Célimène!... Pas de voix d'homme qui vous parle! pas de prunelles d'homme qui se fixent, de près, sur votre visage, sur vos épaules! Disette de courtisans pendant un mois. Oh! le cher mois!... Je comprends, trop tard, pourquoi, tant qu'il durait, mon cœur a battu si paisiblement.

« Et puis, non seulement aucun homme ne vous courtisait plus, mais, amie charmante, vous vous ennuyiez abominablement. Plus d'essayages, plus de thés, plus d'expositions à visiter, plus de ventes de charité, plus rien de ce qui dévore si prestement votre vie ordinaire... Saturée de lecture, ayant épuisé les rares « puzzles » que vous pouviez vous procurer là-bas, vous aviez pris le parti de vous ennuyer franchement, sans résistance. Et alors, dans ce vide absolu, ma pauvre image, mon humble souvenir acquièrent

de l'importance, de l'intérêt... Vous me l'avez déclaré vous-même dans des lettres comme je n'en avais jamais reçu de vous, des lettres longues, pleines d'observations fines et curieuses sur vous-même, amollies parfois d'une vague tendresse... oui, de tendresse!... je n'en croyais pas mes yeux en les lisant!

« Enfin, ces lettres divines m'arrivaient régulièrement tous les trois jours, à la date promise!

« Or, mon amie unique, il faut que je vous confesse de loin ce que je n'ose vous avouer de près : deux choses de vous me ravagent, empoisonnent l'immense bonheur d'avoir été choisi par vous. D'abord votre inexactitude. Puis l'apparente (vraiment je la crois seulement apparente...), l'apparente sécheresse de votre amitié, cette façon d'être avec moi, qui me semble souvent plus neutre, plus glacée qu'avec le premier venu... On dirait vraiment que vous m'en voulez de ce que je suis pour vous un peu plus que quiconque : à chaque rencontre, je dois payer mon bonheur par une meurtrissure... Mais je le paye aussi, sur trois rencontres promises, d'une ou deux

manquées : pas tout à fait deux, — un peu plus d'une, en moyenne, j'ai fait le compte. Plus d'une fois sur deux, je cours, frémissant, tout en émoi, au devant d'un petit bleu ou d'un message téléphoné : « Désolée de ne pouvoir venir « aujourd'hui. Fidèles amitiés... » Voilà! Vous écrivez cela tranquillement, d'un bureau de poste, afin de ne pas manquer quelque inepte passe-temps mondain qu'on vous a signalé... Et vous ne réfléchissez pas que moi, tout à l'heure, seul en face du papier bleu, je penserai désespérément à la fuite, à l'abandon de tout, à la mort... Oui, madame, ne riez pas, à la mort!

« Eh bien!... tout ce mois d'août, seul mois de cette mémorable année, je n'ai reçu de vous ni télégramme ni message téléphoné. Pas une fois je n'ai senti mon souffle s'arrêter, comme lorsque je dépliais ces atroces chiffons bleus. A chaque heure, à chaque instant, je savais où vous étiez (ce que je ne sais jamais à Paris, hors de si rares minutes)! Je savais à peu près ce que vous faisiez. Je ne pouvais pas raisonnablement douter que vous pensiez à moi, puisque vous

n'aviez rien de mieux à penser. Et, ponctuellement, il m'arrivait d'abondantes pages, où des coins insoupçonnés et exquis de votre cœur m'étaient révélés, des pages de tendresse qui me ravissaient... Chère absente! J'ai maintenant la sensation nette que jamais plus que durant cette absence vous ne fûtes à moi.

« Mais je vais vous revoir, et cela emporte tout... Presque après-demain!... Dans si peu d'heures!... Hélas! nous ne serons pas seuls; toute votre famille vous entourera, et aussi quelques-uns de ces empressés qui savent toujours où vous rejoindre et pour qui votre visage se fera plus souriant que pour moi. N'importe : vous serez là... je vous verrai. Cela seul compte, et je suis fou de ratiociner sur mon bonheur. Oubliez, de grâce, les folies de misanthrope dont cette lettre est pleine; n'en gardez du moins que juste ce qu'il faut pour attendrir un peu votre pitié. Oh! mon amie! soyez indulgente, ne vous amusez plus de ma jalousie, de mon impatience, de ma tendresse. Que le bonheur de vous revoir soit pour moi un bon-

heur plein, absolu. Ne me faites pas, présente, regretter cette présence lointaine, mais active, que j'ai ressentie tout le long de ce mois. Revenez vite, — mais revenez pareille à ce que vous... »

Ici s'arrêtait la lettre, au bout de sa quatrième page. Je m'amusai quelque temps à en chercher la suite. Le petit secrétaire ne la contenait pas. Je poussai mon enquête jusqu'à soulever le rideau de la cheminée. Là, parmi d'autres, je ramassai un fragment de feuillet, tout noirci et recroquevillé, qui ressemblait assez aux pages de la lettre. Mais les quelques lignes qui y avaient été tracées étaient devenues illisibles, brûlées par un fer à ondulations qu'on avait essayé sur le papier.



Petits Papiers

IL court par le monde, de temps en temps, certains petits papiers qui font du bruit. En m'asseyant, vers six heures, à la table d'une maison amie, servie comme pour un lunch, — où trois jeunes femmes consommaient avec un charmant appétit du thé, de la tarte aux anchois, des brioches au foie gras, des choux à la crème, des petits fours et du porto, — je n'éprouvai aucune surprise à les entendre converser, entre deux bouchées ou

deux gorgées, du péril où s'expose le secret de notre pensée dès qu'il se fixe sur du papier.

Je dis à mon tour :

— Les lettres intimes sont faites pour être perdues par celui à qui elles sont adressées, rendues à celui qui les a écrites, interceptées dans le trajet par celui qui ne doit pas les connaître, volées par les domestiques, montrées à tout le monde, et finalement tirées à des millions d'exemplaires par les journaux.

Les trois goûteuses approuvèrent; aucune d'elles ne reconnut la phrase, qui est à peu de chose près une réplique du *Demi-Monde*.

— Cependant, objecta l'une d'elles, on n'a pas encore trouvé le moyen de remplacer par un procédé plus sûr le vieux procédé de la correspondance écrite. Presque jamais on ne voit librement les personnes qu'on aurait le plus de plaisir et le plus d'intérêt à voir constamment en tête à tête. C'est justement à ces personnes-là qu'on a le plus de choses à dire. Comment les leur dire à distance sans recourir à la dangereuse lettre?

— Il y a le téléphone, fit la seconde.

— Le téléphone? parlons-en!... s'écria la troisième, que la nature avait créée châtain comme les deux autres, mais qui ne montrait pas moins, soutenant son chapeau démesuré et mélangées à la structure même du chapeau, les ondulations et les boucles d'une éclatante chevelure fauve. Le téléphone! Joli endroit pour y verser des secrets. Il a failli récemment m'arriver des choses tragiques, grâce au téléphone... Vous connaissez le cas : trois abonnés sur le même fil, dont l'un est précisément celui qui ne devrait à aucun prix entendre ce que racontent les deux autres. Heureusement qu'à l'instant même où j'allais prononcer les mots dangereux — un numéro et un nom de rue — on m'a coupée, sans crier gare... Je suis demeurée en communication avec l'autre abonné, qui jusque-là avait fait le mort au bout de son fil et qui alors révéla sa présence par de fades plaisanteries. Ah! j'en ai encore froid dans les moelles...

La deuxième dame repartit :

— Eh bien! moi, je craindrais moins encore

une indiscretion téléphonique qu'une lettre tombée en de mauvaises mains... Les mots, ça s'envole; une fois prononcés, ça n'a plus d'existence. On ne peut pas vous prouver que vous avez dit telle et telle chose, ou du moins vous pouvez toujours certifier que ce n'est pas vrai... Mais la lettre! cet affreux bout de papier qui emporte un peu de vous, corps et âme, car les lettres ont votre figure et les mots reflètent votre pensée, ce papier que vous ne pouvez pas renier, qui vous trahit et qui vous confond!...

— On peut toujours renier une lettre...

— A quoi bon? Il n'y a que les experts en écriture pour se mettre à divaguer dès qu'on leur met sous le nez trois lignes écrites. Est-ce qu'un mari ne reconnaît pas infailliblement une lettre de sa femme? Moi, je me charge de reconnaître, entre mille analogues, l'écriture de mon mari. L'écriture, c'est indiscutable. C'est la certitude. C'est le flagrant délit.

Toutes trois s'étant remises à manger en même temps, il se fit un peu de silence. On

jouait au bridge dans le salon voisin. Je demandai à mes interlocutrices ce qu'elles pensaient des correspondances masquées : encre sympathique, cryptographie, écritures à clef.

— Impraticable, dirent, d'accord, les deux dames châtain. Avoir de l'encre sympathique chez soi, c'est dangereux comme d'avoir du poison. Que voulez-vous répondre à quelqu'un qui a le droit de vous interroger et qui vous demande en roulant de gros yeux : « Madame, pourquoi ce flacon?... » Quant aux écritures à clef, tous nos amis diplomates nous assurent que certains professionnels les déchiffrent à vue de nez... On se croit bien garanti; on écrit les choses les plus secrètes, et un monsieur, dans un bureau, un grave monsieur avec des lunettes est capable de traduire tout cela en clair, comme ils disent, pour un salaire modique. Et puis, n'est-ce pas? quand il s'agit d'écrire une lettre qui vous tient au cœur, une lettre pressée et pressante, on ne va pas combiner des mots à clef et se servir d'une grille. Les diplomates eux-mêmes ne font pas ce travail-là personnelle-

ment; ils ont des employés pour cela, des traducteurs. Nous autres femmes, nous sommes, plus que vous encore, incapables de nous asservir à une discipline pareille. Il faut que la plume coure vite, vite, aussi vite que la pensée... plus vite, souvent.

— Mais alors, objectai-je, puisque vous reconnaissez combien les lettres sont dangereuses et que, cependant, vous en écrivez, comment essayez-vous de parer au danger?

La dame aux cheveux fauves répondit :

— Moi, je me sers volontiers d'un procédé très simple, qui consiste à fixer avec le destinataire quelques conventions préalables. En somme, les choses secrètes qu'une femme souhaite transmettre exigent un vocabulaire assez restreint. C'est, par exemple, la désignation d'une heure et d'un endroit. On convient que l'endroit sera, par exemple, dissimulé par l'adresse d'une personne amie qui reçoit beaucoup, chez qui il est naturel et peu compromettant de se rencontrer. Quant à l'heure, on la diminue uniformément de trois unités, et on y

ajoute, par exemple, trois quarts. Neuf heures trois quarts voudra dire six heures. Il est important aussi de désigner sous un pseudonyme certaines personnes familières de la maison. Avoir grand soin de leur attribuer plusieurs pseudonymes. J'ai une amie qui, dans sa correspondance secrète, désigne son mari sous des substantifs professionnels d'ouvriers. Le plombier, l'électricien, le tapissier, le fourreur, cela veut toujours dire « mon mari ». Ses lettres intimes ont l'air d'être écrites à la Bourse du travail. Et elle ajoute toujours en post-scriptum : « Avez-vous trouvé le cachet ancien que je veux donner à Gaston?... » Gaston, c'est le vrai nom du mari. Un mari qui trouve et lit un pareil post-scriptum est désarmé.

— Tout cela est fort ingénieux, reprit la deuxième dame; mais j'estime, moi, que ce qui est compromettant, ce n'est pas toujours le texte lui-même, c'est le fait qu'une lettre, intelligible ou non, a été écrite par M^{me} X à M. Z. Pourquoi M^{me} X a-t-elle écrit à M. Z? Tout est là. J'ai donc résolu le problème pour ce qui me con-

cerne, en m'abstenant de toute correspondance qui ne peut pas être montrée et en interdisant qu'on m'en adresse. Ah! on est prévenu d'avance... c'est comme ça... c'est à prendre ou à laisser. Et savez-vous ce que j'ai fini par constater? C'est que les lettres ne servent à rien du tout. On peut parfaitement s'en passer. Et l'on s'épargne ainsi, outre les inquiétudes après, un tas d'énervements avant. Du temps que j'écrivais encore, il m'arrivait d'avoir, le matin, la fantaisie de voir une certaine personne dans la journée. Lettre. Attente de la réponse. Absence du destinataire. Incertitude. Finalement, contre-ordre, impossibilité, journée gâtée... Maintenant, je sais que ce qui est convenu verbalement ne peut être révoqué et que rien n'y peut être ajouté. Plus de nervosité. Sécurité admirable.

— Et vous, madame? demandai-je à la première dame châtain, qui souriait sans rien dire.

— Moi, fit-elle, je ne me sers pas d'une langue mystérieuse, et j'écris. Je sais parfaitement le péril que courent mes lettres et qu'elles me font courir. Aussi, comme je ne suis pas

téméraire ni même très brave, je n'écris pas volontiers de lettres compromettantes... Quand j'en écris, je les écris avec préméditation, et de me sentir compromise par ce que j'écris me vaut une sensation extrêmement agréable... Je me dis : « C'est dangereux, mais il me plaît que ce soit dangereux... Justement à cause de ce danger que je cours, je donne là une preuve de tendre confiance dont on me saura gré... » Et c'est vrai, l'on m'en sait gré. Ce qu'on reçoit de moi n'est pas un vague galimatias où fraternisent le tapissier et l'électricien : c'est ma vraie pensée toute nue. Croyez bien que les destinataires ne s'y trompent pas. Une femme qui n'a point écrit, ou n'a jamais écrit que des lettres non compromettantes, — cette femme-là n'a pas aimé... Et je ne crois pas qu'on l'ait beaucoup aimée.

Un quadrille de bridgeurs entra à ce moment dans la salle... Ils s'assirent bruyamment et commencèrent à se nourrir tout en discutant d'une certaine « impasse au valet » que le ciel

avait bénie et d'un sans-atout audacieux qui n'avait pas fléchi le sort... Leurs propos tumultueux et leur appétit de corsaires mirent en fuite les trois jolies épistolières — et moi-même.



La Moustache

MA foi, monsieur, me dit ce jeune homme à bonnes fortunes, vous me voyez incapable de vous renseigner, et fort embarrassé moi-même. Par ce commencement de vingtième siècle, faut-il, ne faut-il pas porter la moustache pour mériter une réputation d'élégance et de modernisme? Troublante énigme! Des hommes à la mode continuent de friser sous leurs narines une végétation mousseuse; mais plusieurs arbitres des jolies manières exhibent une lèvre supérieure soigneusement

rasée. Le sort réservé à ma propre moustache demeure donc encore incertain. Certes, il est beau, il est honorable de lancer un nouvel usage; mais encore faut-il être sûr de son geste. Faire repousser ma moustache après l'avoir sacrifiée équivaldrait pour moi à une si honteuse défaite que je n'oserais de longtemps, je crois, me montrer à Paris; d'autant plus que, si quelques minutes suffisent à débarrasser un visage de cet appendice, la nature exige des jours et des jours pour le reconstituer. Enfin, une lettre que j'ai reçue ce matin même a fait pencher ma volonté vers des solutions conservatrices. Je vais vous la faire lire — car ce n'est qu'une lettre de femme, et vous constaterez aisément que cette femme est un peu frivole.

Il fouilla dans un tiroir de son bureau Louis XVI — un tiroir qui ne fermait pas à clef — et d'un tas de paperasses odorantes tira une lettre écrite sur du papier légèrement bleuté. Il me la tendit. Et voici ce que je lus :

« Est-il possible, mon ami, que vous songiez

sérieusement à mutiler votre cher visage? C'est cette peste d'Henriette qui en apporta tout à l'heure la nouvelle, au thé des Brévannes, et elle la donnait comme certaine. Tous les yeux se sont aussitôt fixés sur moi; j'ai pensé défaillir. Henriette, alors, m'a directement interpellée : « N'est-ce pas, Yvonne, que M. de Longeac va couper sa moustache? » J'ai balbutié : « Mais non... non... je ne crois pas... et puis... je ne sais pas... cela m'est égal. » Cette peste d'Henriette a ajouté : « D'ailleurs, il aura bien raison : il sera beaucoup mieux sans moustache, parce qu'il a une très jolie bouche. » — J'étais furieuse. Il est bien vrai, mon ami, que vous avez une jolie bouche; mais qui a permis à Henriette de la regarder? et qui lui permet d'avoir un avis si personnel sur une chose qui n'est pas à elle, qui ne sera jamais à elle, n'est-ce pas?

« Si vous avez pour moi quelque amitié, vous ne commettrez pas sur vous-même un pareil attentat. J'ai la faiblesse de chérir un certain Lucien de Longeac tel qu'il est, c'est-à-dire avec sa taille d'un mètre soixante-douze centimètres

(vous vous rappelez, quand je vous ai mesuré?... et comme j'étais petite, après vous, sous le coupe-papier?), — avec ses longues mains nerveuses, avec ses yeux d'acier, son nez un peu busqué, ses cheveux châtain qui bouclent naturellement, l'ovale un peu pointu de son visage, et sa bouche, sa « jolie » bouche, comme dit cette peste d'Henriette, — oui, très jolie, très bien dessinée, mais que la mousse rousse de sa moustache rend justement plus mystérieuse, moins provocante... D'évétue de sa moustache, votre bouche, mon ami, me choquerait, — oui, me choquerait, comme vous seriez choqué vous-même si j'apparaissais dans un salon avec mes cheveux épars sur mes épaules. Ce sont là des choses qui ne se raisonnent pas, mais qui se ressentent profondément. Pour moi, sans moustache vous seriez à peu près dévétu. Je mettrais ma main sur mes yeux pour ne pas vous voir ainsi en public.

« Il faut d'ailleurs être aussi sotté, aussi vulgaire d'esprit que cette Henriette, pour regarder la moustache comme un simple ornement, qu'un

homme peut arborer ou abolir à sa fantaisie. La moustache n'est pas un ornement, elle est un trait du visage masculin, au même titre que le nez ou les oreilles. Elle est même un des traits les plus expressifs; car le nez d'un monsieur est toujours le même nez, — à moins que le monsieur ne soit enrhumé du cerveau; ses oreilles sont immobiles aux deux côtés de sa tête, tandis que la moustache est mobile, changeante comme la bouche et comme les yeux. Bien plus : c'est le seul trait de votre visage qui consente à se façonner selon votre caractère. Voyez quelle physionomie menaçante, féodale, elle donne à l'empereur Guillaume II, quelle dignité mélancolique elle vaut au type classique du guerrier gaulois, quelle majesté aux grognards de Raffet, quelle impertinence, avec ses pointes horizontales et cirées, au sportsman, à l'homme de cheval!... Vous, mon ami, vous avez inventé une façon de la porter qui n'est qu'à vous, et qui est tout vous. Votre moustache enroule négligemment ses anneaux d'un blond cuivré autour de votre lèvre, puis se floconne, se vaporise pour

ainsi dire vers les extrémités, à peine remontées. Ah! croyez-moi! c'est elle qui donne à votre physionomie son originalité irrésistible; c'est elle qu'on remarque de vous, d'abord. C'est elle, en somme, qui est vous. Elle disparue, je tremble qu'il ne reste presque rien du Lucien de Longeac dont j'ai subi le tendre ascendant.

« O mon ami, faut-il pour vous convaincre des arguments moins esthétiques et plus intimes? Vous savez combien toute inconvenance me scandalise dans les lettres et dans les propos... Mais, en somme, c'est un proverbe anglais qu'un baiser n'est pas un péché: *No harm in kissing!* Quelle ignorance de cette chose — qui n'est pas un péché — décèle chez une femme le goût des lèvres rasées! Le frôlement de la moustache, c'est comme un demi-baiser, déjà... C'est le soulignement masculin de ce qui n'est qu'un vague rite de courtoisie donné par la bouche lisse d'une amie ou d'un enfant. Ah! que nulle lèvre rasée ne prétende à m'effleurer! Il me semblerait contrevenir aux règles naturelles; je me ferais horreur.

« Enfin, cher, quelque certitude que vous ayez de ne jamais être confondu avec les gens de service, ne serait-ce pas trop que de leur emprunter un peu de leur livrée? J'ai assisté naguère à une scène assez comique : une de mes amies, dans l'antichambre d'une maison où se donnait un bal, prit certain soir un amiral pour un maître d'hôtel et lui donna quelques ordres... Ce fut ennuyeux pour mon amie, mais combien plus pour l'amiral, qui, je vous l'assure, avait bien l'air d'un amiral; seulement mon amie n'y avait pas regardé de près... Ainsi l'étourderie d'une péronnelle peut devenir cruellement blessante pour un galant homme, simplement parce qu'il s'est rasé la lèvre supérieure. De grâce, mon ami, vous qui êtes essentiellement un maître, — j'en sais quelque chose! — ne sacrifiez pas à une mode absurde et passagère ce signe charmant et vivant de votre maîtrise... »

J'en étais là de ma lecture quand la sonnerie du téléphone roula dans la pièce. Le jeune homme à bonnes fortunes saisit un des récep-

teurs : « Allô!... C'est vous?... Ah! enchanté... Oui, très bien. Ne coupez pas, mademoiselle!... » Sans quitter l'appareil, il me fit signe d'approcher et me tendit l'autre récepteur... Après quoi il posa son doigt sur sa bouche pour m'aviser qu'il s'agissait d'être discret. Au bout lointain du fil, une voix continuait de parler sans défiance, une gaie voix féminine.

— Alors, mon cher, disait cette voix, vous devinez la tête d'Yvonne quand j'ai annoncé cela, tout crânement, au thé des Brévannes : M. de Longeac va couper sa moustache!... Elle a pâli, elle a balbutié, elle faisait pitié. Mes compliments! Il paraît que votre moustache rappelle des souvenirs auxquels on tient!... C'est d'ailleurs une des raisons qui font qu'elle me déplaît, à moi, votre moustache. Il est bien entendu, n'est-ce pas? que vous la supprimez cette semaine... Vous vous rappelez nos conventions... Allô!... Vous m'entendez?... Voyons, Lucien, vous êtes trop intelligent et trop délicat pour tenir à un ornement qui fait l'orgueil des gendarmes et des commis voyageurs? C'est banal

et c'est provocant tout à la fois, cet appendice ciré, frisé, qui a la prétention de signifier : « Voyez ! je suis un homme ! je suis un brave... » Moi, je vous le confesse, il m'irrite et il me répugne, l'appendice en question ; tranchons le mot, je le trouve indécent... Pourquoi riez-vous ? Je dis : indécent, et je n'en démords pas... Quand j'étais petite fille je refusais déjà de me laisser embrasser par les hommes barbus... et j'allais m'essuyer la joue dans un petit coin quand une moustache m'avait effleurée... Quoi ? qu'est-ce que vous dites ?... Si je fais la même chose maintenant ? Mais plus que jamais, mon cher ! pensez donc ! on y mettrait moins de discrétion que quand j'étais une petite fille... Ainsi, vous voilà prévenu !... Mademoiselle, laissez-nous causer, c'est intolérable... Allô... Oui, je suis toujours là, mon ami. Ah ! vous avez peur, sans moustache, d'être confondu avec les gens de maison... Mais vous retardez, mon cher ! Vous ne lisez donc pas les journaux ? On va voter une loi pour contraindre d'abord les garçons de café, puis, naturellement, tous les domestiques à por-

ter la moustache. Je vous assure... Une loi proposée par un député de Marseille... Alors, vous comprenez, les hommes du monde seront bien forcés de se raser la lèvre supérieure... Je l'aime beaucoup, moi, la loi du député marseillais. Elle généralisera le nouveau chic... Seulement, chez moi, je n'admettrai plus à mon service que des femmes... Au revoir, ami, à bientôt? Et sans l'horrible chose, n'est-ce pas?... Au revoir...

Nous raccrochâmes les récepteurs. Le jeune homme à bonnes fortunes eut un geste d'indécision lassée :

— Voilà où elles en sont, me dit-il. Allez donc, après cela, vous décider!...



Une Lettre égarée

IL paraît, mon ami, que cette lettre risque fort de ne pas vous joindre. Mon beau-frère, qui sort de chez moi à l'instant, m'assure que la poste est en pleine grève, quoi qu'en dise le gouvernement, et que les courriers arrivent ou n'arrivent pas, au petit bonheur. Comme les Russes comptent sur le général Hiver pour gagner des batailles, l'administration compte sur le facteur Hasard... Tels sont les propos de mon beau-frère. Il est vrai que mon beau-frère a le goût du désastre, de

l'angoisse, de la peur, — comme beaucoup de nos contemporains ravagés par l'abus des régimes abstinents. Le 1^{er} mai dernier, il a vécu dans les sous-sols de son hôtel, garnis d'abondantes conserves, d'eau potable, et même d'un mouton vivant. Quand le mouton, gagné par l'inquiétude générale, ébauchait un bêlement, mon beau-frère s'effarait, croyait reconnaître les accents de l'*Internationale*. Mon beau-frère attend toujours le pire. « Toi, qui es veuve et sans enfants, me répète-t-il, qu'est-ce qui peut bien te retenir à Paris?... Ah! si j'étais à ta place, comme je filerais, pendant que les trains roulent encore jusqu'à la frontière!... » S'il était à ma place, il resterait à Paris, n'est-il pas vrai, mon ami? Mais je ne lui dirai pas pourquoi, pas plus que je ne le dirai à cette lettre, puisqu'elle peut s'égarer.

Et cela me semble tout drôle de vous écrire en me gênant un peu, à vous qui lisez d'ordinaire ma plus intime pensée de chaque jour, fixée telle quelle sur le papier. L'incident de cette grève me donne à réfléchir; je pense à tant

de pages griffonnées que vous avez de moi, et que vous conservez précieusement, dites-vous... Pauvre collection, mon ami!... Profitez donc des loisirs que vous fait cette grève pour en brûler les trois quarts, si tant est que le dernier quart vaille la peine d'être gardé!

Ce serait, j'imagine, les pages de nos débuts, quand nous nous connaissions à peine et que nous nous dépensions encore, l'un pour l'autre, en feux d'artifice épistolaire. Maintenant, convaincus que nous ne nous éblouirons plus l'un l'autre, nous économisons notre effort, — vous comme moi, ne protestez pas! Et puis, allez donc avoir de la subtilité, de la littérature, de l'esprit tous les jours, avec dix billets à écrire et vingt coups de téléphone! Je vous confesse, mon ami, que vous pâtissez le premier de ce surmenage; c'est pour vous que je donne le moins de mal à ma débile cervelle. Trois lignes pour vous aviser de choses précises, un bref rappel de tendresse au bout des trois lignes... et vite la lettre ou le bleu porté au bureau. Ne me grondez pas : vous faites exactement comme moi, et

cela ne nous empêche pas de bien nous aimer.

N'importe. Aujourd'hui que le téléphone, les courriers et les bleus ont l'air de me laisser un peu de repos, — est-ce la grève? — je me sens d'humeur méditative et je pense, non seulement à ce que je vous écris tout à l'heure, mais à ce que je vous ai écrit déjà, à ce que nous nous écrirons encore. Dire qu'il a suffi de publier la correspondance de certains couples épris pour enrichir la littérature sentimentale de livres immortels! Quel tour affreux nous jouerait à tous deux, mon ami, l'héritier mystificateur qui, dans une cinquantaine d'années, offrirait au public le régal de notre roman épistolaire! J'espère qu'à cette pensée vous frémissez comme moi!... Imaginez-vous, imprimés, indestructibles, vos : « Convenu, Byron-tea, six heures... » ou mes : « Grippée. Impossible sortir; venez bavarder avec amie. » Car voilà où nous en sommes... Nous ne nous donnons même plus la peine d'équilibrer nos phrases; nous nous délestons de ce qui nous paraît superflu; nous épargnons un prénom, une conjonction ou un article, comme si

nous câblions nos pensées à un louis le mot!... Et cependant, encore une fois, nous nous aimons bien!... Et quelques-uns de vos griffonnages télégraphiques m'ont fait tressaillir comme ont pu tressaillir naguère Sophie ou Héloïse en recevant d'abondantes pages qui étaient des chefs-d'œuvre.

*
* *

Voyez-vous, mon ami, il manque à notre correspondance deux éléments essentiels des lettres d'autrefois, qui leur valaient tant d'importance et de beauté. Nous écrivons trop et nous sommes trop sûrs que nos lettres parviennent à leur adresse. Quand le destinataire devait, comme ce fut jadis l'usage, donner trente sols au facteur en échange du moindre billet, il était strictement convenable de lui envoyer pour trente sols de bel esprit. On ne griffonnait pas une lettre, debout, sur le bord d'un meuble, en quatre secondes.

On consacrait une semaine à cette besogne considérable. Relatant plus de durée, la lettre était plus nourrie; écrite à loisir, elle se parait de plus d'atours. Au besoin on recommençait sa toilette si la première n'agréait point... Ah! le charmant plaisir que devaient apporter, vers 1780, ces papiers ingénieusement pliés, cachetés avec soin, où une chère pensée s'était recueillie tout le long d'une semaine!

Autre différence: l'arrivée à destination était problématique. Le courrier pouvait être attaqué, dépouillé, ou simplement grisé en route. Votre lettre, si copieuse, risquait, une fois sur deux, de tomber sous d'autres regards que ceux du destinataire... D'où la nécessité de mille précautions, pleines de saveur. Il fallait dire et ne pas dire, ou plutôt dire pour un seul, ce qui était évidemment délicieux et donnait à la lettre le charme d'une caresse furtive, d'un baiser dans l'ombre. Aujourd'hui, malgré tout le mal qu'on publie de la poste, nous avons une foi instinctive dans l'heureuse destinée de nos lettres. Il en résulte que nous perdons toute prudence. Nous confions à

la poste, pour deux sous, de quoi nous perdre à tout jamais, ou tout au moins de quoi nous infliger mille traverses. J'ai plus de hardiesse à vous écrire qu'à vous parler, mon ami, précisément parce que vos yeux, tandis que j'écris, ne sont pas fixés sur les miens... Quelle imprudence! Je m'en rends compte à présent, grâce aux loisirs que me fait la grève!

Car vous pensez bien que cette lettre sera la seule que j'écrirai aujourd'hui : je n'ai pas de goût pour l'effort inutile et je ne me soucie pas que mes pattes de mouche soient incendiées dans la boîte, servent à allumer les cigares des « ambulants » ou à faire les papillotes des « dames employées ». Je n'écrirai pas d'autre lettre que celle-ci, et, si j'en reçois une par hasard, il faudra qu'elle soit bien palpitante pour tirer de moi une réponse. On mettra mon silence au compte de la grève, de la chère grève qui me vaur une si calme matinée, toute pleine de vous, mon ami... Vous êtes-vous aperçu que, durant plus d'une heure, j'ai bavardé avec vous? Cela ne m'était pas advenu depuis les temps lointains

de « nos débuts » — où nous n'osions pas encore nous écrire tous les jours, où nous dépensions, pour nous séduire l'un l'autre, quelque effort littéraire. Ah! c'était mieux ainsi, décidément. Par l'abus de correspondre, nous avons, convenez-en, gâché le plaisir de la correspondance. Ma fantaisie, désormais, sera d'obtenir de vous de vraies lettres, plus espacées mais plus nourries, des lettres de temps de grève, enfin... Croiriez-vous que d'avoir si longuement causé avec vous ce matin je suis toute troublée, et que je vais sottement penser à vous tout ce jour?... Et vous?

LUCIENNE.

P.-S. — Réflexion faite, trouvez un moyen de m'envoyer un bout de billet aussitôt ma lettre reçue, — un moyen sûr, commissionnaire, cycliste, pas la poste, surtout! Et arrangez-vous pour que l'émissaire puisse vous rapporter trois lignes de moi. — L.

.



L'Esprit des Cartes postales

LA carte postale illustrée est devenue, pour l'échange des pensées, un procédé commode contre lequel aucune protestation, aucune répugnance isolée, ne sauraient prévaloir.

On a dit cent fois qu'elle répond au besoin de rapidité, de brièveté, caractéristique de la vie actuelle. Ce qu'on a moins nettement fait observer, c'est que, devenue règle de correspondance après n'avoir été longtemps qu'une fantaisie

épistolaire, elle nous impose une certaine façon d'écrire. Par là elle influe sur la sociabilité, sur les sentiments d'affection, et aussi sur la curiosité, sur la culture de l'esprit. En y regardant de près, on s'aperçoit qu'elle est à la fois moins et plus qu'une lettre. Sous son allure d'objet banal, d'objet à la douzaine et à la grosse, elle est plus révélatrice pour l'observateur que le mystérieux papier blanc ou bleuté qui offrait, sans plus, une couleur et un parfum. Après avoir soulagé notre paresse, voici qu'elle règne à son tour sur notre style, qu'elle le contraint à des tournures neuves. Elle crée une littérature. Peu de documents seront aussi précieux, sur notre époque, que la carte postale illustrée.

*
* *

Vous recevez une carte postale illustrée : avant de la lire, regardez la vignette, comme si

vous étiez un vrai collectionneur. Cette vignette n'a pas spontanément décoré l'envers du billet qu'on vous adresse. Bien mieux que le papier, pris au hasard ou adopté une fois pour toutes, elle signifie un choix, une préférence.

Entre d'autres qu'on lui présentait, disposées en éventail ou alignées en album chez le papetier, votre correspondant a élu celle-ci. Comme vraisemblablement il ne les achète pas une à une, il a emporté du magasin celle-ci avec d'autres. Puis, au moment où il se disposait à vous écrire, il a procédé à un nouveau choix, sur lequel ont évidemment influé et l'idée qu'il se forme de votre goût et l'état de vos rapports avec lui. Ne vous récriez pas! ne dites pas que voilà bien des subtilités, qu'on choisit, qu'on écrit des cartes postales au petit bonheur! D'abord ce n'est pas vrai dans la majorité des cas, et, si tel est *voire* cas, il est encore révélateur, — révélateur d'une fâcheuse insouciance, d'un procédé brouillon inélégant. En fait, ce n'est presque jamais par hasard qu'une certaine carte illustrée sert de trait d'union entre une pensée

et une autre pensée. Même celles que nous expédions en voyage, dans la hâte d'un buffet de gare ou d'une halte d'auto, nous en classons instinctivement les destinataires sous un certain ordre. L'esprit le moins avisé sent confusément que la signature s'associe malgré tout à la vignette et en devient quelque peu responsable... L'envoi de la vignette choisie est donc, selon l'ingéniosité de l'expéditeur, matière à « gaffe » ou matière à délicate attention. Expédier l'image du palais Mazarin à un candidat académique est une allusion ingénieuse, moins directe qu'un souhait écrit; la lui envoyer au lendemain de l'élection d'un concurrent est une lourde maladresse ou une roserie assez perfide... Ainsi la vignette, qui renseigne par sa qualité artistique sur le goût de l'expéditeur, vous documente aussi sur sa finesse d'esprit, sur son souci de vous plaire. Quelques correspondants choisissent de jolies illustrations; mais on devine qu'ils les choisissent pour eux-mêmes, pour complaire à leur propre goût ou le recommander. La vignette « touchante » est celle qui a été

choisie pour plaire au destinataire, pour lui rappeler ou lui promettre quelque chose d'heureux. Nouveau et charmant champ d'exercice pour les jolies âmes altruistes!... La vignette devient ainsi l'instrument d'un mystérieux langage, et cette correspondance ouverte raconte parfois des choses plus secrètes que quatre pages chargées d'évocations et de souvenirs... Un coin de Paris, — le portrait d'une petite gare de province, — le creux d'une anse au bord d'une plage, — l'image d'un train qui fuit, — quelques mots d'apparence bien indifférente et bien sage sur le côté à écrire : voilà une correspondance dont personne ne se méfie et qui peut être cependant une ardente chose d'amour.

Il y en a d'exquises, de ces vignettes à cartes postales. Avec les chefs-d'œuvre des musées, on en publie de fort belles en Italie. En revanche, l'Allemagne inonde les deux mondes d'un flot de platitudes dans le goût berlinois officiel. Et convenons qu'à Paris certaines collections prétendent sentimentales — où un chef de rayon embrasse une caissière, avec

« poésie » à l'appui — dépassent les limites de la fadeur et de la niaiserie.

Mais cela encore est précieux, comme indice de certains instincts populaires. Cela nous révèle la signification que prend le mot « amour » dans la majorité des humbles cervelles.

*
* *

La vignette, qui n'est pas toute la carte postale, demeurera, longtemps encore, le côté significatif de la correspondance par carte postale... Car ce n'est pas du jour au lendemain qu'une habitude aussi traditionnelle que la correspondance épistolaire s'adapte à un usage tellement nouveau. (Songez qu'au xx^e siècle nous ne sommes pas encore affranchis des imbéciles « salutations » terminales, et qu'il nous faut toujours assurer les gens de nos sentiments respectueux, distingués, ou empreints de telle ou telle considération!) Donc, ne soyez point sur-

pris que la plupart des épistoliers aient été, au début, déconcertés par la nécessité d'écrire leur pensée à ciel ouvert, — en quelques lignes.

Ils s'en tirèrent d'abord par la banalité. Après plusieurs années d'usage, c'est toujours un considérable butin de « meilleurs souvenirs », de « pensées affectueuses », de « vœux bien sincères » que transporte l'essaim des cartes postales illustrées. Mais, insensiblement, comme dans le choix de la vignette, la différence des esprits commence à se manifester par la spécialité des textes. Le problème de faire tenir une phrase expressive et bien tournée dans l'étroit rectangle ménagé à gauche de l'adresse surexcite l'émulation des femmes, ces merveilleuses épistolières. Les voilà incitées à « faire court », elles dont le seul défaut, dans leurs lettres, furent-elles Sévigné ou Sand, était une légère incontinence de lignes. La carte postale illustrée nous vaut la renaissance du style lapidaire, des apophtegmes. On imagine fort bien, n'est-il pas vrai? au lieu d'une tablette de cire, une carte postale illustrée apportant à Léonidas le « Rends-

moi tes armes! » de Xerxès, — et rapportant au roi le « Viens les prendre! » du héros... Les tablettes modernes, les volantes tablettes illustrées servent de véhicule à des demandes de reddition d'un autre genre, comportant d'autres façons de résistance ou de défaite. Mais il n'en est pas moins indispensable de condenser tout cela en formules à la fois concises faute de place, — et un peu hermétiques faute d'enveloppe. Ne déplorons pas trop (ce fut un lieu commun de chronique au début des cartes postales) la disparition des correspondances volumineuses, telles que les ont connues les derniers siècles. Parmi les plus célèbres, confessons qu'on rencontre beaucoup de rabâchage et de déchet. Un temps viendra — le voici qui vient — où le texte bref inscrit sur la carte volante méritera, au même titre que de gros paquets de lettres, l'attention recueillie de la postérité. Ce « bouillon » de pensées que souhaitait M^{me} de Sévigné, sans se contraindre elle-même à une si lente cuisine, — la nécessité nous le consomme. Que préférez-vous? la Correspondance de Vol-

taire ou les « Maximes » de La Rochefoucauld? Moi, mon choix est fait... Et j'envie les savoureux recueils de pensées épistolaires, en cinq lignes chacune, que feuilletteront nos neveux... Notez que la vignette qui les accompagna au moment de leur fugitive actualité sera indispensable au recueil. Et concevez l'intérêt de ce double document! Certes, aucune correspondance d'autrefois ne l'aura égalé.

Ainsi, tandis que changent les mœurs et que se transforme la pratique des usages, l'observateur sincère ne doit point se lamenter : il joue à qui perd gagne. L'âme humaine, l'âme féminine, sont asservies à d'éternelles nécessités de se dévoiler, de se cacher, de se parer pour être vues. Et leur jeu n'est ni moins amusant ni plus secret, qu'on le surprenne dans de lourds parchemins ou sur les ailes de ce papillon léger que les Italiens appellent si joliment : *una cartolina*.



Jouets

Vous m'écrivez, mon ami, — de ce pays lointain où vous êtes allé servir la diplomatie française et gagner une cravate de commandeur, — vous m'écrivez gentiment de choisir chez les antiquaires parisiens, pour mon Christmas et pour mes étrennes, deux jolis bibelots... Et vous ajoutez, en homme qui connaît les bons auteurs : « Deux de ces bibelots dont Maupassant a dit qu'ils sont les joujoux des grandes personnes. »

Je suis touchée de votre pensée et fière que vos importants soucis ne vous fassent point oublier l'absente. Je vous obéirai; je choisirai selon les goûts qui sont les vôtres, pour m'imaginer que le choix est de vous... Mais, sur ce dernier point, je suis sûre de ne pas réussir. Deux sous de violettes apportées par vous, c'eût été, davantage, quelque chose de vous. Il me restera de faire « joujou » avec mes deux bibelots selon la formule de Maupassant, que je ne me rappelais pas.

Je ne me la rappelais pas, et, maintenant que vous me la citez, j'ai envie de la contredire... Non, mon ami, décidément votre auteur n'émet là qu'une idée ingénieuse et pour un instant séduisante; pas une idée vraie. Les bibelots des grandes personnes ne remplacent pas les joujoux de l'enfance. Quelque chose les remplace-t-il? Peut-être... Je crois bien que oui... Mais certes pas les bibelots!

Ni vous, cher absent, ni votre auteur favori n'avez donc vraiment « joué » pendant les pué-

riles années, pour admettre que le jouet des enfants est quelque chose comme un bibelot?... Observez-les donc, ces petits : vous vous apercevrez bientôt que la beauté du jouet qu'on leur donne n'ajoute à peu près rien à leur plaisir. Au premier contact avec un jouet somptueux, ils marquent même un peu de stupeur, une crainte vague. Quand ils ont constaté qu'effectivement la merveille leur appartient, ils ont un moment de frénésie orgueilleuse, de fierté ostentatoire : car l'enfant étale naïvement ce goût de posséder et cet orgueil de paraître que les hommes tâchent, plus tard, de dissimuler tant bien que mal sous la politesse des mœurs... Mais ce sont là des plaisirs intellectuels dont les petits hommes se dégoûtent vite. Bientôt, en tête à tête avec leur jouet somptueux, ils ressentent contre lui une sorte d'irritation. Trop beau, trop brillant, trop cher, ce bibelot leur impose. On leur a dit : « Surtout ne l'abîme pas ! » Et ils n'ont qu'une envie, justement : l'abîmer, le détruire, afin de se prouver à eux-mêmes qu'il est bien à eux, qu'il ne leur fait pas peur avec toutes ses fa-

çons, qu'ils sont plus forts que lui... Quand le merveilleux cheval mécanique, éventré, aura semé dans l'appartement et dans le jardin ses entrailles de métal; quand il n'aura plus de tête; quand une de ses pattes sera convertie, par exemple, en crosse de fusil imaginaire et que sa queue empanachera un casque de papier; quand, en un mot, le jouet n'aura plus rien, absolument rien, du bibelot, et que la fantaisie du jeune possesseur l'aura définitivement transformé et adapté, — alors il lui deviendra sympathique; alors seulement il sera cette chose mystérieuse et délicieuse : un jouet.

Mon jouet favori — à moi qu'on a comblée durant toute mon enfance, vous le savez — fut une tête à monter les bonnets, découverte par moi dans une armoire de campagne, et à laquelle un adroit valet de chambre associa, sur mes instructions, le corps d'une poupée de bazar, un corps pas plus grand que la tête... Le monstre qui en résulta devint aussitôt ma « fille » préférée : ou plutôt ce fut ma seule « fille », car je l'avais réellement procréée; je lui avais insufflé

une âme... Toutes mes autres poupées sont devenues je ne sais quoi, données, oubliées, perdues; je garde encore précieusement l'hydrocéphale Roséka (elle s'appelait ainsi, pourquoi, mon Dieu?) dans un tiroir, sur un lit d'ouate parfumée. Elle est mon passé d'enfant. Elle est moi, quelque peu.

— Mais alors, objecterez-vous, mon ami, si Maupassant a tort, si les bibelots ne remplacent pas pour les grandes personnes les jouets de leur enfance, est-ce que le goût de jouer leur passe absolument? Ce n'est guère probable... Et vous avez beau dire, les doigts féminins s'amuse à caresser, à tripoter les bibelots...

— Distraitemment, et sans jamais les prendre comme matière à rêver, à imaginer... Matière à rêve, à imagination, voilà le jouet! Il est bien cela pour le gamin, galopant avec frénésie sur un bâton, pour la fillette allaitant secrètement un rouleau de chiffons. Si donc nous voulons absolument déterminer ce que sont nos jouets de grandes personnes, cherchons parmi

les objets de nos rêvasseries, de nos chimères.

Pour nous, femmes, c'est la toilette, un peu... Nous sommes capables de nous enfiévrer d'espoir à propos d'un chapeau bien combiné, de nous croire transformées par une précieuse étole de fourrure : nous voyons alors le chapeau et l'étole autres qu'ils ne sont réellement ; nous les associons à notre personne ; nous les parons de notre rêve ; ils deviennent, en quelque façon, nos joujoux... Mais ce n'est pas encore la folie tendre, la poésie intense suggérée par une Roséka. Cher ami lointain, je veux vous faire cette confidence, à vous seul : rien dans ma vie n'aurait jamais remplacé Roséka si je ne vous avais pas rencontré. Ne faites pas la grimace : c'est extrêmement gentil et flatteur, ce que vous lisez ici... Cela veut dire que vous êtes le support de ma vie affective, le tissu de mes rêves, mon secret sentimental. Et, si vous êtes en réalité beaucoup plus agréable à regarder que Roséka, n'allez pas croire que ce soit pour cela que je vous aime !

Il y a même des moments, maintenant par

exemple que vous êtes loin de moi, où je voudrais que vous ressemblassiez à Roséka... Je vous aime, mon ami, pour ce que j'ai de tendre joie et de délicieux chagrin à penser à vous, pour ce que votre image provoque en mon cœur de tumulte fervent... pour... pour... mais je ne veux pas vous dire tous mes « pour » : vous en concevriez trop d'orgueil. Allons! monsieur, de la modestie! Sachez qu'en somme je ne vous aime pas pour ce que vous êtes, mais pour ce que je suis grâce à vous, et aussi pour tout ce que mon imagination fait de ce que vous êtes... Le jouet d'une femme, c'est son amour.

Et le jouet des hommes?

Vous imaginez-vous que vous n'en avez pas, gens du sexe fort? Comment appellerez-vous, dites-moi, ce ruban de soie rouge, avec une plaque au bout, en l'honneur de quoi il vous a plu de m'infliger trois mois de solitude? Voilà, bien réellement, un joujou qui vaut seulement par ce que vous ajoutez d'espoir, de convoitise, d'orgueil à sa matière inertel... Vous avez beau

savoir que vous ne vaudrez ni plus ni moins quand on vous aura donné ce joujou, vous ne m'en abandonnez pas moins pour courir après...
Enfant! Grand enfant!... N'aviez-vous donc pas un autre jouet, un autre objet de rêve? Ou bien, de celui-là seriez-vous déjà rassasié, dépris? Alors, ce serait bien triste, mon ami... Et votre pauvre ancien joujou aimerait mieux que vous le brisiez tout de suite, — avant d'être catalogué parmi vos bibelots appréciés, mais délaissés!

• • • • •



Lettres masculines

UNE femme, qui ne signe point, m'écrit :
« Vous avez, certain jour, dit trop
de mal des lettres féminines. D'après
vous, nos lettres sont des chefs-d'œuvre de faus-
seté ingénieuse, d'égoïsme dissimulé...

« Ne feriez-vous pas preuve d'un meilleur discernement si vous constatiez que la plume a été inventée pour que les hommes et les femmes cachent leur vraie pensée plus aisément, plus parfaitement encore qu'avec la parole?... La pa-

role nous trahit parfois, grâce à un geste involontaire du visage, à la sincérité incoercible de nos yeux. Qui nous lit, au contraire, ne nous voit pas; notre visage, tel qu'il l'imagine, s'évoque conforme à notre écriture. Et puis, au rebours de ce que prétend le proverbe, infirme comme tous les proverbes, les paroles ne s'évanouissent pas : une fois dites, comment les reprendre, comment les détruire ou les corriger? Tandis que la lettre, patiemment composée, souffre les ratures, les remaniements, la recopie, toute une adroite cuisine de prudence et de mensonges.

« J'en tombe d'accord avec vous : une lettre féminine sincère (surtout quand cette lettre a pour destinataire un ami absent), si elle n'est pas un objet introuvable, chimérique, mériterait une place d'honneur, comme curiosité, au musée des Archives...

« Mais les lettres d'hommes!

« Et surtout les lettres d'un homme à une amie absente!...

« De ce que votre mensonge, moins habile-

ment que le nôtre, s'accommode de la plume, conclurons-nous que votre volonté de mentir est moindre? Et faut-il faire honneur à votre franchise de votre maladresse générale à écrire des lettres?

« Les lettres masculines! Quelle pauvre littérature! Avez-vous remarqué que, parmi celles que des hommes ont adressées à des femmes, il n'y en a presque pas de célèbres et que les plus célèbres sont surfaites? Quoi de plus faussement éloquent — entre nous — que les Lettres à Sophie? Où trouver un plus fastidieux pédantisme que dans la Correspondance de Mérimée avec ses inconnues? L'homme, même supérieur, contraint d'écrire quelques pages destinées à une femme soi-disant chère semble frappé subitement d'incapacité, de stérilité... Voilà pourquoi, tandis que la gent masculine exhibe si volontiers les lettres de femmes, il est fort rare qu'une femme communique, même à sa meilleure amie, la lettre d'homme, soi-disant sentimentale, qu'elle vient de recevoir. Elle a beau chérir cette lettre parce qu'elle est un peu de l'absent, elle

redoute le regard clairvoyant de l'amie, l'œil perspicace qui mesurera le vide du sentiment derrière l'indigente façade des phrases!

« Car vos lettres, messieurs, ont principalement le défaut d'être vides, vides du moins de ce que nous y cherchons passionnément : la pâture sentimentale. Ah! que vous êtes gauches à composer ces quatre pages de prose caressante qui nous coûtent si peu d'efforts, à nous autres femmes, et nous valent tant de succès! J'ai, pour ma part, reçu peu de lettres masculines à prétention sentimentale, et je vous disais qu'une femme montre rarement de telles lettres à une autre femme... Cependant, comme on me sait discrète, il m'est arrivé d'en parcourir quelques-unes, avec la permission de la destinataire.

« Cela ne m'a jamais fait envier ladite destinataire.

« Toutes ces lettres (sans exception) décelaient qu'on les avait écrites AVEC ENNUI. Il y en avait de sottes ou de spirituelles, de copieuses et de brèves, de correctes et de brutales; mais, quels que fussent leur mérite de style et leur ton,

elles sentaient la corvée. Et voilà déjà la différence primordiale entre vos lettres et les nôtres. Même lorsque nous ne vous aimons pas, nous aimons à vous écrire.

« J'ai entendu des hommes s'écrier naïvement : « Singulière femme ! Elle est inexacte, fantastique, insupportable quand nous sommes tous deux à Paris... Elle me dit, de près, mille choses désobligeantes. Dès que nous sommes séparés, je reçois d'elle des billets exquis... » Mensonges, faussetés ? suggérez-vous. Non pas. Beaucoup d'entre nous préfèrent sincèrement l'ami absent. Elles n'ont aucun besoin de se forcer pour être gracieuses avec vous, du moment que vous êtes loin. Broder sur le papier de tendres arabesques, protégées par la distance, les divertit. Si peu que vous leur plaisiez, il leur plaît de vous écrire : « Vous me plaisez... »

« Pour vous, les hommes (avouez-le), il n'y a que la présence réelle qui vaille l'effort de se déranger. Dès que nous sommes loin de vous, vous nous reléguez dans un coin de votre mémoire, comme on serre, en été, une fourrure bien em-

paquetée dans une armoire, pour ne l'en retirer qu'aux premiers froids... Oh! vous nous retrouverez avec plaisir, comme la fourrure; mais, d'ici là, les divertissements et les vêtements d'été vous agréent, vous suffisent, et, si vous pensez à nous, c'est toujours comme on pense, l'été, à la pelisse, lourde et chaude, utile en sa saison.

*
* *

« Soudain votre quiétude, votre divertissement, sont troublés. La poste vous remet une enveloppe suscrite à grands jambages. L'enveloppe fait de son mieux pour être gentille et odorante; les quatre, les huit pages qu'elle contient s'imprègnent tout naturellement d'affection gracieuse, de câlinerie, du désir de revoir l'absent ou du moins de recevoir amplement le témoignage de sa pensée fidèle.

« Vous faites bon accueil à la lettre. D'abord votre amour-propre est flatté : il en résulte un

cordial mouvement d'affection pour la « pelisse » qui se rappelle à vous. Vous mettez ce rappel dans votre poche en souriant. Au cours de la journée en chasse, pendant que les rabatteurs préparent un vaste mouvement tournant, il vous arrive de relire la petite lettre. Et vous vous dites : « Comme *elle* écrit bien!... » Vous faites part de cette tendre littérature à l'ami intime (et sûr! tellement sûr!) que vous ne manquerez jamais de posséder parmi les autres fusils.

« Un jour, deux jours se passent : vous oubliez. Puis un incident de conversation évoque le nom de l'absente, le lieu d'où elle vous écrit. Vous pensez : « Au fait, il faut que je réponde! » Et vous voilà sombre pendant cinq minutes. Vous différez encore. Vous vous donnez des prétextes à vous-même ; vous supputez le délai extrême qui pourra sembler tolérable... Vous le laissez passer. Enfin, quand c'est déjà trop tard, mais quand il n'y a plus moyen de reculer, vous prenez votre élan. « Allons-y!... » Et vous commencez votre réponse par un mensonge : en l'antidatant.

« Comment une lettre composée en un pa-

reil état d'esprit pourrait-elle se prévaloir de la moindre sincérité? Elle est un mensonge-né, si l'on peut ainsi s'exprimer. Elle va tâcher de signifier la fidélité du souvenir, l'impatience de se revoir, la joie de converser ensemble à travers la distance... Or, véridique, elle dirait :

« — Je me passe parfaitement de vous quand
« vous n'êtes pas là; mais, soyez tranquille, mon
« désir de vous retrouver dort intact; votre pré-
« sence le fera revivre. Vos lettres me divertis-
« sent un instant, me font éviter l'incommode
« jalousie, réchauffent ma vanité. Ne les épar-
« gnez pas. Toutefois, ne pourrais-je point ne
« pas y répondre? car cela m'assomme et me
« rappelle les pires pensums de ma jeunesse
« scolaire... »

« N'osant nous traiter avec cette franchise, vous essayez de masquer votre ennui le long de trois ou quatre pages. Vous le masquez avec de l'esprit, si vous avez de l'esprit, ce qui arrive. Or, mon cher monsieur, sachez que nous « nous fichons » de l'esprit. Ce n'est pas cela qu'il nous faut. Nous devinons, derrière les phrases

pittoresques, amusantes, la sécheresse de votre cœur. Vous la dissimulez parfois aussi avec de la brutalité, une certaine brutalité libertine que vous croyez propre à nous émouvoir. Phénomène bizarre : elle nous refroidit ; celles qui vous disent le contraire mentent, ou sont détraquées. Enfin, si vous n'êtes ni impertinent ni spirituel, vous élaborez péniblement un pathos à prétentions littéraires et sentimentales qui nous navre, positivement, qui nous donne envie de pleurer!...

« De toutes les façons, vous avez menti, et vous ne pouviez que mentir. Mais, tandis que nos petits mensonges épistolaires féminins étaient ingénieux, charmants, flatteurs, impossibles à débrouiller, — les vôtres sont laids, communs, maladroits, blessants ; ils sentent la fatigue. C'est de l'ouvrage mal fait.

« Mensonge pour mensonge, masque pour masque, trahison pour trahison, vive la lettre féminine ! qui a du moins une sincérité : son plaisir sincère à mentir adroitement, joliment... »

.

Ainsi m'écrit une femme inconnue.

Et me voilà, comme tout homme devant toute lettre de femme, anonyme ou non, me demandant :

« — Celle-ci, du moins, a-t-elle pensé ce qu'elle écrit ? »



II

MONDANITÉS



Grands Chapeaux

QUEL bonheur! s'écria la jeune dame mince, levant les yeux de dessus un magazine à la mode : on va *enfin* porter des chapeaux immenses!

Cette exclamation fut proférée le soir, aux environs de dix heures, dans le vaste salon d'une de ces belles demeures de campagne qui fournissent quotidiennement cinq ou six échos au *Herald* : « M^{me} Espérant a quitté Paris avant-hier pour se rendre au château de V... M. Thomas se

propose, après avoir chassé quelques jours chez le cousin de son beau-frère, de passer une huitaine au château de V... Le comte et la comtesse de Barbillon sont arrivés hier au château de V..., dans la superbe limousine 60 HP qu'ils ont récemment achetée en Angleterre... etc. »

Autour du guéridon sur lequel la dame mince — précisément M^{me} Espérant — consultait les magazines, prophètes de la mode, un abonné du *Herald* eût pu vérifier la scrupuleuse information de son journal. Car M. Thomas, revenu de chez le cousin de son beau-frère, et très confortable dans un fauteuil Louis XIII, lisait une revue sérieuse, comme il convenait à son état de philosophe et de conférencier mondain; la comtesse de Barbillon, personne imposante mais encore belle, parcourait dans le *Figaro* les tablettes théâtrales, tandis que le comte, vaste et trapu, le visage cuit et recuit par l'habitude du « quatre-vingts à l'heure », sommeillait sur un roman. Et il y avait naturellement beaucoup d'autres personnes dans le salon de la belle demeure : seulement, toutes ces personnes,

quatre par quatre, jouaient au bridge, — à certaines tables, tumultueusement, — la plupart en un silence religieux.

L'exclamation de la dame mince ressuscita le comte de Barbillon, enseveli dans son roman. Il s'en évada comme d'une tombe et s'écria, souriant :

— Vous ne jugiez donc pas, madame, que les chapeaux de la dernière saison fussent immenses?

— On voit bien, dit M. Thomas, que M^{me} Espérant ne s'assied jamais qu'au premier rang des loges.

— Et encore, dans certains théâtres, confirma la comtesse en déposant son *Figaro*, les chapeaux du balcon bouchent la vue aux loges!

M^{me} Espérant fit une petite moue :

— Les grands chapeaux coiffent mieux : ils sont plus savants. On n'a jamais porté de petits chapeaux qu'aux époques où l'on s'habillait mal : le second Empire par exemple. Enfin, moi, je les aime immenses, voilà!

Et, après un silence, elle conclut :

— Les grands chapeaux ont en outre ce mérite qu'ils ne peuvent être combinés et exécutés que par les premières maisons de Paris. Plus ils sont grands, plus il faut les charger de choses chères. Les maisons médiocres, les magasins de confection, ne peuvent pas les copier. On a vraiment son chapeau à soi.

— Ça, c'est incontestable, approuva la comtesse de Barbillon.

Mais le comte, qui crevait parfois pour vingt louis de pneus dans sa journée, protesta au nom de l'économie.

— Je ne vois pas, dit-il, que le fait de coûter cher soit un avantage pour un chapeau. Une chose chère peut être très laide. Et il y a des femmes adroites, j'en suis sûr, qui se coiffent pour presque rien.

On ne daigna pas lui répondre. M. Thomas eut le sourire par quoi il annonçait à ses admiratrices qu'il allait préférer des choses importantes. La comtesse de Barbillon et M^{me} Espérant figuraient parmi les admiratrices de M. Thomas. Le comte de Barbillon le jalousait un peu. Il

disait à sa femme : « Votre M. Thomas a un bien joli coup de tondeuse. » A quoi M^{me} de Barbillon répliquait : « Contentez-vous donc, je vous en prie, de parler carburation, alésage, dérapage et autres propos d'usine. »

M. Thomas ne déçut pas l'attente de ses fidèles.

— M^{me} Espérant, — fit-il d'une voix de conférencier, basse, distincte, bien posée, — M^{me} Espérant vient de nous livrer, sans y prendre garde, le secret de l'élégance moderne : je veux dire qu'elle nous a révélé le ressort caché de cette élégance. Car il ne s'agit plus, comme le croit encore M. de Barbillon, de se parer pour être la plus belle.

— Et de quoi s'agit-il alors? questionna M. de Barbillon.

— M^{me} Espérant n'a nul besoin de parures singulières pour être distinguée, non plus que la comtesse. En costumes de linon, comme aux jours de Marie-Antoinette, ces dames et la plupart de leurs amies seraient toujours exquises... Mais la toilette féminine n'est plus une parure :

elle est devenue surtout le signe extérieur de la fortune, du rang social de celle qui la porte. Je dirai même que la toilette féminine devient l'unique signe extérieur d'une très grande fortune.

— C'est joliment discutable, objecta le comte. Un bel hôtel, un château comme celui-ci, une auto de grande marque... tout cela me paraît signifier la fortune au moins à l'égal des fleurs et des plumes d'un chapeau!

— Erreur, mon cher comte! Premièrement il n'y a plus de beaux hôtels à Paris. Vous m'entendez. je veux dire que leur nombre diminue tous les jours; ce que veulent les Parisiens riches (initiés en cela par les étrangers), c'est le vaste appartement luxueux, le *flat* dans une maison ayant vaguement l'air d'un palais. Or rien ne ressemble davantage à un appartement moderne qu'un autre appartement moderne : la galerie plus ou moins large, les pièces de réception plus ou moins amples, mais toujours une disposition identique, le même stuquage blanc et le même mobilier prétendu artistique. Nous

devenons, de plus en plus, des gens logés à la même enseigne; les uns logent au premier, les autres au quatrième : mais l'enseigne apparente est la même.

« Restent, dites-vous, mon cher comte, les châteaux et les autos? Pour les châteaux, il faut être bien à court d'argent, par ce temps de crise terrienne, pour ne pas inscrire dans le *Tout-Paris*, à côté de son nom, le croquis caractéristique. Or remarquez qu'il est toujours pareil, ce croquis; il représente indifféremment, pour le lecteur, Chenonceaux ou la bicoque d'un cadet de Gascogne. Les autos? La vôtre est magnifique, exceptionnelle, c'est entendu, elle vaut pour un connaisseur un capital de cent mille francs et une dépense annuelle de quarante mille : mais qui est connaisseur? Combien de gens, avec un *tacot* convenablement repeint, font sur les routes autant de poussière que vous? Croyez-moi : le luxe de l'habitation, du service, de la locomotion, tend de plus en plus à s'égaliser, à se démocratiser... Entre les diverses classes sociales il n'y a plus, comme autrefois,

de différence manifeste, constante, établissant au premier coup d'œil le rang de chacun.

« Eh bien! cette égalité apparente, dont les hommes prennent assez volontiers leur parti, choque extrêmement les femmes. La femme hait l'égalité : car elle veut primer, coûte que coûte. Aussi ce sont les femmes qui ont inventé la « petite chose très coûteuse. » destinée à rendre impossible la concurrence des bourses moyennes. Cette petite chose, c'est ce dont elles se revêtent : c'est leur toilette.

— Bah! fit M. de Barbillon... moi, je trouve que la toilette des femmes, c'est comme les appartements. Toutes les femmes s'habillent de la même façon. Il y a rue de la Paix des midinettes mises en perfection.

M^{me} Espérant protesta.

— Vous n'y connaissez rien, Barbillon.

— Quels goûts, mon ami! murmura la comtesse avec une moue de répugnance.

— Vous entendez ces dames! reprit victorieusement le théoricien. Elles savent bien reconnaître, elles, la jupe ou la blouse du grand

faiseur, les fleurs et les plumes hors de prix, la fourrure chère, les perles rares ! Elles vous diront à cinq cents francs près ce que « vaut » une dame quelconque qui descend de sa voiture. Savez-vous que quelques-unes, même sans compter les bijoux, portent sur elles une centaine de mille francs de toilette, — principalement en hiver, grâce aux fourrures ? Voilà ce qui donne une haute idée de la libéralité des hommes, n'est-il pas vrai ? Mais cela classe une femme ainsi parée dans les *happy few*, dans le petit lot des inimitables... Le souci des industries de la toilette féminine est donc désormais beaucoup moins d'imaginer des modes gracieuses et seyantes que de produire des modes chères. Balzac cite comme un luxe inouï des chapeaux de soixante francs. L'an passé, le chapeau à la mode coûtait juste dix fois plus : une riche et charmante Parisienne exigea qu'on y ajoutât des aigrettes jusqu'à ce qu'il valût mille francs.. Mille francs, tel est le prix d'où, sans doute, on partira cette année. « Jolis chapeaux à vendre : mille francs et au-dessus. » Et dans une cin-

quantaine d'années les mondaines s'attendriront en lisant dans les romans d'aujourd'hui notre surprise devant les chapeaux de mille francs.

Les deux femmes souriaient, approbatives. M. de Barbillon haussa les épaules.

— Avant cinquante ans, et peut-être avant cinq ans, déclara-t-il, les hommes seront las de payer des chapeaux de mille francs et ils réduiront congruement le budget de toilette de leurs femmes.

— C'est possible, fit M. Thomas, mais ce n'est pas probable. De tout temps on a eu besoin d'une marque extérieure du luxe. Ce furent, selon les époques, le nombreux domestique, les terres, la toilette masculine, les chevaux, le jeu... Aujourd'hui, c'est incontestablement la vêtue féminine. Pas de meilleure réclame pour un homme d'affaires, pour un artiste, pour un homme du monde, qu'une femme habillée cher. L'Ève moderne a su faire de sa feuille de figuier le symbole de notre vanité pécuniaire. Attendez-vous, mon cher Barbillon, à voir quelque ingénieuse modiste envoyer prochainement sa

carte à la comtesse, avec cette seule recommandation, tout à fait décisive (qu'emploient, dit-on, les nouvelles hôtelleries américaines) : « *The dearest in the world*, — la plus chère du monde! »



Cigarettes

POUR remplir celles de leurs après-midi qu'elles racontent, les dames de ce temps-ci ont ajouté aux essayages les conférences et les maisons de thé. L'essayage prend le commencement; la conférence mène tout doucement à l'heure du thé, et voilà une charmante après-midi, charmante et vaine, passée sans le moindre travail personnel, sans le moindre repliement vers la vie intérieure. Car vous vous êtes aperçus — n'est-ce pas? — que

le plus sincère désir des dames de ce temps-ci est de n'avoir pas de vie intérieure et de se faire traîner, dans la vie extérieure, sans qu'il en coûte un effort à leurs membres ni une calorie à leur cerveau.

Ainsi se rencontrèrent récemment M^{me} Espérant et M^{me} de Barbillon à une « lecture » que M. Thomas, le philosophe mondain, fit sur la coquetterie féminine au XVI^e siècle. M. Thomas appelle ses conférences des « lectures », pour ne pas être confondu avec les innombrables bavards qui discourent à Paris tous les jours sur n'importe quoi, avec ou sans musique, avec ou sans acteurs et actrices. Et puis, lecture au lieu de conférence, cela prend un petit air d'outre-Manche assez flatteur.

La lecture achevée, les admiratrices de M. Thomas se ruèrent dans le petit local attenant à la salle où elles l'avaient entendu. Pendant que le philosophe s'épongeait le visage avec une serviette (il est grassouillet et transpire facilement), l'occasion lui fut offerte de choisir entre les diverses épithètes dont nos contemporaines

disposent pour exprimer les transports où les met l'éloquence. Peu à peu, cependant, le groupe des thuriféraires diminua, drainé par les maisons de thé. Et quand les plus excitées virent que M^{mo} de Barbillon et M^{me} Espérant étaient bien résolues à ne pas lâcher leur philosophe, dussent-elles coucher sur la place, elles se résignèrent à le leur abandonner.

Victorieuses, les deux dames emmenèrent M. Thomas jusqu'à l'inévitable maison de thé. Le trajet se fit dans le coupé électrique de M^{mo} Espérant. On contraignit le conférencier à s'asseoir entre ses deux Égéries : il eût préféré l'un des strapontins, parce que M^{me} de Barbillon est un peu forte. Il se détendit avec plaisir lorsqu'on l'eut débarqué devant le « Shakspeare's Tea ». C'était un nouveau sanctuaire du dieu Thé, récemment ouvert. M^{mo} Espérant le recommandait, assurant qu'on avait quelque chance d'y trouver de la place à l'heure où tous les autres sont bondés. De fait, deux tables étaient disponibles, ce qui émerveilla les arrivants.

— Prenons-les toutes les deux, dit M^{mo} de

Barbillon : j'ai donné rendez-vous à mon mari.

— Ah! fit M. Thomas sans chercher à dissimuler son étonnement... M. de Barbillon nous fera l'honneur?...

— Nous sommes obligés d'aller donner ensemble des signatures chez un notaire, tout près d'ici, déclara M^{me} de Barbillon avec ce ton de sévérité dont elle usait toujours pour parler de son mari.

Les deux tables furent rapprochées. On s'assit. Et, comme la plupart des clients dans la plupart des maisons de thé, les trois convives commandèrent chacun un chocolat.

— Avec beaucoup de toasts et de « muffins », dit M^{me} Espérant.

— Et des gâteaux, ajouta M^{me} de Barbillon.

Ces deux dames suivaient des régimes qui, bien qu'avec un objet opposé pour chacune d'elles, consistaient à leur interdire un grand nombre des aliments habituellement consommés aux repas. Elles assuraient leur abstinence vespérale en se gorgeant vers cinq heures de chocolat, de beurre et de pâtisseries.

— Vous avez été vraiment merveilleux, dit M^{me} Espérant, ayant pris contact avec ses toasts.

Mais sans doute M. Thomas était repu d'éloges, car il ne releva pas celui-ci. Il dit, à demi voix :

— Regardez donc, à la table du coin, cette jolie petite femme brune qui allume une cigarette...

— Mais c'est vrai! s'écria M^{me} Espérant. La voilà qui fume, tranquillement. C'est une étrangère évidemment. Elle a le type espagnol.

— Eh bien! ma chère, fit M^{me} de Barbillon, vous nous menez dans de jolis endroits!

— C'est la première fois que je vois pareille chose ici, murmura M^{me} Espérant. Si nous réclamions?...

— Oh! pourquoi? dit le philosophe avec indulgence. Cette jeune Sud-Américaine est agréable et certainement fort bien élevée. Elle en use comme dans son pays, voilà tout. Ne l'humilions pas. C'est un étrange préjugé européen que celui d'interdire aux femmes un plaisir assez innocent!

M^{mo} de Barbillon protesta :

— Pas seulement européen ! On m'assure qu'à New-York, tout récemment, il vient d'être défendu aux femmes de fumer dans la rue, dans les restaurants, et en général dans tous les endroits publics.

— Quelle tyrannie ! soupira M. Thomas.

— Cependant vous n'approuvez pas, vous ne pouvez pas approuver une pareille habitude chez des femmes, vous qui êtes un délicat, un raffiné ?

M. Thomas remercia du regard M^{me} Espérant pour ces adjectifs caressants ; puis, à voix basse, avec un geste de mystère qui attira vers lui les têtes des deux femmes :

— Mesdames, dit-il, je suis sûr que vous fumez toutes les deux.

Elles furent d'abord interloquées ; puis elles prirent le parti de rire.

— Oh ! naturellement, nous avons essayé...

— Une cigarette par hasard... de tabac égyptien qui est presque un parfum...

— Et encore, on fait cela en cachette.

— Dans son cabinet de toilette...

— Mais en public, quelle horreur!

— Résumons-nous, reprit M. Thomas ravi de sa propre perspicacité. Vous fumez, et la plupart de vos contemporaines du monde fument aussi. Vous fumez, mais vous ne voulez pas qu'on vous voie fumer, ou du moins que des gens qui ne sont pas vos intimes vous voient fumer. Vous fumez comme on ferait une chose un peu coupable, un peu vilaine, que l'absence de témoins n'excuse pas, mais rend tolérable. Vous pensez donc sur la cigarette des femmes exactement comme la municipalité de New-York. Ce que je voudrais apprendre de vous, c'est ce que vous trouvez de coupable à une cigarette féminine.

En ce moment, une forte limousine s'arrêta, haletante, devant le Shakspeare's Tea. M. de Barbillon, qui tenait le volant, le passa aux mains de son chauffeur. Avant de pénétrer dans la salle, il jeta son cigare allumé. Puis il entra à toute allure, comme si quelques HP du moteur continuaient à l'actionner, vira non sans

peine (car il était grand et massif) entre les tables et les chaises, et stoppa devant M^{me} Espérant.

— Chère madame... mes hommages... Bonjour, Thomas... Ah! ma chérie, ajouta-t-il en s'asseyant à côté de sa femme, je vous prie de m'excuser : je suis un peu en retard. Un imbécile d'agent m'a dressé une contravention pour avoir coupé une file d'écoliers... Imaginez, Thomas, la place Saint-Augustin...

M^{me} de Barbillon regarda le plafond. Les histoires de chauffeur l'exaspéraient. L'automobile était toute la pensée, toute l'activité de M. de Barbillon. Même à Paris, il s'obstinait à tenir le volant, promenant son mécanicien, oisif et méditatif, à travers les quartiers élégants et le Bois, ce qui permettait audit mécanicien, le soir, au souper de l'office, de déclarer que « le patron avait encore mené comme un veau ».

M. Thomas supporta patiemment le récit de l'injuste contravention. Puis il dit au narrateur :

— Regardez, pour vous consoler, cette jolie

petite Espagnole qui allume cigarette sur cigarette.

— Fichtre! s'écria M. de Barbillon ayant tenu quelques instants la jolie fumeuse dans le champ de son monocle. Elle est rudement bien!

Sa femme le rappela à la dignité :

— Antoine!

— Elle vous plaît, n'est-ce pas? insista Thomas.

— Elle est extrêmement piquante. Et puis, elle fume d'une charmante façon. Il y a, dans une jolie femme qui fume, je ne sais quoi d'impertinent, d'excitant...

M. Thomas se mit à rire :

— Vous voyez, mesdames, que M. de Barbillon, lui aussi, traite la cigarette féminine comme un péché; la vue de ce péché en train de s'accomplir l'émoustille. Offrez donc une cigarette à M^{me} de Barbillon, ajouta-t-il en se retournant vers l'automobiliste.

— Ma femme? Fumer en public? Vous êtes fou, Thomas. Je ne veux même pas qu'elle fume chez elle. Une fois, j'ai fait une scène parce que

j'ai trouvé un bout doré de cigarette dans son cabinet de toilette. Elle m'a assuré que c'était M^{me} Espérant...

Les deux femmes rirent de bon cœur. M. Thomas fit ce que M. de Barbillon appelait « sa tête de mise en marche... », désignant ainsi un certain air de méditation active par quoi le philosophe annonçait l'intention de proférer des choses profondes ou spirituelles.

— J'ai beaucoup réfléchi, dit le conférencier, sur ce menu problème : Pourquoi, dans presque tous les pays civilisés, sauf la Russie et l'Espagne, fumer est-il considéré, pour la femme, comme un acte un peu coupable ?

— Parbleu ! interrompit M. de Barbillon, c'est parce que c'est malpropre. Cela salit les doigts ; cela empeste les cheveux et les vêtements des femmes.

— Eh bien ! et vous, alors ? s'écria M^{me} Espérant. Pourquoi fumez-vous ? Croyez-vous que vous n'avez pas les doigts jaunes ? Vos vêtements gardent-ils moins que les nôtres l'odeur du tabac ? Vous n'avez pas de cheveux, c'est en-

tendu ; mais vous avez de la barbe, de la mous-
rache... Et, par-dessus le marché, vous empoi-
sonnez nos cheveux à nous...

— Madame, reprit le philosophe, il n'en est pas moins vrai que M. de Barbillon vient d'énoncer une des grandes raisons qui font honnir à l'homme la fumerie féminine : savoir, le mauvais parfum du tabac refroidi. Et ne protestez pas que vous tolérez, vous, le tabac masculin. C'est vrai, mais vous y avez moins de mérite : vous le sentez à peine... Oh ! toute dénégation set inutile. L'odorat féminin est extrêmement débile, comparé au nôtre : fait physiologique dûment constaté par des expériences récentes. La femme ne sent l'essence de citron, par exemple, qu'à dose double de celle que l'homme perçoit. La femme ne sent pas l'acide prussique au vingt millième ; l'homme le sent encore au cent millième. Cela explique que tant de femmes, au gré des hommes, se parfument avec excès. Cela explique aussi comment des quidams malodorants, qui nous répugnent, à nous, hommes, peuvent être adorés et caressés par des femmes.

— Comme c'est vrai! s'écria Barbillon. J'ai connu un certain Poittevin, agent d'une grosse maison d'automobiles...

On ne l'écouta point. Les deux femmes se récriaient. Mais M. Thomas leur imposa silence au nom de la science; l'expérience de l'acide prussique était concluante.

— Nous tenons donc la raison physiologique du préjugé. Une femme qui fume est intolérable à l'odorat raffiné de la plupart des hommes. Mais je découvre, en outre, une raison psychologique. L'homme *impose* à la femme une sienne habitude égoïste, désagréable pour elle (bien qu'à un moindre degré). C'est un des signes sensibles de cette autorité dont il est si jaloux et qu'il essaye de défendre par tous les moyens depuis l'âge des cavernes, autorité d'ailleurs très menacée de nos jours. La femme n'ose pas faire un acte inoffensif que l'homme fait publiquement: quel meilleur indice de servitude? Croyez que ce souci d'antiféminisme a dicté aux édiles de New-York leur oppressive ordonnance!

Comme M. Thomas disait ces mots, on vit se lever la jeune Espagnole; elle quitta la salle, suivie d'un gentleman un peu trop élégant et de qui le chapeau brillait un peu trop.

— La charmante fille! s'écria Barbillon.

— Il me semble, fit M^{me} Espérant, que l'odorat de M. de Barbillon ne paraît pas très répugné par cette Espagnole.

— Oh! cela ne prouve rien contre ma thèse, répliqua le philosophe. Toute tare féminine a ses amateurs. Cela indique seulement, chez notre ami, une légère, très légère pointe de sadisme.

— Vous entendez, Antoine? fit sévèrement M^{me} de Barbillon.

M. de Barbillon, un peu penaud, répondit :

— Ma chère amie, n'est-il pas temps que nous allions donner ces signatures?...



Le Mot

DANS une première loge de face, M. et M^{me} de Barbillon, en compagnie de M^{me} Espérant et de M. Thomas, assistaient à la troisième représentation de la pièce célèbre du moment. Il y a toujours à Paris une pièce célèbre du moment. Elle n'est pas toujours célèbre très longtemps, car au bout de vingt représentations le public qui fait la célébrité des pièces y a passé et réclame une nouvelle pièce célèbre. C'est pourquoi Paris consomme tant de

chefs-d'œuvre que les habitants de la Haute-Marne ou de Tarn-et-Garonne ne connaîtront jamais et dont les Parisiens eux-mêmes ont oublié jusqu'au nom trois mois plus tard.

M. de Barbillon et M. Thomas, quand ils étaient assis, voyaient très bien, pour leurs douze francs, la structure intime des chapeaux de ces dames. Ils pouvaient évaluer combien de brins des aigrettes avaient subi les injures du toit de l'automobile. Ils pouvaient aussi se rendre un compte exact du nombre des fausses boucles qu'il faut ajouter à une chevelure normale de femme pour faire tenir dessus un chapeau moderne. Et M. Thomas, philosophe par état et mondain par goût, se posait à part lui cette question angoissante :

« Pourquoi les cheveux que s'ajoutent les femmes ne sont-ils jamais de la même couleur que les vrais ? Est-ce parce qu'il est impossible d'assortir les nuances ? Est-ce parce que les femmes s'en fichent ? Est-ce parce qu'elles trouvent cela plus piquant ? » Et il constatait que M^{me} de Barbillon et M^{me} Espérant, l'une à peu

près blonde et l'autre à peu près châtain, eussent pu échanger leurs fausses boucles sans dommage pour l'harmonie de l'ensemble.

M^{me} de Barbillon et M^{me} Espérant suivaient avec la plus grande attention une scène du second acte où l'on voyait un jeune homme élégant aux prises avec deux personnes de l'autre sexe, femme du monde et demi-mondaine. Ces deux personnages féminins, ayant eu au premier acte des bontés pour le jeune homme et s'étant aperçus depuis qu'il les avait simultanément, se traitaient avec désobligeance. Le jeune homme, assis dans un fauteuil de cuir rouge, semblait marquer les points.

M^{me} de Barbillon et M^{me} Espérant ne perdaient ni un geste ni une réplique. D'abord parce que les deux actrices, merveilleusement habillées, n'avaient évidemment pas de jupon sous le souple foulard de leurs jupes et que M^{me} Espérant comme M^{me} de Barbillon méditaient elles-mêmes un prochain essai de maillot. Puis parce que le bruit courait dans Paris que la scène se

terminait par un certain mot, un tout petit mot. Proféré à la répétition générale, le mot avait été coupé à la première. Mais, comme les comptes rendus l'avaient tout de même annoncé, il avait fallu le rétablir dès la seconde, sous la pression de l'opinion : des spectateurs auraient réclamé leur argent. Et sans doute ce petit mot avait déjà résonné sur la plupart des scènes de Paris. Mais l'originalité de la présente scène, c'est que c'était la femme du monde qui le disait.

*
* *

Quand le rideau fut tombé sur le dernier rappel des acteurs, parmi les applaudissements sincères de toute la salle, M^{me} de Barbillon et M^{me} Espérant tournèrent leurs visages émus vers le fond de la loge. M. Thomas avait un sourire mystérieux, qu'il étudiait et qu'il perfectionnait tous les jours devant sa glace. M. de Barbillon avait l'air renfrogné. Il déclara :

— C'est dégoûtant.

— Oh! fit M^{me} Espérant, sauf *cela*, il n'y a vraiment rien dans toute la scène, ni même dans tout l'acte, qui puisse choquer personne.

— Voilà ce que c'est, reprit M. de Barbillon, que d'avoir supprimé la censure. On ne peut plus aller au théâtre sans entendre ce mot-là... Est-ce bête, enfin? Je n'ai pas besoin de payer douze francs pour l'entendre. Je n'ai qu'à écouter mon mécanicien quand il remonte un 920-120... A chaque pesée sur le levier, il vous le sert.

— Oui, fit M. Thomas, mais ce n'est pas la même chose.

— Pourquoi?

— Parce que, prononcé par votre mécanicien, ce mot est un simple accessoire de sa personne et du travail de force auquel il se livre. En le prononçant, même devant vous qui êtes un peu son collaborateur, il ne viole aucune règle sociale, il ne vous dévoile aucun repli secret de son cœur. Ce cœur contenait ce mot, vous le saviez, vous en étiez sûr par avance. Sterne remarque ainsi

que l'indécence des petits enfants n'a rien qui choque, rien qui suscite le scandale; elle est l'expression toute naturelle de leur âme enfantine. L'effet énorme que tirent pour le moment les auteurs dramatiques contemporains de ces quelques lettres assemblées vient de deux causes simultanées...

— La première, interrompit M. de Barbillon qui ne disposait pas d'un vocabulaire très étendu ni très nuancé, c'est que nos contemporains sont dégoûtants.

— Mais laissez donc parler M. Thomas, Antoine! s'écria M^{me} de Barbillon. Vous dites toujours la même chose... Quelles sont les deux causes de l'effet énorme, mon cher maître? ajouta-t-elle avec un sourire au philosophe.

— C'est d'abord, madame, que, contrairement à l'opinion de votre époux (opinion partagée par beaucoup d'autres), nous sommes, en ce vingtième siècle, une société extraordinairement douce et polie. Le duel est en train de disparaître. Une querelle publique entre gentils-hommes, comme il y en avait dix fois par jour

au dix-septième siècle, nous semble un anachronisme. Le Parlement est le seul endroit de Paris où l'on profère des grossièretés... Il en résulte que les grossièretés prennent une saveur et une importance extraordinaires dans la littérature. Shakspeare est plein d'ordures, parmi ses diamants; mais les ordures n'étaient même pas remarquées par un public de qui c'était la façon de parler habituelle. Pareillement pour Rabelais. Tandis que nous, gens du vingtième siècle, avec les mêmes passions que nos ancêtres (car le cœur de l'homme ne change pas), nous nous imposons une telle retenue dans nos rapports avec nos semblables qu'un mot, un seul mot grossier, échappé à notre bouche, équivaut à la brusque dénonciation de tout le contrat social. Quand cette charmante artiste qui joue ici un rôle de vicomtesse a jeté à sa rivale le mot en question, l'effet s'est accru de toute la distance qui sépare, dans la vie réelle, ce mot des lèvres d'une vicomtesse... Nous avons été profondément troublés par des inquiétudes secrètes... Quoi! ce mot! elle le savait donc? Où

l'avait-elle appris? Aux Oiseaux, ou bien de son institutrice anglaise? Problème de l'éducation... Et puis, si elle le proférait dans la colère extrême, c'est donc qu'elle était capable de le penser, sans le proférer, dans les colères moyennes ou dans les colères contenues? Et alors chacun de nous de faire son examen de conscience. Je suis sûr que ces dames n'y ont pas failli...

— Oh! monsieur! s'écrièrent d'un ton de reproche M^{me} de Barbillon et M^{me} Espérant.

Mais M. de Barbillon eut un gros rire.

— Thomas a raison. Nous ne valons pas cher au fond, ni les uns ni les autres. Et les femmes valent encore moins que nous.

— Je ne souscrirai pas à un axiome aussi discourtois, mesdames, poursuivit M. Thomas en enveloppant ses deux admiratrices d'un regard presque tendre. Mais je dirai, avec M. de Barbillon, qu'une certaine perversité fait goûter à la foule le mot ou le geste grossier, en public. Nous sommes ici au seuil d'un vrai mystère. Pourquoi des allusions qui, prises en soi, touchent seulement à la chimie organique pro-

voquent-elles un émoi sensuel sur les régions les plus mystérieuses de nos êtres? Pourquoi le rouge de la pudeur (le même rouge suscité par un aveu d'amour!) vient-il inonder les joues et le front des femmes lorsqu'on prononce une syllabe sonore, mais, en somme, tout à fait dépourvue d'opportunité si on la prenait dans son sens littéral? Ne serait-ce pas encore un indice de cette pointe de sadisme que je signalais l'autre jour chez notre ami Barbillon?

Les deux dames étaient, en effet, fort rouges. Elles firent la moue. M. de Barbillon déclara :

— Je suis bien aise de n'être plus le seul que Thomas accuse de sadisme... Entre nous, Thomas, vous me paraissez un peu maniaque sur ce point-là. Vous voyez des sadiques partout. Moi, je me sens parfaitement naturel dans tous mes goûts, et la preuve, c'est que j'ai été le seul à protester contre cette fin d'acte.

La salle, que l'entr'acte avait à demi vidée, se repeuplait. Le timbre d'appel sonnait. Le bruit et les courants d'air troublaient le petit nombre des spectateurs qui n'avaient point bougé.

M^{me} de Barbillon, avant de se retourner vers la scène, dit à son mari :

— Antoine, sachez que nous avons été aussi choquées que vous. Seulement, il n'est pas convenable pour une femme de parler de telles choses. On fait semblant de n'avoir pas entendu.

— Et l'on continue à courir l'entendre sur d'autres scènes, murmura M. Thomas. Ce mot est partout désormais, vous dis-je !

— On ne l'a pas dit, tout de même, à la Comédie-Française, fit M. de Barbillon qui vénérât les institutions officielles.

— C'est vrai, répliqua M. Thomas en affinant son sourire. Mais soyez sûr qu'on est en train de l'y répéter.

Les trois coups heurtèrent le plancher de la scène...



Tourisme

u café principal de la ville de B... (centre de la France), le rouge double-phaéton 20-30 HP conduit par M. de Barbillon, et voiturant, outre M^{me} de Barbillon, M^{me} Espérant et M. Thomas, avait fait escale. Tandis que quelques gamins et même certaines personnes notables considéraient le véhicule au repos, les uns dessinant furtivement leurs initiales sur la poussière de la caisse, les autres tâtant les enveloppes pour constater si elles

chauffaient, ou bien évaluant avec autorité la force du moteur, sa vitesse probable, — les quatre touristes se rafraîchissaient. Les dames et M. Thomas s'étaient fait servir des sodas acidulés de citron et dûment glacés; M. de Barbillon, un grog chaud. Quant au mécanicien, le somnolent Dupuy, assis à une autre table, il prenait, par principe, la même consommation que son maître.

La conversation des deux dames décelait que leur principale préoccupation en cours de tourisme était de trouver un moyen de n'être pas décoiffées tout en se décorant d'un chapeau ingénieux et seyant. M^{me} de Barbillon était découragée : le problème lui semblait insoluble. Un peu forte, maladroite de gestes, on eût dit qu'un sort pesait sur elle. Ses chapeaux sportifs, bien que commandés aux meilleures maisons, refusaient de faire corps avec sa personne. Dans un virage, ils exécutaient sur son chef de subits tête-à-queue. Ou bien c'était le voile qui soudain s'échappait, s'éployait dans le vent comme une oriflamme. Une fois, tout le système avait à

l'improviste quitté M^{me} de Barbillon, y compris la fausse natte, que Dupuy, goguenard, était allé ramasser dans l'herbe de l'accotement, après un kilomètre de marche-arrière. Aussi M^{me} de Barbillon, partie chaque fois avec de nouveaux espoirs, devenait-elle hostile au tourisme dès le milieu de la première journée. M^{me} Espérant, mince, adroite à s'attifer, à préserver sa toilette et sa coiffure, la consolait, tout en lui faisant sentir combien elle-même savait mieux combattre les éléments.

Cependant M. de Barbillon, comme à chaque étape, avait entrepris de démontrer à M. Thomas, placide et approbateur, qu'il venait de fournir une course magistrale et que nul mieux que lui, Barbillon, ne savait manœuvrer un volant, un frein, un levier de changement de vitesse... A la même minute, Dupuy expliquait au garçon de l'établissement que « le patron, qui avait la manie de conduire, avait encore failli les flanquer dans une charrette de paille. Heureusement qu'on est assuré pour trente mille, » — ajoutait-il philosophiquement.

L'incident de la charrette de paille s'était produit au kilomètre 204, environ dix minutes avant d'arriver à B... La 20-30 HP roulait à soixante à l'heure sur une voie droite et plate, quand soudain, d'un bâtiment d'aspect inoffensif, situé en bordure, une énorme charrette de paille était sortie à reculons, et si vivement qu'il s'en était fallu de rien que, pour l'éviter, l'auto n'allât s'écraser contre un arbre. On en avait été quitte pour une aile écornée et la comparaison, suggérée par le charretier, de M. de Barbillon avec divers animaux d'étable. M. de Barbillon n'avait pas encore digéré sa colère :

— Quelles brutes! quelles brutes! s'écriait-il. On croirait vraiment que la route leur appartient! A-t-on idée de sortir à reculons, sans prévenir?... Voyons, Thomas, est-ce raisonnable? Quelles brutes! Et si je l'avais tué, comme il le méritait, cet imbécile de paysan, c'est moi que les tribunaux auraient condamné! J'ai pris note de la plaque : « Bouchonet, cultivateur à Marans (Indre). » Je vais écrire à l'Automobile-Club de la région. Vous avez vu que nous commençons

à nous révolter contre la tyrannie de ces gens-là. On dresse des constats par huissier de toutes leurs contraventions. Nous en avons assez de voir de pareilles brutes régner sur la route. Vous êtes de mon avis, je suppose?

— Certainement, répliqua M. Thomas qui avait écouté parler M. de Barbillon de cet air de complaisance amène qu'il réservait, lorsqu'il examinait en Sorbonne, pour les candidats très recommandés. Ne croyez-vous pas, cher ami, ajouta-t-il, qu'il serait temps de visiter B...? Il y a des choses curieuses... Le palais ducal... la tour de l'hôtel de ville... deux maisons Renaissance dans la rue Billette et le portail de Sainte-Solange.

M. de Barbillon professait pour les curiosités artistiques du voyage un dédain mêlé de haine. Mais il devait céder au vœu des deux dames, appuyées par M. Thomas. C'était le seul moyen de les décider à prendre place dans le double-phaéton rouge pour des randonnées de quelque importance : autrement on l'eût laissé rouler seul avec Dupuy. L'accord était établi sur la

solution suivante, reconnue la plus pratique, la plus rapide et la moins fatigante : tandis que Dupuy arrosait ses pneus, faisait de l'essence, versait de l'eau dans le radiateur, on prenait un fiacre dans la localité, et le cocher menait les touristes, par le plus court, aux endroits notables, étudiés à l'avance par M. Thomas... Ces courses en fiacre offraient d'ailleurs l'opportunité d'infinis parallèles entre les procédés de locomotion d'autrefois et l'automobile moderne. M. de Barbillon triomphait. Seule, M^{me} de Barbillon, jouissant de la sécurité de sa coiffure, se risquait parfois à défendre, avec des arguments un peu fatigués, le passé et la lenteur.

Ainsi furent visités, à B..., les maisons de la rue Billette, la tour de l'hôtel de ville et le palais ducal, qui abritait aujourd'hui le préfet de la République. L'église Sainte-Solange était située dans un faubourg, sur la route d'Auvergne. Comme le cocher atteignait cette route, au trot somnambulique d'un cheval étonnamment maigre et haut sur jambes, une sorte de bolide

débusqua d'un tournant, coucha par terre le cheval somnambule, précipita le cocher sur la route, imprima à la vieille calèche un soubresaut formidable. M^{me} de Barbillon se retrouva au fond de la calèche, entre les pieds de M. Thomas, tandis que M. de Barbillon écrasait de toute sa carrure la svelte M^{me} Espérant. Au demeurant, plus de peur que de mal. Le cocher se releva de lui-même, et la canonnade des injures s'établit aussitôt entre lui et deux monstres, velus et masqués, qui pilotaient le bolide. M. de Barbillon, dès qu'il se fut dépêtré de M^{me} Espérant, vint à la rescousse du cocher et accabla les monstres, laissant à M. Thomas l'honneur de relever M^{me} de Barbillon.

— On ne mène pas à cette allure quand on ne sait pas mener. Non, vous ne savez pas mener! Je m'y entends plus que vous, mon ami... J'ai une auto, moi aussi... Jamais je n'ai eu d'accident.

— Mais c'est votre idiot de cocher qui débouche sur la route sans même regarder devant lui. Il sait bien qu'il y a des autos sur les routes.

— On doit ralentir en entrant dans les villes.

— Oh! bien, alors... on ferait du trente de moyenne.

— Vous êtes des brutes!

— Vous dites, monsieur?

Les deux monstres, démasqués, apparurent jeunes, élégants de visage, évidemment fils de famille. En présence d'hommes de son monde, M. de Barbillon fut plus conciliant.

— Je dis, messieurs, reprit-il, que la brutalité dans la façon de conduire fait tort, non seulement à ceux qui la pratiquent, mais aux automobilistes en général... Enfin... ce qui est fait est fait, et un accident n'est rien quand personne n'est blessé... On vous payera votre cheval, mon ami. Ces messieurs sont certainement assurés.

— Pour cinquante mille francs, fit l'un d'eux en achevant de dégager son phare pris dans les harnais du cheval mort.

Et il alluma aussitôt une cigarette.

Il fallut plus d'une heure pour que, toutes les constatations établies, les quatre touristes pus-

sent regagner le café. Dupuy, sans impatience, voyant approcher l'heure du repas du soir, sucrait méthodiquement une absinthe. On remonta dans le double-phaéton rouge, et l'on repartit à une allure modérée. M. de Barbillon, impressionné par les deux incidents de la journée, exagérait la prudence : il cornait sans relâche. Malgré ce fracas, M. Thomas, ses genoux bien calés entre les genoux des deux dames, philosophait pour elles avec abondance et limpidité...

— C'est une chose remarquable, disait-il, comme nous changeons d'esprit, d'âme, si vous voulez, avec le genre d'activité que nous déployons. Tantôt, quand ce charroi de paille faillit nous barrer la route, l'âme de M. de Barbillon fut tout automobile, si j'ose ainsi dire : les inconvénients, les vices du charretier, le frappèrent violemment ; il ne vit que des avantages et des vertus à l'impétueux engin qui nous emporte. Eh bien ! avez-vous observé que, moins d'une heure après, lors de l'accident qui coûta la vie à notre cheval de louage, le même M. de

Barbillon parlait comme si on lui eût insufflé une autre âme, une sorte d'âme hippomobile?... M. de Barbillon, ce prince du volant, prit un instant parti pour le cocher contre le mécanicien! Un incident aussi mémorable me rendra pour toujours indulgent à cette méconnaissance de la gloire et des bienfaits de l'automobilisme, obstinément professée par des gens qui ne connaissent l'automobile que par les poulets écrasés, les chevaux emballés, l'odeur d'huile chaude et la poussière.

Les deux dames approuvèrent.

— Vous avez entendu, fit M^{me} Espérant, ce que disait Barbillon? Qu'on commence à se révolter contre les abus de la route, que la lutte légale est ouverte entre les charretiers et les chauffeurs?

— Soyez certaine, madame, répliqua le philosophe, que l'automobile sortira vainqueur de cette lutte. La route, depuis qu'il en existe, a toujours appartenu au plus fort. Le charretier fut longtemps le plus fort sur nos routes : il abusa de cette force, comme naguère en avaient

abusé les seigneurs, les hommes d'armes, voire les brigands. Mais le règne du charretier est fini : aucun ministre ne le restaurera. M. de Barbillion et ses pairs sont les nouveaux rois de la route.

A ce moment, le chapeau de M^{me} de Barbillion se souleva trois fois coup sur coup par devant, comme pour saluer la royauté nouvelle que proclamait M. Thomas. M^{me} de Barbillion poussa un cri si désespéré que M. de Barbillion, décidément un peu nerveux, bloqua ses freins... Et, parmi le désarroi momentané qui en résulta, M. Thomas, toujours optimiste, fit observer que c'était là le troisième incident de la journée, et que la Destinée, sans doute, n'en exigerait pas davantage.



Valses

MADAME (dis-je à l'aimable personne mûre, mère de trois jeunes filles, que je rencontrais chaque jour, sur le coup de six heures et demie, à la buvette de l'Établissement), madame, souffrez que, selon l'expression des reporters, je vous « prenne » une conversation. On danse beaucoup au casino d'ici, réputé pour être « famille » à l'extrême; c'est merveille, en effet, de voir réunis tant de très jeunes gens des deux sexes...

— Cela est dû, monsieur, à ce fait que les eaux sont à la fois arsenicales et ferrugineuses.

— Précisément. Donc ces adolescents et ces adolescentes, imprégnés à souhait de fer et d'arsenic, s'adonnent le soir avec fougue au plaisir de la danse... Madame, que pensez-vous de la danse?

La dame mûre s'assit d'abord, comme pour assurer à ses réflexions une base plus solide. Puis elle répliqua :

— Mais... la danse est un excellent exercice, il me semble... un sport, le seul même qui puisse se pratiquer dans un salon. La jeunesse a besoin de mouvement. Rien de mieux que de rythmer ces mouvements, d'en faire quelque chose de gracieux et de sociable à la fois. N'est-ce pas votre avis?

— A vrai dire, madame, je n'ai pas là-dessus d'avis bien net, et c'est pour cela que je vous consulte. J'ai été frappé de deux faits. Le premier, c'est que de respectables mères de famille, en Suisse, ont récemment rédigé une protestation contre la valse telle qu'elle est pratiquée

aujourd'hui. Elles l'accusent de cent méfaits, notamment d'influer fâcheusement sur la santé et sur les mœurs de leurs enfants des deux sexes. Le second fait est plus caractéristique encore. Un maître de danse londonien, peu satisfait des façons actuelles de valser, vient d'inventer une valse nouvelle, qu'il appelle la Cecil-Valse...

— Et qui consiste?

— A valser danseur et danseuse à part durant douze mesures sur seize et à ne se rejoindre que pendant les quatre dernières. Il paraît que durant quatre mesures aucune conversation coupable ne saurait être menée à bonne fin. Qu'en dites-vous?

— Des mères suisses ou du maître à danser anglais?

— Des mères suisses et du maître à danser.

La dame mûre fit une moue d'ironie.

— Ma foi, monsieur, votre danseur anglais me paraît digne des matrones d'Helvétie. A quels détraqués peut-il bien venir en tête que la danse juvénile soit autre chose qu'un trémoussement

en mesure? Ce sont là des idées d'Armée du Salut. Pour ce qui concerne mes filles, tout au moins, vous admettez que je puisse vous parler en connaissance de cause? Eh bien! les chères petites, qui me racontent tout, me disent souvent : « Mère, ne nous demandez pas comment nous trouvons tel ou tel de nos danseurs, physiquement ni intellectuellement. Nous sommes incapables de vous renseigner. On ne regarde pas, on n'écoute pas un danseur. Il peut être laid et sot : qu'importe, s'il danse bien! Le cavalier que nous préférons pendant la valse est tout simplement celui qui valse le mieux. La valse finie, nous l'oublions... » Ainsi me parlent mes filles.

— Vos filles sont très intelligentes.

— Oui... Pourquoi dites-vous ça?

— Parce que les propos qu'elles vous tiennent sont aptes à vous rassurer, et, par suite, à garantir la liberté de leurs divertissements. Toutefois, madame, laissez-moi vous interroger encore. Vous avez dansé vous-même quand vous étiez jeune fille?

— Assurément.

— Eh bien! rappelez vos souvenirs. Était-ce bien seulement l'attrait du trémoussement en mesure qui vous incitait à la danse? N'y goûtiez-vous pas aussi un plaisir, un innocent plaisir de flirt?

— Oh! moi, j'étais beaucoup plus sentimentale que mes filles. Elles sont pratiques, ces gamines, vous n' imaginez pas à quel point! De mon temps, l'esprit des jeunes filles n'était point pratique. Alors, évidemment, l'atmosphère des bals, la musique, les lumières, et... mon Dieu! l'enlacement, les compliments chuchotés... j'avoue qu'il en résultait un certain trouble... et que les jeunes filles rêvaient un peu, rentrées chez elles. Mais je vous certifie que mes filles ne rêvent pas après le bal! Ni avant non plus, d'ailleurs. Cette génération n'a aucune sensibilité. Rien ne l'émeut. Et puis, les mœurs ont changé. De mon temps les jeunes gens et les jeunes filles ne se rencontraient qu'au bal. Hors du bal, ils avaient à peine le droit de se parler, et brusquement, au bal, on jetait les

jeunes filles dans les bras des jeunes gens. De nos jours, jeunes gens et jeunes filles passent ensemble toutes les journées de vacances. Tennis, promenades à bicyclette, golf, tout les rapproche : ils prennent en commun leurs divertissements. On ne leur impose plus la même surveillance qu'autrefois. Au bal, par exemple, les mères ne font plus tapisserie, épiaut jalousement les gestes et les paroles de leur progéniture. La jeunesse moderne veut de la liberté. On lui en donne. Qu'en résulte-t-il? Que certaines choses, n'ayant plus l'attrait du défendu, surexcitent moins leur imagination. D'où, je pense, cette sorte d'indifférence sentimentale qui nous étonne chez nos filles. Vous pensez certainement comme moi là-dessus?

— Jusqu'à un certain point. Je pense qu'il était absurde de séparer, comme naguère, les deux sexes au cours de la vie et de ne les réunir qu'au bal. Mais je pense qu'il n'est guère moins absurde de continuer à donner des éducations morales différentes aux garçons et aux filles, si de plus en plus on les fait se divertir ensemble.

Vous prétendez maintenir la fiction de la petite demoiselle toute blanche, de la brebis de jadis, et vous mêlez perpétuellement cette brebis aux loups. Je dis : aux loups. Car vous n'ignorez pas, je suppose, quelle est la préoccupation constante de ces jeunes bacheliers en vacances : ils ne pensent, en vrais Français qu'ils sont, qu'à l'amour; ils ne rêvent que d'avoir « des succès », et les succès dont ils rêvent ne sont pas ceux du baccalauréat. Êtes-vous bien sûre que parmi eux ne se rencontreront pas certains petits profiteurs déterminés, qui feront du nietzschéisme de ville d'eaux aux dépens de leurs ignorantes compagnes de jeux? Car vous les voulez toujours ignorantes, et si, dans le fait, certaines d'entre elles, malgré vous, ne le sont pas, — la plupart restent assez mal renseignées pour n'être point armées, vraiment armées comme l'est une jeune fille suédoise, danoise, américaine ou même anglaise, de nos jours.

Mon interlocutrice médita quelque temps. La buvette se vidait. Nous y étions presque seuls avec quelques attardés.

— Il est certain, conclut en se levant la mère des trois charmantes jeunes filles, qu'il demeure pas mal d'incohérence dans l'éducation moderne. Mais tout cela n'empêche pas que la valse soit un innocent plaisir et que vos matrones suisses méritent des douches, ainsi que l'inventeur anglais de la Cecil-Valse.

— Madame, objectai-je, du temps que vous valsiez n'éûtes-vous jamais affaire à un malotru ?

Elle rougit et détourna un peu la tête.

— Cela arrive... répondit-elle. Mais alors on dit qu'on est fatiguée et l'on se fait reconduire à sa place.

— Oui; seulement le malotru a tout de même fait œuvre de malotru et il ne vous reconduit qu'après à votre place. Henri Heine remarque avec justesse que Lucrece, elle aussi, ne se frappa le sein qu'après coup.

— Cela n'a aucun rapport.

— Aucun, en effet. En revanche, tandis que je vous reconduis à votre hôtel, je vais vous conter, madame, une petite anecdote qui, elle,

a un rapport direct avec notre entretien d'aujourd'hui. Du temps que j'étais polytechnicien, je dansais éperdument. Tristan Bernard a remarqué que dans la plupart des bals il y a un polytechnicien essoufflé et suant. J'étais celui-là. Vraiment je dansais pour danser, comme vous souhaitez que dansent vos filles. Rien ne préserve la pureté du cœur et le calme des sens comme la mathématique prise à haute dose... Il m'advint ainsi de participer, suant et essoufflé, au bal des Anciens Elèves de l'École polytechnique, qui se donnait alors au palais de la Légion d'honneur. Vous imaginez la composition sévère de cette fête : rien que des familles de militaires ou d'ingénieurs... Je me reposais un instant dans l'embrasure d'une fenêtre, quand j'entendis causer près de moi deux dames, évidemment de la maison.

— Et que disaient-elles ?

— La plus âgée disait à l'autre, d'ailleurs sans marquer de surprise ni d'amertume : « J'ai été obligée de fermer les pièces d'en haut. Tout le monde allait s'y embrasser... » Voilà ce que

j'entendis, madame. Et certes ma vertu de polytechnicien ne fut pas choquée outre mesure : j'estimais, selon le proverbe anglais, qu'un baiser n'est pas un péché. Mais, tout de même, cela m'ouvrit des horizons. Et c'est peut-être à cet incident révélateur que je dus d'abandonner la mathématique pour étudier la subtilité féminine : *lasciare la matematica e studiare le donne*.



Le Corset

ET vous, docteur, questionna la maîtresse de la maison, adroite à « servir » les balles des répliques au tennis de la conversation, pensez-vous que réellement on arrive à *le* supprimer?

Le docteur (on était au salon, après dîner, à l'heure où les fumeurs viennent de faire leur rentrée), le docteur replaça sur un rognon Louis XVI une miniature qu'il avait examinée

de près et s'assit sur le fauteuil qu'un geste aimable et impérieux tout à la fois lui désignait... C'était un docteur célèbre, gagnant deux cent mille francs par an, et avec cela bibelotier, cultivé, bon parleur, — tel qu'on en rencontre, à Paris, un par dîner.

— Je ne suis point prophète, chère madame, prononça-t-il, et votre charmant sexe est tellement capricieux que prédire son caprice du lendemain serait un métier bien ingrat. De temps à autre, je lis dans les journaux et dans les magazines qu'on s'occupe sérieusement d'abolir le corset. Des reporters diligents s'en vont interroger là-dessus quelques hommes politiques et quelques littérateurs, qui ne ménagent pas l'objet en question. Ah! le corset a toujours une mauvaise presse! Seulement, on n'en vend ni plus ni moins après la campagne. Et personne de vous, mesdames, ne pense sérieusement à se séparer d'un compagnon qui la tient embrassée depuis sa plus tendre enfance.

On jugea poli de sourire. Une dame mûre, bien conservée, insista :

— Mais, docteur, le corset est-il vraiment nuisible à la santé?

— Madame, répliqua le médecin, suivez-vous un régime?

— Oui...

— Et vous, madame? Et vous? Et vous? Et vous?...

Il fit ainsi le tour de l'élégante corbeille féminine. Toutes les dîneuses, sauf une vieille demoiselle, traductrice de romans étrangers, convinrent qu'effectivement elles suivaient des régimes. Régimes d'ailleurs différents, et même contradictoires. Celle-ci ne buvait point en mangeant. Cette autre s'interdisait les œufs, la viande et le poisson. Une autre s'alimentait exclusivement de légumes verts. Aucune n'était omnivore, contrairement aux renseignements fournis sur l'espèce humaine par les traités d'histoire naturelle... Et leurs maris? Les maris se conformaient, à peu d'exceptions près, aux indications des traités d'histoire naturelle. Ils étaient réellement omnivores. Interrogées sur les raisons présumées de cette différence, les femmes

l'attribuèrent à la grossièreté du tempérament masculin, qui ne sait rien se refuser.

— Moi, reprit le docteur, j'en aperçois encore un autre motif : c'est que vos maris ont un meilleur estomac et de meilleurs intestins que vous. Leur hygiène générale est à coup sûr infiniment moins bonne que la vôtre. Ils mangent trop, boivent trop, usent de l'alcool et des cigares, sans compter bien d'autres excès... (Les auditrices eurent de petits gestes dégoûtés, indiquant que ce genre spécial d'excès leur faisait horreur.) Malgré tout cela, ils sont moins atteints sur le point de l'appareil digestif. N'en devinez-vous pas la raison ?

— Le corset ?

— Je n'ai pas dit cela... Mais, tout de même?... Il y a des réclames de corsetiers et de corsetières qui devraient vous mettre en garde, mesdames ; vous savez, les figurines représentant une jeune femme en forme de croissant de lune, avec un creux là où la nature a modelé un relief. Croyez-vous qu'elle s'accommode aisément de ce renversement des choses, la bonne nature ?

Personne ne répondit. La pensée des femmes habita un instant leur estomac, et ce fut un silence assez pénible. La maîtresse de la maison jugea opportun de servir une nouvelle balle. Le joueur qu'elle choisit était un homme d'une trentaine d'années, fort élégant, qui écrivait tous les deux ans environ, dans la *Revue métaphysique*, un article sur une question de psychologie, un article « très remarqué ».

— Vous, monsieur, qui avez médité sur tout, dites-nous pourquoi les femmes s'imposent le corset depuis tant de siècles, bien qu'il soit nuisible sans être, en somme, assez indispensable à la toilette ?

— Madame, répliqua le jeune maître (et l'on sentit tout de suite qu'il avait préparé son discours tandis que dissertait le docteur), dans tous les pays et dans tous les temps, la femme a eu le goût de l'artifice. Il déplaît à la femme d'apparaître telle que l'a construite la nature. Ici, elle déformera ses pieds et en fera, par coquetterie, d'inquiétants petits moignons. Là, elle se passera des anneaux dans les narines ou se noircira

les dents. En Occident, son goût de déformation s'exerce principalement sur la taille et sur les cheveux. Elle donne à ses cheveux des nuances que la nature ignore, notamment un certain jaune qui n'existe point dans la collection des pigments capillaires. Quant à sa taille, les albums du costume nous montrent ce qu'elle en fait, rien qu'en France, par exemple. Paniers, vertugadins, tournures, corsets anciens et modernes, — la femme s'est perpétuellement appliquée à substituer, pour le spectateur, une forme résolument arbitraire à sa forme vraie. Plus cette forme est arbitraire, irréaliste, antianatomique, plus vous vous réjouissez, mesdames. Votre dernière invention fut de ressembler à un croissant de lune, comme le disait le docteur. Pour substituer une fausse apparence à votre réalité, vous êtes prêtes à braver tous les ridicules et à souffrir toutes les tortures. Et c'est un indice précieux pour qui veut analyser vos âmes exquises.

Une jeune femme se pencha à l'oreille de sa voisine et murmura une confidence qui contenait le mot : « barbe », — car ce mot parvint à

l'oreille du psychologue. Le psychologue se tut, inquiet. La jeune femme rougit, puis, prenant hardiment un parti, riposta :

— Ma foi, monsieur, je ne suis pas convaincue. Je vous assure que je ne me teins pas les cheveux, que je ne me passe pas d'anneau dans les narines et que je n'ai aucune envie de dissimuler ma taille, dont je ne suis point mécontente. Mais la mode est créée pour la moyenne des femmes, bien ou mal faites, jeunes ou mûres. Vous ne proposez pas sérieusement à vos contemporaines d'exhiber le plus possible de leur réalité, sans tricherie, sans accommodement. Vous seriez le premier à demander grâce. A tout prendre, une dame grisonnante qui grève son budget d'achats réguliers d'eau oxygénée s'impose cette dépense pour épargner à vos yeux l'un des tristes signes de la vieillesse. Une autre, déformée par l'embonpoint, s'efforce, à grand-peine et non sans mortifier sa chair, de limiter ses contours pendant les heures où elle paraît en public : n'est-ce pas de l'altruisme, et ne faut-il pas l'en féliciter ? Nous ne cherchons nul-

lement à vous tromper, messieurs; nous tâchons de ne point vous déplaire. Et c'est une chose touchante, dont vous devriez être fiers, que toutes ces dyspepsies, toutes ces entérites, toutes ces lamentables misères féminines suscitées par cet humble vœu de n'être, pour vous, jamais laides, jamais vieilles...

— D'autant plus touchante, interrompit M^e X..., le grand avocat, que ce sont les hommes qui ont inventé et qui maintiennent l'usage du corset.

(Dans tout dîner bien composé, il y a, en même temps que le fameux docteur, le célèbre avocat, gagnant également deux cent mille francs par an.)

— Oui, reprit M^e X..., le corset est une invention masculine. Allez voir au musée de Cluny l'un de ses terribles ancêtres!... Vertugadin se disait aussi : *vertugarde*... Le préjugé n'est pas aboli de nos jours, croyez-le! Peu de maris accepteraient que leur femme renonçât à s'envelopper le buste et les hanches de cet appareil baleiné : le préjugé traditionnel y symbolise

pour eux les antiques défenses que les époux du moyen âge imposaient à leur épouse. Et, le jour où vous serez d'accord pour supprimer cette géhenne, ne vous imaginez pas, mesdames, que vous ayez gain de cause; vous aurez contre vous tous vos maris.

La maîtresse de la maison résuma le débat :

— En somme, il y a encore de belles années pour le corset.

— Parbleu! reprit M^e X... Il a pour lui un vague préjugé de convenances...

— Il flatte le goût d'artifice inné chez la femme... fit le psychologue professionnel.

— Il crée un type moyen de grâce féminine, ajouta la jeune femme qui avait parlé tout à l'heure.

— Et surtout, conclut le docteur, il est une tradition vénérable de l'histoire moderne. Il ne disparaîtra qu'avec tout le costume moderne, dans une de ces révolutions qui emportent une civilisation entière, — comme celle qui a emporté la toge et les sandales... Peut-être, le jour de l'invasion jaune... Mais d'ici là!... Malgré

les dyspepsies et les entérites, nous verrons plutôt les hommes l'adopter que d'y voir renoncer les femmes!





III

DAMES DE CE TEMPS-CI.



La Dame d'Altitude

our est l'une de ses saisons : l'autre est le cœur de l'hiver, quand skis, traîneaux et luges rayent la neige des montagnes et qu'on patine sur les lacs d'en haut... Notez qu'elle ne patine pas, elle, la dame, qu'elle ne fait ni luge, ni ski, ni traîneau, — pas plus qu'au mois d'août elle ne joue au tennis ou au golf, ou n'excursionne à pied, en voiture, en auto. La dame d'altitude — saison d'hiver ou saison d'été — ne fait exactement rien, sinon,

avec impatience et désespoir, regarder fuir le temps...

Elle se lève tard, ayant peu dormi pendant la nuit et s'étant assoupie d'un sommeil de cauchemar seulement à l'heure où commencent à créceler les sonneries de l'hôtel. Peu à peu, cette torpeur douloureuse s'appesantit jusqu'à ressembler à une léthargie de chloroformée. Vers onze heures, la femme de chambre doit, avec des précautions rituelles, tirer sa maîtresse de cette mort passagère, en donnant progressivement très peu, puis un peu plus, puis encore un peu plus de jour, en accentuant les frôlements de choses rangées, en osant quelques discrets heurts d'objets autour de la dormeuse.

— Lucie... finissez!... Lucie, vous êtes folle... tenez-vous tranquille!... Ah! Lucie, vous me brisez les nerfs, ma fille... vous me tuez!

Ces apostrophes, geintes comme par une patiente sur la table d'opérations, annoncent le réveil... Lucie répond placidement :

— Madame, il est onze heures passées... Si Madame tarde encore à se lever, Madame sera

encore servie après tout le monde, et Madame se plaindra encore du lunch.

La dame s'est levée sur son séant et a regardé ce qu'on voit d'horizon par les fenêtres de sa chambre. C'est, à l'ordinaire, un somptueux paysage, choisi entre cent par une intelligente société d'hôtels, arrangé d'ailleurs pour le plaisir des yeux, corrigé, perfectionné grâce à d'ingénieuses plantations d'arbres verts qui conduisent le regard, comme par des pans coupés de théâtre, jusqu'à l'inévitable sommet blanc où grimpe l'inévitable funiculaire. Mais le plus clair soleil d'altitude a beau illustrer ce décor d'élection, la dame sent s'abattre sur elle comme une catastrophe la menace du jour qui commence. Il lui semble que sa tête et son corps sont pareillement inertes, ou du moins ne décèlent leur existence que par une légère douleur à la nuque et une brûlure vague à l'estomac. Quant à ses membres, elle les perçoit démantibulés, jambes et bras à peine attachés, et certainement dissociés d'avec le centre volontaire qui les devrait mouvoir... Elle bâille, elle bâille, elle

bâille; dans ses bâillements il y a des gémissements, et même, parfois, des larmes.

A quoi bon vivre un jour de plus? L'inanité, l'hostilité des heures prochaines l'accable... D'abord la toilette énervante, où les velléités de coquetterie sont aussitôt muées en détresse par la constatation d'une ride, d'un cheveu gris, du plus imperceptible signe de vieillissement, qu'elle cherche malgré elle, qu'elle découvre avec une implacable lucidité et dont elle demeure ravagée pour le reste du jour. Puis les repas compliqués de régimes, de dix régimes successifs imposés par autant de thérapeutes différents, chacun marquant son passage par la privation de quelque chose de naturel et d'agréable — pain, vin, sucre, sel — ou par l'addition de quelque chose d'anormal et de répugnant : bouillon de microbes, poudres minérales, pâtes que le chien favori lui-même refuse obstinément de goûter... Puis l'après-midi, désert affreux qui apparaît d'avance à la dame comme infranchissable, l'après-midi où l'hôtel se vide et se fait silencieux autour d'elle, où le bruit

— qui l'irritait — lui manque, la laisse en proie aux crises de pleurs, aux inspirations de suicide, surtout à l'affreuse sensation de vieillir, de sentir chaque seconde l'user et la détruire un peu.

Seul, le thé de cinq heures, sous les arbres du « point de vue », est peut-être l'instant tolérable de cette infinie journée. Mais, après, le vide se refait, se creuse, s'approfondit jusqu'au dîner, jusqu'à ce seuil redoutable de la nuit, qu'elle prévoit insomniacque, assaillie de terreurs et de tristesses...

*
* *

Quelle fatalité pèse donc sur cette malheureuse? Quel intolérable souvenir la ronge, quelle menace lui empoisonne l'existence? Quand vous vous entretenez avec elle un instant et qu'elle n'est pas dans un jour de mutisme obstiné, elle vous laisse entrevoir des malheurs inouïs, des

déceptions à briser tous les ressorts du désir, et surtout une angoisse effroyable de ce que sera demain, ou même la minute proche, une angoisse de criminel traqué qui guette tous les yeux.

Or, la dame d'altitude, presque toujours, a éprouvé la destinée de tout le monde, c'est-à-dire un mélange de joies et de traverses, de divertissements et d'ennuis, — avec ce privilège notable d'une fortune suffisante pour solder des déplacements perpétuels dans les plus coûteux caravansérails du monde. Elle a, par exemple, un mari laborieux qui gagne dans les affaires de larges revenus, mais qu'elle accuse d'égoïsme parce qu'il a fini par se lasser des vagues maladies de sa compagne et ne saurait, d'ailleurs, surveiller ses affaires à treize cents mètres au-dessus du niveau de la mer... Elle a un grand garçon qui fait de bonnes études quelque part en Allemagne, une fille de quinze ans confiée aux soins de sa grand'mère... Elle ne saurait avoir de vrais soucis ni de positifs déboires, puisque, depuis des années et des années, elle n'entreprend rien et même ne désire rien. Toute son activité se ré-

duit à la commande et à l'essayage des toilettes, deux fois par an, au printemps et à l'automne, quand elle redescend pour quelques semaines des sommets vers les villes... Alors elle revoit les siens, sa fille, son grand étudiant de fils, son mari. Et, tandis que costumes et chapeaux lui donnent plus de tracas que l'organisation d'une société financière n'en coûte à son mari, elle s'étonne et s'indigne de l'insensibilité de ce mari, de l'air d'indifférence avec lequel ses enfants accueillent les révélations qu'elle essaye, touchant sa misère physique, touchant le désarroi de son cœur. Elle sent qu'on ne la prend pas au sérieux et que personne — sauf sa femme de chambre — n'est disposé à écouter longtemps ses lamentations. Et cependant elle sait bien qu'elle n'invente pas, elle, qu'elle ne ment pas; elle sait bien qu'elle souffre... Pourquoi cette dureté de tous contre sa souffrance?... Elle en conçoit pour tous les êtres qui vivent la vie normale une rancune passionnée. Elle se prend à regretter éperdument ses chères altitudes, ces régions d'air subtil où il lui semble qu'elle est

moins froissée par la vie, où, dans la banalité d'un hôtel, elle n'est entourée que de gens qui s'abstiennent de la juger, ne la connaissant point; où parfois elle rencontre une sœur de souffrance, une autre dame d'altitude avec qui elle peut établir un commerce de mélancolie réciproque, d'ardente détresse à deux, — commerce qui d'ailleurs ne dure guère et finit, pour les deux amies de passage, par une brouille violente à propos d'une vétille... Et chacune d'elles, de cette vétille, emporte la sensation d'une catastrophe sentimentale...

*
* *

Pourtant, la dame d'altitude a été jeune, saine, bien portante. Elle a goûté la saveur de la vie. Elle a espéré, elle a ri, elle a aimé. Il a suffi, naguère, d'une très légère maladie organique, très vite enrayée, pour la condamner à l'éternelle neurasthénie. Au lieu d'agir sur sa volonté dé-

primée, au lieu de lui imposer un régime de discipline morale qui l'eût restaurée en peu de semaines, les médecins n'ont su lui ordonner que des pâtes, des bouillons, des massages, des électrisations, et surtout, surtout... l'altitude. Pâtes, bouillons, massages, électrisations ne lui ont fait aucun bien : elle les continue par habitude, pour s'occuper, sans illusion. Mais l'altitude la soulage, ce n'est pas douteux... Peut-être comme la morphine soulage, en usant aux racines mêmes de la vie quelque substance mystérieuse. De fait, loin de guérir, sa neurasthénie s'aggrave d'année en année. D'année en année, il faut à la dame des séjours de plus en plus prolongés dans la montagne. D'année en année aussi, elle monte un peu plus haut. Elle en est à rechercher les stations des grands sommets. Elle vit dans les hôtels où les autres voyageurs, pour voir le soleil se lever sur une cime, ne passent qu'une nuit. Au-dessous des nuages, elle étouffe...

Quel médecin, parmi tous ceux qu'elle con-

sulte en des alternatives de scepticisme et de foi, saura la convaincre que la plupart des êtres humains dont l'organisme est en équilibre vivent, non pas dans un hôtel, mais à leur foyer et respirent l'air à moins de mille mètres?



Un Couple

LA réalité des choses de l'amour déconcerte sans cesse le raisonnement des philosophes et l'imagination des romanciers. Pour s'en convaincre, il suffit de parcourir cette chronique de la vie médiocre que les journaux appellent « faits divers ». On y trouve sans doute beaucoup de pauvretés et de banalités; la rubrique le veut ainsi; les faits divers seraient incomplets si le rédacteur n'y écrasait quelques chiens, s'il n'y faisait évoluer l'invaria-

ble voleur à l'américaine et sa pitoyable victime... Mais, de temps en temps, quelque paillette de métal rare brille soudain parmi cette paille. Quelles truculentes silhouettes de bandits ! Quels dessins vigoureux de l'avarice, de la luxure humaines ! Surtout, quelles images touchantes ou effrayantes de la vie sentimentale ! Il y a certain fait divers qui reparait de temps en temps, avec de changeantes désignations de villes, diverses initiales de noms propres, mais immuable dans son thème essentiel comme le larron à l'américaine ou le fou mégalomane. C'est l'histoire du petit pioupiou de province, venu à Paris en permission, y faisant connaissance d'une petite bonne, l'aimant trois jours et trois nuits — le temps de la permission — et, celle-ci finie, s'asphyxiant tendrement avec son amie plutôt que de choisir entre la séparation et la désertion. Les simples aiment ainsi, jusqu'au sacrifice suprême, très facilement, très naturellement : leur cœur ne se partage pas entre les attraits multiples de la vie, et, n'ayant goûté d'aucune saveur qui vaille l'amour, ils s'enivrent d'amour jusqu'à

noyer l'égoïsme et l'instinct de la conservation. Grâce à l'amour des simples, le romanesque fleurira éternellement.

Un cas plus rare, plus intéressant aussi, est celui que j'ai lu récemment, toujours sous la même rubrique. Il ne s'agit plus d'un « bleu » et d'une chambrière, mais d'un fils de famille bourgeoise et de la jeune femme d'un négociant. Ils s'aiment à l'insu de tout le monde. La maîtresse domine l'amant adolescent. Elle est, nous assure-t-on, pervertie, détraquée par la lecture des romans. Un jour, lasse de jouir paisiblement de l'homme qu'elle aime, elle exige de lui cette singulière preuve de passion : qu'il se tue pour elle. « Ainsi, lui dit-elle (notez le tragi-comique de la phrase), nous ne serons jamais séparés, puisque tu vivras toujours dans mon souvenir... » Et l'amant, aussitôt, comprend le vœu de sa maîtresse. Le souhait dément de mettre la mort en tiers dans leur liaison le tenaille à son tour. Il se tue.

C'est le fait divers du soldat et de la petite

bonne, au fond; seulement Schopenhauer et le marquis de Sade semblent avoir collaboré pour le corriger, l'adapter à une culture, à une sensibilité plus rares. Mais nommer Sade et Schopenhauer, ce n'est rien expliquer : le roman d'âmes, entre la maîtresse tendrement meurtrière et l'amant volontairement immolé, demeure une très obscure manifestation de ce qu'on a appelé la physiologie de l'amour moderne...

Quelle tâche tentante, pour un analyste des mœurs, que de chercher par quelles voies de douloureuse volupté deux êtres qui se chérissent peuvent être conduits à souhaiter, comme une étape vers le bonheur, la mort de l'un d'eux, consentie par tous deux!

*
* *

On dira : « C'était une affreuse comédienne qui trouva ce « truc » pour écarter un gêneur. » L'explication est vraiment trop sommaire. Quand

une femme exerce sur son amant une influence suffisante pour le déterminer au suicide, que de moyens moins tragiques — des moyens de comédienne dans le vrai sens du mot — sont à sa disposition pour se défaire de lui!... L'on dira aussi : « C'était une détraquée et c'était un faible. » Cela encore n'explique rien. Car ces deux êtres se comportaient à travers la vie comme des amants prudents, soucieux de leur repos. Ni les parents du jeune homme ni le mari de la jeune femme n'avaient rien surpris; le drame psychologique a été révélé par quelques lettres retrouvées. S'ils avaient été simplement l'un et l'autre des impulsifs, des déséquilibrés, que de déterminations romanesques se fussent offertes à leur goût de singularité avant celle où, d'accord, ils s'arrêtèrent! S'ils n'avaient été que des voluptueux, fouaillant le désir par la douleur — n'est-il pas manifeste qu'ils eussent repoussé une épreuve si cruellement chaste, puisqu'elle condamnait les deux amants à ne plus se joindre jamais? Il faut donc leur reconnaître une ambition sentimentale plus raffinée. Ils ne furent pas

le couple qui veut aiguïser ses jouissances · un renoncement à la volupté constitua le principe essentiel de leur accord. Voilà qui n'est déjà pas si commun et qui mérite la réflexion des passants...

Pourtant, ils ne seraient pas les premiers qu'une sorte de lassitude du plaisir aurait conduits à désirer le néant. Beaucoup plus de femmes qu'on ne le croit supportent impatiemment la brutalité de l'amour; même amoureuses, elles se courbent à regret sous le joug égalitaire qu'il impose aux plus raffinés comme aux plus grossiers des couples. Si donc une femme est vraiment très aimée, on imagine qu'elle puisse communiquer cette rancœur à l'homme qui l'aime, lui faire entrevoir et désirer l'évasion. Seulement, alors, tous deux s'élancent ensemble vers la porte d'ivoire : c'est le cas, en somme explicable, du suicide simultané des amants.

*
* *

Or, l'étrange amoureuse du fait divers s'est contentée de montrer l'issue à celui qu'elle aimait. Elle l'a regardé s'enfuir et elle est demeurée. Et lui savait qu'elle demeurerait; il voulait qu'elle demeurât. Ainsi leur rêve mystique fut encore plus subtil et plus rare que celui qui enivre et précipite ensemble dans le torrent le héros et l'héroïne de *Rosmersholm*.

Pour trouver le secret de ce rêve, peut-être faut-il réfléchir sur le mot de la jeune femme : « Ainsi nous ne serons *jamais* séparés... ainsi mon souvenir te gardera *toujours*... » Une femme que le mystère de ces mots « toujours — jamais » affole à ce point qu'elle ne voit, pour en abolir l'obsession, d'autre remède que le suicide de son amant est à coup sûr un être qui souffre constamment de la fuite des jours. Regret éperdu de l'instant qui passe, anxiété tragique du lende-

main, quelle femme n'en fut point tourmentée sans oser le dire, au milieu même des joies de l'amour? Elle sait que la saison d'être aimée, ou du moins désirée, lui est mesurée plus chichement qu'à son partenaire. Et, par un jeu de la nature qui semble vraiment la punition de quelque faute originelle — plus vite condamnée à ne point inspirer le désir, son désir à elle est plus fixe, plus fidèle que celui de l'homme... Aussi la moins sérieuse murmure, presque involontairement, entre les premiers baisers, l'humble supplication d'être aimée toujours — tandis que l'homme, à la même heure, demanderait, s'il l'osait, une promesse juste contraire. Poussez jusqu'à l'extrême, jusqu'à la monomanie, si vous voulez, cette angoisse du temps, cette horreur de la « successivité » sentimentale : ne croyez-vous pas qu'une femme atteinte de pareille névrose ne cherchera pas à tout prix à s'en affranchir, à s'évader du cercle infernal?

J'imagine donc cette malheureuse méditant ainsi :

« Il m'aime... Si j'étais sûre d'être aimée toute

ma vie, je serais très heureuse. Seulement, moi, chaque instant me détruit un peu. Un jour viendra où il ne m'aimera plus. Il me donnera peut-être toujours de la tendresse, de la reconnaissance; mais enfin il comparera ce que je serai alors à ce que je fus, et, même fidèle, il souffrira. Il verra, il désirera d'autres femmes, qui seront alors telles que je suis aujourd'hui. Cela, je ne le veux pas, je ne le veux pas... Ah! pouvoir mourir à présent, avec lui, dans une étreinte!... »

Mourir tous les deux... Ce fut évidemment la première forme du rêve. Puis l'égoïsme, non de la conservation, mais du désir, fit naître sans doute la pensée, d'abord repoussée, de survivre, ne fût-ce qu'un instant, pour jouir enfin de la certitude qu'aucune autre image de femme ne viendrait se peindre sur ce cerveau inerte, et qu'il avait cessé de penser et de vivre volontairement, pour rassurer l'amante... Et, sans doute, ce fugitif instant de survivance apparut à la malheureuse si délicieux qu'elle se délecta obstinément à l'imaginer, qu'elle le fit durer par la pensée jusqu'à remplir des minutes, une

heure, tout le reste de sa vie. Sans doute encore elle confia son horrible désir à son ami, au milieu des caresses, à l'heure où les deux pensées ont de mystérieuses communications. Rien n'est plus contagieux que de telles imaginations de joies morbides, lorsqu'elles surprennent les amants dans le désordre de la passion... A partir du moment où *ils parlèrent de cela*, ensemble, comme d'une chose faisable, désirable, ils étaient perdus : selon le mot moderne des médecins, ils se suggéraient l'un l'autre, doubleraient la réserve d'énergie indispensable pour violer toutes les lois ordinaires de l'instinct, de la raison, du bonheur.

*
* *

Maintenant, l'amant est mort. La maîtresse survit. Elle sera un objet d'horreur pour l'humanité, et les lignes qui précèdent ne visent qu'à l'*expliquer* un peu, et non, bien entendu, à la jus-

rifier. Son châtement consiste en ce qu'elle est, sans doute, un objet d'horreur pour elle-même : le rêve de mort, paré de tant de lumière lorsque durait la griserie des sens, se montre dans son affreuse laideur, à présent que les sens ne sont plus grisés, ne le seront plus jamais. S'il y eut de l'égoïsme dans le cas de la coupable, il est assurément puni; tandis que c'est l'autre, le sacrifié, qui probablement a goûté la minute de joie suprême au moment où il s'immolait.

Celui-là, qui a ajouté un nom au long martyrologe des amants victimes volontaires, sa qualité de victime lui mérite plus d'indulgence et même quelque sympathie. Ne disons pas trop vite : « C'était un fou envoûté par une folle ! » Au point de vue de la raison pratique et utilitaire, tous les martyrs sont des fous; mais tous, de leur dernier souffle, attisent la flamme de l'idéal. Et puis, qu'on se rassure : trop de gens travaillent à vulgariser l'amour humain pour qu'il risque de s'égarer dans l'idéal.



La Fin de la Danse

QUI, monsieur, — me dit ce vieux maître de ballet, — il est vrai que, de temps en temps, les salons et les journaux parlent de nous, de nos coutumes, de nos droits et de nos attributs. L'aventure de telle danseuse en procès avec son directeur nous vaut encore parfois quelques conversations piquantes, quelques spirituelles chroniques et quelques couplets de revue lestement troussés... Mais ce n'est pas encore cela qui rendra à la danse son

prestige d'autrefois et qui l'empêchera de devenir une sorte d'art historique, un art de musée sans rapport véritable avec la vie et les mœurs du public...

Et comme je protestais, citant des noms actuellement célèbres, rappelant la fortune des scènes modernes consacrées à la danse, le vieux maître secoua la tête.

— Parfaitement, parfaitement!... On enrôle toujours des jambes et des bras pour gesticuler en cadence devant le public, et les compositeurs écrivent encore de la musique pour rythmer cette gesticulation. Mais soutiendrez-vous, monsieur, que le ballet et la ballerine occupent aujourd'hui, dans les préoccupations des sociétés, la place qui leur était réservée autrefois?... Autrefois (j'ai encore connu ce temps, moi qui vous parle), la venue d'une ballerine célèbre dans une ville comme Paris était un événement comparable à la visite d'un souverain. La ballerine, c'était l'expression suprême de la grâce féminine. Son sourire devait servir de modèle aux lèvres et aux yeux des autres femmes... Son corps

définissait la perfection des formes et des attitudes. Elle incarnait l'art le plus merveilleux, l'art plastique par excellence, l'art digne de Prométhée lui-même, modeler de l'argile idéale... Je parle sérieusement, monsieur. Il n'y a pas un art plus noble que celui de la danse, précisément parce que la beauté féminine en est la matière même. Il n'y a pas non plus d'art plus émouvant. La ballerine, dans ma pensée, a quelque chose en elle qui rappelle la prêtresse; ceci n'est pas un paradoxe, puisque toutes les religions eurent leurs danses sacrées. La ballerine (il s'agit, bien entendu, des premiers sujets) donnait aux foules l'exemple et la loi d'un culte rationnel de la beauté féminine. Il était juste qu'elle fût prisee plus que la chanteuse ou la comédienne.

« Elle l'était.

« Sa présence dans les capitales enfiévrant le public. Tous les yeux voulaient la regarder; tous les cœurs battaient pour elle. Le jeune étudiant lui adressait ses premiers vers amoureux. Le vieux diplomate employait à sa conquête plus d'adresse qu'il n'en faudrait pour désarmer le

Kaiser. Les financiers ne se croyaient illustres que si la ballerine les distinguait... Notez d'ailleurs, monsieur, que ces charmantes filles étaient souvent chastes... Mais oui, mais oui! Elles consentaient à décorer la vie d'un personnage important ou célèbre, mais sans rien céder, ou presque, de ces formes charmantes dont elles étaient redevables à l'art seul. Car cet art est le plus exigeant de tous, et les gammes quotidiennes du pianiste ne sont qu'un divertissement auprès de la savante et fatigante gymnastique d'assouplissement imposée à nos disciples.

« Tout cela faisait de la ballerine un être exceptionnel, un peu chimérique et toujours adorable... Vous rendez-vous compte, monsieur, de ce qu'il y avait de poésie, de grâce et de désir enclos dans ces simples mots : « la... Une telle » ? Le nom était le plus souvent italien, quelquefois allemand ou français. Toujours il symbolisait le plus délicat plaisir des yeux, le luxe ingénieux, l'hommage de la foule et des grands à la beauté...

« Voilà le passé de la danse... Aujourd'hui... Ah! aujourd'hui! l'optimisme le plus résolu ne

pourrait nous défendre d'un peu de découragement, ou tout au moins d'appréhension.

« Je ne nie pas le mérite de nos ballerines actuelles. Si elles valent celles d'autrefois, le cas est encore plus grave; car il n'est pas douteux que l'opinion s'en occupe peu. Hors quelques habitués, demandez à un homme d'une culture artistique moyenne comment s'appellent les plus illustres danseuses d'Europe ou même de Paris, — il ne retrouvera pas deux noms dans sa mémoire... L'accueil fait aux comédiennes illustres me navre, monsieur... C'est précisément celui qui saluait naguère nos étoiles. Hélas! les comédiennes sont les reines de la scène maintenant. Puis viennent les chanteuses, voire celles de café-concert. Les ballerines n'arrivent qu'après, bien après... La foule nous oublie... »

Le vieux maître de ballet s'abîma quelque temps dans le silence.

— A quoi, demandai-je, attribuez-vous cette décadence du ballet?

— Il y a des causes artistiques et des causes

politiques, répliqua-t-il. Oui, monsieur, politiques. La danse est un art qui prospère dans les Cours, à la condition que ces Cours soient suffisamment férues d'étiquette. Or, il y a bien encore des Cours en Europe, mais, entre nous, elles se démocratisent de plus en plus. Sauf à Pétersbourg et à Vienne, le ton y est assez bourgeois. Grâce à l'étiquette de leurs Cours, Vienne et Pétersbourg ont gardé le culte de la danse! Allez voir, monsieur, danser un ballet dans ces deux belles capitales... Vous concevrez alors ce que pouvait être jadis l'art de la danse... Mais ce sont là des Cours vraiment aristocratiques. Que voulez-vous, en revanche, que nos foules démocratiques comprennent aux règles compliquées des anciens ballets? Ce qu'il leur faut, c'est, sous prétexte de ballet, ou bien de tumultueuses cohues animées participant de la fantasia et du cortège, — ou bien, osons dire le mot, de l'impudeur. Je lis avec attention les notes alléchantes par lesquelles les impresarios de la danse s'efforcent d'attirer le public à leurs spectacles. Il n'en est guère qui négligent d'in-

sister sur l'indécence de ces spectacles. Par là ils montrent bien qu'ils n'entendent rien à l'art et qu'ils sont, pour les ballerines, de mauvais bergers. Car la vraie danse artistique est chaste, monsieur, et, si vous ôtez cette chasteté, la beauté et la noblesse de la danse s'abolissent. Il ne s'agit pas d'exhiber des femmes, fussent-elles jolies, et de leur faire prendre devant l'œil allumé des spectateurs des poses plus ou moins révélatrices. Il s'agit d'ajouter à la musique l'expression de la grâce féminine. Le plus parfait des instruments de beauté fait sa partie dans la symphonie, voilà tout.

« C'est pour cela que les artistes d'autrefois avaient habillé la ballerine d'un costume si étrange qu'il lui ôtait, pour ainsi dire, toute réalité. Ce n'était plus exactement une femme qui évoluait sous vos yeux : c'était une sorte de papillon surnaturel, ou une grande fleur renversée. L'esprit le plus échauffé n'était pas distrait par d'importunes pensées de ce qui est l'essence même de l'art du ballet, savoir les mouvements et les attitudes... Aujourd'hui, nous voyons com-

battre l'excellence de cet uniforme de la ballerine. Sous couleur de réalisme, on veut imposer aux danseuses n'importe quel vêtement, incompatible avec la grâce et la liberté de leur art, — et aussi, sans doute, on espère se réserver le droit de mater par des arrêts de Cour la pudeur de la femme... Félicitons-nous, monsieur, de la sagesse des tribunaux, qui toujours a repoussé ces coupables prétentions. Le jour où le costume spécial et quasi sacerdotal de la ballerine sera relégué au musée des souvenirs, ce sera bien fini de la danse elle-même... Nous assisterons de plus en plus à des foires aux oripeaux comme *Excelsior*, où, sous prétexte de mouvement des foules, on exhibera la maladresse unanime de vagues figurants, — et d'autre part le bal des modèles tendra de plus en plus à s'installer sur nos théâtres.

« C'était bien exquis, pourtant, monsieur, cette fée de soie et de gaze, fleur, papillon, à peine femme, que nos regards suivaient, suspendue au fil capricieux de la mélodiel... Elle excitait l'admiration d'abord, et, si quelque

pointe de désir aiguillonnait par surcroît le spectateur, c'était une façon idéale de désir, qui ne visait que la beauté en soi, l'harmonie impersonnelle de la Femme. Désirer cette chose ailée donnait des ailes au désir.

« Mais les gens d'aujourd'hui n'ont point le goût des désirs ailés... Il leur faut des précisions, des réalités. Ce qui enivrait le public d'une petite Cour d'Allemagne ou d'Italie sollicite à peine l'attention d'une foule avide de sensations rapides et fortes... Le costume de la danseuse et la danse elle-même commencent à sembler des anachronismes. Et ce qui fait courir une ville au spectacle, ce n'est plus « la... Une telle », sylphe mélodieux, presque dépourvu de sexe, — c'est M^{lle} X, débiteuse d'incongruités sur telle petite scène et montreuse de choses plastiques tangibles... »

Ainsi parla, tristement et rudement, ce vieux maître de ballet...



La Receveuse

OMME la receveuse détachait, d'un coup de ciseaux en équerre, le bulletin attestant que j'avais recommandé ma lettre, j'entamai avec elle un bout de causette, selon l'usage de la campagne, particulièrement en Gascogne. A la campagne, les heures sont des heures; elles comptent réellement soixante minutes, et il en tient bien vingt-quatre dans l'espace d'un jour et d'une nuit : phénomènes qu'on n'observe point à Paris. Tous les actes de

la vie rurale ont, de la sorte, une agréable marge de répit, d'oisiveté, qui rend cette vie harmonieuse et facile... La modeste salle de la poste, avec ses contrevents aux trois quarts clos, masquant l'éclat du soleil, était pleine de fraîcheur, de silence, de pénombre. Pour enregistrer ma lettre, la receveuse, accorte jeune femme d'une trentaine d'années, avait interrompu sans rechigner la lecture d'un roman. Elle avait, certes, bonne envie de le reprendre, mais la politesse campagnarde lui faisait un devoir d'échanger quelques propos avec moi, — la même politesse qui m'imposait de ne point quitter le bureau sans avoir conversé un brin avec elle.

— Avez-vous beaucoup de travail en ce moment, madame? lui demandai-je.

— Mon Dieu! monsieur, répliqua la jeune fonctionnaire, c'est plutôt, actuellement, la morte saison pour mon bureau. La plupart des personnes qui reçoivent ici une forte correspondance sont absentes, au bord de la mer ou dans les Pyrénées. Leur courrier comporte seulement quelques lettres à faire suivre. Pour le reste des

habitants, c'est le train ordinaire, qui n'est pas trop chargé. Je n'ai donc pas à me plaindre, et je profite, vous le voyez, de mes vacances.

Elle montrait gaiement le volume ouvert sur la table.

— En sorte, lui dis-je, que si vous receviez une lettre adressée ici au nom de M^{me} Sarah Bernhardt, vous auriez le temps de vous renseigner sur l'adresse de la célèbre artiste, et vous ne vous contenteriez pas d'inscrire sur l'enveloppe la mention réglementaire : « Destinataire inconnue »... comme le fit un jour une de vos collègues?

La receveuse fit une moue.

— Celle de mes collègues qui a écrit cela, fit-elle, dirige (je présume) un bureau très important, où le courrier lui impose quotidiennement beaucoup de travail. Elle a appliqué la formule, ce qui est le parti le plus commode. Et puis, n'est-ce pas? il y a des jours où on a ses nerfs.

Elle riait en disant ces derniers mots, et je devinais qu'elle ne livrait pas toute sa pensée.

— Voyons, repris-je, madame, nous sommes

entre nous, et, si je raconte jamais votre opinion, je ne vous nommerai pas. Qu'auriez-vous fait, vous, de la lettre à Sarah Bernhardt ?

Je ne m'attendais pas, vous le supposez bien, à une réponse directe; les femmes n'en donnent point volontiers. L'accorte receveuse fit précéder sa réplique d'une pause méditative.

— Il y a, dit-elle, deux façons d'entendre notre métier. On peut se proposer comme idéal d'être un simple appareil distributeur, une machine fonctionnant avec exactitude. C'est probablement le système le plus commode et le plus profitable. Vous ne doutez pas, monsieur, que tous les cas soient prévus dans nos règlements officiels, même les cas les plus baroques, ceux qui ne se présentent jamais?... Tous les ans, de nouvelles circulaires définissent encore plus étroitement les formes du service. En appliquant de façon stricte ces précieux règlements, on s'épargne de la peine, de la réflexion, et on ne risque pas sa responsabilité. Seulement...

— Seulement ?

— Eh bien ! moi, cela ne m'amuserait pas

d'être une machine à timbrer, à gribouiller sur des registres, à ouvrir et à fermer des sacs, à pianoter le manipulateur et à dérouler des rubans bleus. J'aime mon métier, moi, monsieur. Mon amour-propre se complait à ce que mon bureau soit avenant, propre, bien aéré; le passant qui s'adresse à mon guichet entrevoit, l'été, un bouquet de fleurs dans un vase, à côté de mon appareil Mors. Je tiens aussi à renseigner et à servir le client le plus vite possible; ma petite vanité est flattée si je le vois content, un peu surpris même de ma complaisance et de ma science. Je pense : « Je ne suis qu'une modeste employée; mais, tout de même, je tiens un des fils de ce merveilleux réseau sur lequel circule la pensée du monde entier. Mes mains relient ce village aux points les plus éloignés du globe... Et je songe aussi, non sans orgueil, que je suis une dépositaire de secrets. Vous savez, monsieur, que beaucoup de gens, à la campagne, dénoncent l'indiscrétion de la receveuse. Je suis sûre que ce sont des calomnies et que nulle de mes collègues ne se permettrait

de jeter un œil indiscret dans une lettre mal fermée. Mais enfin... il y a les cartes postales... il y a les journaux... Croyez-moi si vous voulez, monsieur, mais je vous assure que les journaux et les cartes postales me sont aussi sacrés que les lettres. C'est ma fierté à moi de respecter le secret d'autrui, qui m'est confié. Aussi (conclut la receveuse avec un gentil rengorgement) vous ne verrez personne, ici, jeter ses lettres à la boîte de la gare.

— Je sais tout cela, madame, lui répondis-je, et je vous en félicite. Revenons toutefois à la lettre de Sarah Bernhardt.

— Eh bien! si j'avais reçu une lettre adressée ici à Sarah Bernhardt, au lieu de céder à un mouvement d'impatience, comme ma collègue, j'aurais ressenti — comment dire? — de la sympathie pour cette lettre, pour sa glorieuse suscription, pour l'artiste à qui elle était envoyée... J'ai entendu Sarah Bernhardt trois fois : deux fois à Bordeaux, une fois à Paris. Je lui suis reconnaissante du plaisir qu'elle m'a donné... Alors, la lettre en main, je me serais dit :

« Attention!... voici une enveloppe mal adressée, ce n'est pas douteux; personne dans la commune ne s'appelle Sarah Bernhardt. Je n'ai donc qu'à la marquer « Destinataire inconnue » et à la retourner au bureau central pour qu'on la réexpédie à l'envoyeur... Comme cela, pas de recherches à faire pour moi, et ma responsabilité dégagee... Oui, mais, en me comportant ainsi, d'abord je me couvrirai de ridicule, puisque l'adjectif « inconnu » jure d'être accolé au nom de la plus fameuse comédienne. Et puis je ferai une chose mesquine et puérile, une niche administrative du plus piètre goût. On aura l'impression que je suis une personne revêche, dépourvue de complaisance ou ignorante de tout... Montrons, au contraire, la meilleure volonté... Sarah Bernhardt?... Elle habite Paris évidemment... Or, je ne connais pas son adresse à Paris, et je ne possède pas d'annuaire parisien. Mais je ne suis pas si grossièrement paysanne que je n'aie entendu parler du théâtre Sarah-Bernhardt. Ce théâtre a un concierge, qui probablement y demeure, même en temps de clô-

ture annuelle. Expédions la lettre au théâtre Sarah-Bernhardt à Paris. L'artiste l'aura peut-être ainsi vingt-quatre heures plus tôt, et, si elle jette un coup d'œil sur l'enveloppe, peut-être pensera-t-elle : « Eh! eh!... il y a là-bas, en Gas-
« cogne, une petite receveuse qui n'est pas trop
« bête! »

Ainsi s'exprima la gentille fonctionnaire, derrière son guichet fleuri.

*
* * *

— Madame, lui répondis-je, vous êtes intelligente et charmante, et comme vous avez raison! Il est bon, il est naturel et salutaire que les femmes participent aux travaux administratifs, tout comme les hommes. Mais il est déplorable que certaines d'entre elles s'y manifestent encore plus rogues, plus revêches, plus déplaisantes que les plus malgracieux d'entre nous. Dieu sait que certains guichets postaux encadrent des têtes masculines peu réjouissantes à

regarder, non pas à cause de leur plus ou moins de laideur (ce n'est pas leur faute : elles sont du sexe laid), mais parce que cette laideur s'aggrave d'une vilaine grimace volontaire, indice d'une âme hostile et mécontente!... Vous, mesdames, vous le sexe charmant, n'abdiquez pas, nous vous en supplions, le charme de votre sexe par le seul fait que vous exercez des métiers d'homme! Restez des femmes en devenant des fonctionnaires! N'adoptez pas le stupide esprit rond-de-cuir, à peine excusable chez un vieux garçon cacochyme. Utilisez dans l'administration la finesse qui vous est naturelle. De cette façon vous ferez éclater à tous les yeux la supériorité de vos services sur ceux de vos concurrents masculins. La meilleure façon de gagner la cause du labeur féminin, ce n'est pas d'emprunter aux bureaucrates mâles leur méchante humeur et leur inertie grincheuse, c'est de nous donner ce dont ils sont presque tous incapables : de l'activité souriante et tant soit peu d'esprit.



Maigrir!

DANS ces innombrables publications, d'une vanité charmante, qui sont consacrées aux modes féminines, il y a toujours un coin où l'historien des mœurs peut glaner sa gerbe. Que les rédacteurs habituels de ces feuilles m'excusent : ce ne sont pas les pages où s'exerce leur compétence technique. Ce sont, bien plutôt, les pages d'annonce. Les annonces! quels documents solides! Dans l'avenir, elles approvisionneront inépuisablement les chercheurs,

en particulier pour ce qui concerne les mœurs féminines. Ne sont-elles pas, en effet, publiées par d'ingénieux trafiquants, — offrant ce qu'ils devinent devoir plaire ou ce qu'ils constatent avoir plu aux femmes? Une annonce malavisée, une annonce « qui ne rend pas », a tôt fait de disparaître. Celles qui persistent sont des signes irrécusables, profonds, du goût des femmes.

Feuilletez donc, historiens de la femme moderne, les annonces des journaux de modes. A chaque époque vous y remarquerez sans peine une tendance spéciale nettement définie, qui manifeste aux moins clairvoyants le goût momentané de notre compagne. Dans certains pays du Nord, où la culture intellectuelle de la femme est très active, j'ai été frappé de la quantité d'annonces de librairies et d'écoles qui remplissent les publications vouées au sexe fragile... Dans les journaux français destinés au même public, ce qui domine aujourd'hui, incontestablement, ce sont les offres qu'on fait aux lectrices de moyens... pour maigrir.

*
* *

Le type des gravures dites de modes, destinées à exciter chez la lectrice le désir de la ressemblance, symbolise déjà l'idéal courant. La plupart représentent des femmes en point d'interrogation retourné : les plus audacieuses ne ressemblent à aucune femme vivante; mais nul de ces dessins spéciaux n'oserait proposer des Rubens! Le type le moins déraisonnable est celui de la minceur, presque de la gracilité puériles. Et cette mode est corroborée par cent réclames de thés, de pastilles, de potions, de savons, de régimes amaigrissants, où se coalisent pharmaciens, médecins, chimistes. Il n'y a pas à discuter : la femme moderne veut résolument être maigre. Pour rester maigre si elle l'est, pour le redevenir si elle ne l'est plus, elle est préparée non seulement à toutes les dépenses, mais encore à toutes les incommodités. C'est là un fait

nouveau, contemporain, et qui vaudrait, sans plus, d'être mentionné en passant, si, comme toutes les habitudes physiques de la femme, il n'avait des répercussions profondes sur son équilibre général et, — sinon sur sa morale, — du moins sur son moral. Répercussions en bien, répercussions en mal. Avantages, et, comme disent les Anglais : *drawbacks*.

*
* *

De la renaissance du type de minceur chez la femme, il est résulté, certes, des avantages très notables dans l'ensemble de sa vie. Premièrement, la femme est devenue frugale. Ne souriez pas : c'est pour elle une vertu d'hier. Au moyen âge, au seizième, au dix-septième siècle, voire il y a moins de cent ans, la gourmandise était considérée comme un défaut plutôt féminin. Excès de nourriture et (comment oser l'écrire quand on sera lu par tant de buveuses d'eau !)

excès de boisson n'étaient pas exclus des habitudes du beau sexe. Une femme pouvait être « biberonne » ; c'est le mot du bon La Fontaine... La mode du type mince a radicalement supprimé ce vice.

Mais elle nous vaut un bien autre avantage : la restauration du goût des sports, la remise en honneur du mouvement physique. Il ne fait plus prime, le type de la jeune femme, « délicate de la poitrine », chère aux conteurs romantiques. La science moderne, avec ses précisions vulgarisées, est la cause principale de ce changement. Grâce à elle, le charme premier de la femme désormais s'appelle : santé. Or, l'exercice physique est à la fois une preuve et une sauvegarde de santé. Lorsqu'on voit une femme bien monter à cheval, bien patiner, bien manier la raquette ou simplement grimper alertement une côte à bicyclette, on éprouve la joie de contempler un solide appareil, harmonieux, jouant aisément de tous ses organes.

Enfin, cette renaissance du type mince et sportif a eu pour effet de faire disparaître —

définitivement, on peut l'espérer — certaines anomalies de toilette vraiment par trop disgracieuses et absurdes. Je ne crois pas à la renaissance possible de ce panier ridicule qui s'appelait la crinoline, ni de cet incroyable complément de... l'assiette féminine qui fut la « tournure ». Il ne dépendra plus de l'imagination démente de quelques couturiers de déformer si impudemment et si laidement la silhouette naturelle de la femme. Et ce n'est pas un des moindres services dont nous serons redevables à la mode du type mince.

*
* *

Voilà les avantages. Examinons les déchets, les *drawbacks*. Ils ne sont pas moins importants. Là-dessus nous renseignent les réclames des publications féminines, en proposant tour à tour aux imprudentes lectrices ou des drogues délé-

tères, ou des régimes de famine, ou toutes sortes d'armatures antihygiéniques, antianatomiques, qui ressemblent plutôt à des outils de tordionnaires qu'à des ajustements de toilette. Et j'entends d'ici les protestations! On me traite de retardataire! On assure que je ne sais rien du fameux corset moderne, si délicieux à porter, qui ne gêne rien, qui soutient sans comprimer, qui gante délicatement le buste et ne fait qu'épouser les formes sans les contraindre.

Soit. Je n'ai effectivement aucune autorité en la matière. Mais laissez-moi vous citer quelques opinions de médecins, notamment la phrase du docteur Sébilleau : « La femme qui porte un corset vit constamment dans un état de demi-asphyxie. » J'ai recueilli, en outre, une opinion du docteur Maréchal exprimée sous une forme bien plus pittoresque. Le docteur Maréchal demande au Parlement de faire, pour une fois, sérieuse et utile besogne, en votant la loi suivante :

Article 1^{er}. — Il est interdit à toutes les

femmes de moins de trente ans de porter corset, ceinture-corset ou cuirasse-corset.

Article 2. — Toute femme convaincue d'avoir endossé un de ces appareils sera punie d'un à trois mois de prison.

Voilà l'opinion des spécialistes... Libre aux victimes, bien entendu, de professer l'opinion contraire.

Plus périlleux encore que toutes les armatures amincissantes apparaissent aux gens raisonnables ces moyens artificiels de maigrir, auxquels tant de femmes modernes ont éperdument recours! Laissons même de côté certains de ces traitements, tellement nocifs que fioles et étuis devraient être saisis par la police chez les pharmaciens. Ne parlons que des régimes imposés aux malheureuses qui veulent « garder leur ligne » ou la perfectionner. Les thérapeutes modernes ont inventé, dans cet ordre d'idées, une série de supplices qui rappellent les chambres de torture d'avant la Révolution.

Le plus commun est de ne pas boire.

Le liquide engraisse, ont découvert certains Diafoirus. La femme qui veut maigrir ou rester maigre ne boira plus en mangeant... On lui permettra, il est vrai, on lui recommandera de boire à des heures précises, intermédiaires, deux verres d'eau minérale à dix heures du matin et deux verres d'eau minérale à six heures. Cette sujétion n'a l'air de rien? Elle est tout simplement à peu près impraticable. Aux heures des deux verres d'eau minérale, la candidate au décharnement est en course, en conversation; elle est, le matin, à une répétition de Colonne ou, le soir, à une conférence de Richerpin. Bref, neuf fois sur dix elle est dans l'impossibilité de s'ingurgiter les fameuses rasades. Ne croyez pas qu'elle s'en préoccupe! C'est une tendance extrêmement féminine que d'exagérer tous les régimes, de les faire tendre vers l'excès. La candidate au décharnement pensera : « Je n'ai pas bu du tout aujourd'hui, tant mieux, je maigrirai donc davantage. » Sans doute, mais ne pense-t-elle pas que ce sera aux dépens de ses reins? Les maladies rénales sont devenues

endémiques chez les femmes du monde de nos jours; croyez que la raison la plus directe est dans l'abus du régime sec.

A côté des femmes qui ne boivent pas du tout, il y a l'immense catégorie des femmes qui ne boivent qu'un peu d'eau et qui ne mangent pas. Les verres des dîneuses modernes restent vides tout le temps du repas, à moins qu'elles ne les aient laissé remplir par mégarde et qu'alors ils soient pleins encore, intacts, au moment où elles se lèvent de table. Elles n'ont pas bu, mais elles n'ont pas mangé non plus, ou du moins elles n'ont fait qu'effleurer les légumes et les fruits. La mode médicale est de ne plus manger de viande... D'autres malheureuses, pour maigrir, se condamnent au régime des pommes de terre bouillies, sans sel ni beurre, régime tellement odieux, paraît-il, que la patiente préfère, à la fin, ne plus manger du tout : et ainsi le but, qui est l'amaigrissement par la famine, est atteint.

*
* * *

Hélas! avouons ce qui est visible pour l'observateur attentif : tout amaigrissement exagéré et artificiel n'est obtenu qu'aux dépens de la santé générale, et si, pour un temps, la santé n'en paraît pas souffrir, — c'est aux dépens du moral, aux dépens de l'équilibre, de la sérénité, de la gaieté du sujet. Ce n'est pas d'hier qu'on a remarqué que la gaieté est potelée, tandis que la mélancolie a les yeux caves, les joues creuses, la poitrine rentrée!... S'il déplaît aux femmes d'ausculter là-dessus leur propre sensibilité et leur propre caractère, qu'elles regardent autour d'elles; qu'elles comptent celles, parmi leurs parentes, leurs amies, leurs familières, qui ne sont point neurasthéniques, qui ne sont point bizarres, qui ne sont pas pessimistes, qui ne sont pas envieuses et malfaisantes. Sauf de très rares exceptions, elles constateront qu'aucune de

celles-ci ne s'est astreinte aux instruments de torture, au régime de famine ou aux traitements empoisonnés de l'amaigrissement...

*
* *

— Mais alors, direz-vous, comment garde-t-on notre type moderne, notre minceur sportive?

— Par la sobriété, mesdames, assurément. Point n'est besoin d'imiter, à table, vos gourmandes aïeules. Mais aussi, et c'est ce qu'oublie beaucoup d'entre vous, par l'*activité physique*. On parle beaucoup de sports de nos jours, en France; mais qu'on est loin encore de l'habitude anglaise, par exemple, où le sport, même pour les femmes, est chose d'usage courant, et que tout le monde fait, et dont personne ne se vante, tant c'est naturel! En France, à la vérité, nous voyons bien des femmes pour qui le sport est un moyen de réunions mondaines, de distraction, quelquefois de flirt; nous en

voyons d'autres pour qui il est une introduction dans un monde jugé plus brillant, plus séduisant, plus éclatant. Mais on rencontre un très petit nombre de femmes qui, comme la plupart des Anglaises, aiment vraiment l'exercice physique pour le plaisir de faire jouer leurs muscles, de vaincre une difficulté ou de battre un record. Et rien n'est plus plaisant que telle tenniseuse réputée ou telle championne de golf, — fourbue dès qu'il s'agit de faire cinq kilomètres à pied ou tout simplement une journée de chemin de fer.

Croyez-moi, mesdames, le sport qui n'est qu'un prétexte à tasses de thé ou à flirt, le sport qui n'est, comme disaient nos aïeux, qu'une « savonnette à vilain » (c'est-à-dire un procédé de snobisme), n'est pas véritablement du sport. Il n'y a de sport réel, capable d'avoir une heureuse action sur l'équilibre de notre physique et de notre moral, que celui dont le but direct est l'exercice de nos membres, de nos muscles et le désir de faire de nous-même un être plus robuste, plus proche de l'idéal physique.

Si ce n'est pas le seul moyen de conserver votre minceur, votre précieuse « ligne », — c'est du moins le seul qui ne se paye pas du prix de la santé ou de l'équilibre moral.



La Menteuse

'EST le titre d'une fine comédie psychologique d'Alphonse Daudet. Deux siècles plus tôt, Corneille avait fait *le menteur*. Ainsi, les deux sexes sont publiquement accusés de draper, au sortir de son puits, la frissonnante Vérité. Surtout en matière sentimentale, ils se renvoient obstinément, passionnément, le grief. Bien perspicace ou bien imprudent qui décidera lequel ment le plus des deux partenaires! C'est que l'amour est mer-

veilleusement égalitaire et prive l'homme de la plupart des privilèges sociaux qu'il s'est laborieusement acquis au cours des siècles. Hercule, épris, tourne le symbolique rouet féminin. On lui a volé sa massue : le moment venu de se défendre, il ne trouvera plus à portée de sa main que les aiguilles de la fileuse. Convenons qu'il en use et que les éternels adversaires de la bataille amoureuse mentent à qui mieux mieux.

Hors de l'amour, il paraît bien que l'homme use du mensonge un peu moins que sa compagne aux longs cheveux. On découvre à cette loi des causes profondes. L'homme primitif, chef de la femme par le droit du plus fort, n'eut besoin ni de feindre ni de déguiser la vérité pour établir son ménage conformément à ses désirs. Au contraire, la femme, serve de l'homme, développa son intelligence dans le sens étroit, égoïste, d'une serve qui tâche d'accommoder au mieux sa vie auprès du maître : travailler le moins possible, éviter les châtimens, plaire au maître, le tromper sans péril, et pour tout cela ruser avec

lui, le tenir dans l'ignorance des réalités, faire qu'il soit le plus mal informé du vrai tempérament et des vraies habitudes de celle qui garde la maison. Tout esclave est menteur par état; Dave ne profère pas une réplique qui exprime sa réelle pensée. L'épouse-esclave des temps primitifs mentit, elle aussi, par état.

Certes, depuis ces lointaines origines la condition de la femme a bien changé. La femme civilisée n'est plus la serve qu'elle était jadis et qu'elle demeure parmi les races inférieures. Mais les codes les plus récemment révisés la maintiennent encore en tutelle, la contraignent à faire prévaloir contre la supériorité sociale de l'homme les ingénieux artifices de sa faiblesse. Pour sincère et franc que soit un caractère féminin, il sera incité à la dissimulation et au mensonge par tout excès de vigueur physique ou d'autorité légale que l'homme commettra : c'est la règle mécanique d'action et de réaction. Si l'homme n'abusait jamais de ses muscles ni de la loi, la femme mentirait peu. En sorte que l'homme est assez mal venu pour reprocher

à sa compagne un entraînement au mensonge dont il est, pour beaucoup, responsable.

*
* *

Cet entraînement existe et persiste, tel est le fait. Entraînée héréditairement depuis les temps les plus reculés, la femme est parvenue à mentir bien mieux que l'homme. Les mensonges masculins sont de grossière nature, mal présentés dans la forme. L'interrogatoire des criminels mâles en fournit des exemples quotidiens. C'est un jeu que de jeter bas le lourd échafaudage de leurs inventions. Puis, dès qu'ils sont convaincus de mensonge, ils perdent pied, ils s'avouent pris... Comparez ce style maladroit avec les mensonges judiciaires féminins, dont nous avons si souvent de magnifiques exemples. Quel merveilleux travail accomplit là notre compagne! Faire accepter d'abord comme authentique, par les professionnels de l'instruction, un récit rocambolesque; détruire de pro-

pos délibéré ce texte homologué et le remplacer par un autre que des journalistes consommés agrément à leur tour pour véridique; abandonner cette version nouvelle douze heures après; y revenir; l'abandonner encore, mêler enfin si inextricablement les mensonges que les juges eux-mêmes finissent par perdre la tête et que personne, à la lettre, n'y comprend plus goutte, — ne voilà-t-il pas un exemple prodigieux de ce que des siècles de mensonge héréditaire peuvent faire d'un cerveau féminin moderne bien adapté?

Manié par une telle escrimeuse, le mensonge devient une arme à peu près invincible. Car les rapports sociaux supposent tout de même un minimum de vérité au fond de la parole humaine; la responsabilité, la personnalité, ont pour base ce postulat : que le mensonge est une exception. Si le mensonge devient la règle pour une certaine personne, un mensonge continu, jaillissant, dont les causes sont impénétrables, cette personne cesse de présenter la continuité d'un être humain : elle n'a plus de réalité mo-

rale; elle est pratiquement insaisissable; elle n'est plus une personne. Admirable refuge contre la curiosité de la foule et des juges que ces limbes du mensonge où la personnalité même s'abolit! Jamais un homme ne connaîtra l'art de s'y abriter. Il pourra tout au plus s'arc-bouter à la dénégation brutale recommandée par Avinain; il ne créera pas autour de lui le mur chimérique qui brise finalement l'effort de l'interrogateur épuisé et le contraint à se demander : « Est-ce que je deviens fou? »

*
* *

Habitude héréditaire, talent de mentir, ce ne sont pas les seules raisons qui font la menteuse plus fréquente que le menteur. Même de nos jours, le mensonge féminin n'est pas réputé très haïssable. Une femme qui ment n'a pas conscience de déchoir au même degré qu'un menteur... L'antique convention subsiste toujours qui donne au mot « honneur » une signification

différente selon le sexe auquel on l'applique. L'honneur d'une femme n'a pas de rapport immédiat avec sa véracité. D'une femme qui mentirait sans cesse et serait pourtant une fidèle épouse bien des gens diraient qu'elle est une honnête femme. Au contraire, un menteur ne saurait être un honnête homme : l'honneur masculin, par une étrange contradiction, exige la fidélité, la continuité des engagements sur tous les points... sauf sur le seul point où l'honneur féminin est engagé. Je ne dis pas que cette conception soit raisonnable ni équitable; on ne peut pas en contester la réalité. Et qu'elle soit la conception courante, cela excuse beaucoup les menteuses.

Il résulte de tout cela que c'est une belle chose très rare qu'une femme parfaitement véridique. Plus belle qu'un homme véridique, parce qu'elle est plus rare, parce qu'elle signifie plus d'effort, une plus difficile victoire sur soi-même, une conscience plus résistante.

Me trompé-je? il me semble que le nombre

des femmes dont la conscience manifeste, touchant la véracité, des scrupules d'homme tend plutôt à augmenter. La femme moderne évolue en s'éloignant du mensonge, à mesure que les mœurs rapprochent sa condition de la condition masculine. D'abord, les femmes qui exercent des fonctions d'homme (médecins ou avocats, par exemple) pratiquent d'emblée, et plus jalousement encore, les vertus professionnelles du métier. Les autres sont plus ou moins entraînées par ces grands exemples : elles sentent que mentir habituellement les classe parmi les femmes de seconde catégorie, parmi les « petites femmes ». Or, dans toute la jeune génération féminine, le genre, le chic est justement de ne pas paraître « petite femme », mais de marcher droit, d'aplomb, le regard ferme. Une mère de famille me disait récemment : « J'éleve ma fille dans le culte de la vérité. Je lui enseigne que la vérité est ce qu'il y a de plus simple comme formule de vie, — qu'il faut lui obéir, la dire toujours, et pour cela ne jamais se mettre dans le cas d'être gêné par elle... »

Admirable programme d'éducation ! Quand il aura donné son plein effet, nous y perdrons peut-être quelques spectacles extravagants comme ceux qui défrayèrent jadis la curiosité faisandée de la foule, mais nous ne risquerons plus de rencontrer à chaque pas dans la vie ce type d'Ève haïssable et redoutable : la Menreuse.



Pudeur

'EST un joli mot, à la fois touchant et excitant, un mot qui rougit, si l'on peut dire, — qui implore et qui, aussi, caresse un peu. Il exprime des choses diverses et complexes, très malaisées à définir, très variables selon les temps et les mœurs, selon le sexe, l'âge et l'état des gens, — depuis le sursaut d'indignation d'un sénateur moraliste devant des cartes postales indécentement illustrées jusqu'à l'angoisse d'une honnête femme

soupçonnée injustement d'avoir posé devant un peintre vêtue seulement d'un loup de velours noir.

La pudeur du sénateur est explicable et systématique, puisqu'elle naît de l'horreur du dommage possible que causeront à des innocents les illustrations graveleuses. La pudeur personnelle d'une femme est au contraire un des sentiments les plus mystérieux, les plus rebelles à l'analyse. Tout le monde trouve sur-le-champ des arguments pour démontrer que cette précieuse vertu, peut-être celle dont le joli sexe s'honore le plus, manque de fondement raisonnable. La nature fait naître l'homme dépourvu d'habits : le vêtement est une invention de commodité et de parure, à laquelle un étrange abus a seul pu adjoindre une signification morale. Injustifiable dans son principe, la pudeur est arbitraire dans ses manifestations. Je défie le psychologue le plus avisé de me dire pourquoi l'avant-bras d'une femme, son poignet et sa main, par exemple, sont d'une pudeur moins farouche que son mol-

let, sa cheville et son pied; pourquoi le corsage s'ouvre devant et derrière le buste avec l'agrément de tout le monde, tandis que s'il s'ouvrirait sur les côtés, par exemple, il provoquerait une réprobation unanime, etc. Ce sont là des objections que les lois de la pudeur ont suggérées à chacun de nous. Les femmes ne les réfutent pas. Elles disent : « C'est ainsi » — et se soumettent, comme à une sorte de rite religieux.

Les hommes, qui ont intérêt à défendre la pudeur des femmes en général, encore qu'ils aient le goût de l'attaquer en particulier, proposent un argument :

« La pudeur, déclarent quelques-uns d'entre eux, est parfaitement raisonnable. Elle accumule les obstacles entre l'honnête femme et le désir libertin. Tout désir est une violence dont souffre une âme féminine vraiment délicate. Il est expédient d'amortir le choc de cet inévitable assaut que provoque malgré soi la beauté. D'où les vêtements, les voiles et la signification morale qui leur est attachée. Le langage a parfois exprimé cela de la façon la plus précise : les amples ar-

matures dont nos aïeules fortifièrent leurs abords s'appelèrent vertugadins, c'est-à-dire gardiens de vertu... A de moindres degrés, les jupes, les corsages baleinés, les manteaux et les chapeaux eux-mêmes sont aujourd'hui des vertugadins. »

Ce raisonnement n'est que spécieux. La façon dont les femmes les plus honnêtes accommodent les défenses modernes de leur vertu ne laisse aucun doute sur l'objet qu'elles se proposent. Loïn de vouloir, par le vêtement, barrer la route au désir, nous voyons la femme se proposer ouvertement de le provoquer, de l'aguicher... Sinon, pourquoi cette lutte pour la parure, où les plus honnêtes s'efforcent? Pourquoi le décolletage, qui n'est en somme qu'un échantillonnage habile? Le rêve de la femme, pour pudique qu'elle soit, est d'être le plus possible admirée, et si l'admiration s'aggrave de désir, mon Dieu! elle pardonne, à la condition que ce désir garde sa distance, ne devienne pas agressif. Il faut donc récuser ce faux-fuyant trop manifeste et ne pas se laisser payer de mots : la pudeur et

la coquetterie de la femme font ensemble fort bon ménage et organisent en commun, pour le plus grand trouble de l'autre sexe, un supplice de Tantale universel. Seule, l'Église demeure d'accord avec la raison en édictant là-dessus des lois inflexibles et en condamnant la parure comme attentatoire à la pudeur. Et si vous voulez, femmes, voir appliqués rigoureusement ces principes dont vous vous jouez, regardez le costume des petites Sœurs bleues.



Faut-il donc conclure qu'il n'existe aucun fondement rationnel de la pudeur féminine?

Je crois, tout au contraire, que ce fondement existe. Je ne l'ai vu indiqué nulle part; il m'a été signalé par un économiste de mes amis. On ne s'attendrait guère, n'est-il pas vrai, à rencontrer un économiste dans cette discussion?... Sa doctrine est pourtant bien d'un économiste. J'espère

que le lecteur ne la trouvera pas trop rébarbative. Elle est du moins ingénieuse.

La voici :

« A l'origine de tous les sentiments traditionnels de l'humanité — dit l'économiste en question — il faut toujours chercher l'intérêt. La pudeur s'est établie dans le cœur des femmes le jour où celles-ci ont connu que leur beauté était une « valeur » dans le sens propre du mot, c'est-à-dire quelque chose qui se pourrait échanger contre divers avantages. La pudeur, c'est l'instinct de propriété, l'instinct de défense de cette valeur.

« Je m'explique :

« Prenez la moyenne des femmes douées de pudeur (j'entends celles chez qui cette pudeur est saine, non malade). Du moment où la loi d'échange de cette mystérieuse propriété que défend la pudeur est régulièrement établie, la pudeur désarme. L'avantage accepté en échange sera, par exemple, le mariage, — ou simplement l'amour : Balzac a dit excellemment que les

amants n'ont pas de pudeur. Ce pourra être aussi la santé : une femme qui hésite à montrer sa cheville à l'un de ses familiers se dévoile entièrement à un médecin qu'elle consulte pour la première fois. Ce pourra être enfin le plus légitime désir de gagner son pain : cas des modèles, comme cette charmante Marie Renard, prototype de la *Femme au Masque*, — Marie Renard qui, faisant vivre sa mère, posait pour l'ensemble et persuadait à la maman crédule qu'elle posait seulement pour la tête.

« On pourrait multiplier les exemples : toujours se vérifie la loi d'échange dans les manifestations de la pudeur féminine. La même femme qui n'a senti aucune révolte de pudeur lorsque les conditions régulières de l'échange furent accomplies devient farouche en toute autre conjoncture. La cliente du gynécologue pousse un cri si quelque indiscret la surprend en corset. Le modèle posant pour l'ensemble se réfugie derrière un paravent quand tout autre qu'un peintre pénètre dans l'atelier. La plus effrontée Manon se fâche contre quiconque veut

lui dérober la moindre faveur sans formalités préalables, et son geste défensif est identique au geste de la pudeur outragée.

« Pour venger les attentats à cette propriété mystérieuse que lèse même un regard, la femme devient d'ailleurs aisément cruelle. Elle a contre les braconniers les rigueurs d'un seigneur d'autrefois. Dépossédée, elle voit rouge et volontiers pendrait le ravisseur. Les anciens, qui ont tout connu et tout dit, ont dit aussi cela en contant l'aventure d'Actéon et celle du roi Canaule... »

*
* *

Telle est la doctrine de mon ami l'économiste. Enlève-t-elle quelques rayons à l'auréole de la pudeur féminine? Je ne le crois point. C'est dans le fond obscur et inconscient de l'âme que gît cet égoïsme un peu féroce, cette jalousie avare de la beauté. Au dehors, dans la coutume de la

vie, la pudeur de la femme a des allures charmantes, doublant le prix de ce qu'elles défendent. Plus elle est irrationnelle et fantaisiste, plus nous sommes enclins à l'admirer et presque à en jouir. Une pudeur méditée ne serait plus féminine. Grâce à la civilisation, à l'extrême politesse des mœurs, le geste instinctif de la Faible défendant la seule chose qu'elle ait toujours possédée est devenu gracieux, artificiel, attirant comme un geste de ballerine.





IV

PARADOXES



Le Péché international

Cest une vieille statistique, attribuée à un docteur de Leipzig, qu'on voit de temps en temps faire le tour de la presse, en province comme à Paris. Les ciseaux des rédacteurs la découpent, leurs pains à cacheter la recollent fidèlement de feuille en feuille. Elle est du reste ingénieuse et comique. Elle exprime en chiffres les risques d'être trompé que court un mari, suivant sa nationalité.

D'après cette statistique le mari bulgare est



presque assuré de la fidélité de sa femme; le mari français occupe une place moyenne dans la hiérarchie des Sganarelles; quant au mari allemand — c'est chose plaisante qu'un Allemand nous le dise — il serait le plus bafoué des maris.

On se demande comment le docteur saxon s'y est pris pour amasser les éléments de son calcul. S'il ne recueillit que des confidences, on peut douter qu'elles aient été sincères, confidences d'épouses ou de maris. S'il opéra lui-même, nous suspecterons la fatuité du don Juan compliquée de la manie du collectionneur. Récusons donc les résultats, mais retenons l'idée première qui suggéra la statistique. Y a-t-il vraiment une influence des nationalités sur le respect du pacte conjugal? Et sans prétendre, comme ce Faust extravagant, doser la mésaventure du mari dans les diverses contrées, — un Français a-t-il plus ou moins qu'un Anglais ou qu'un Allemand de chances d'être... ce qu'un mari ne veut être en nul pays?



Pour nous faire là-dessus une doctrine, examinons les défenses qu'a la fidélité d'une épouse, de façon générale et sans distinction de pays. Il y a les défenses sociales : sanctions des lois et de l'opinion ; il y a les défenses accidentelles, savoir : le manque d'occasions et de commodités. Il y a enfin l'héroïsme individuel.

J'emploie à dessein le mot d'héroïsme.

Ce n'est pas être absolument honnête femme que de rester vertueuse parce qu'on n'est pas tentée ou qu'on redoute les conséquences — pas plus qu'un homme n'est absolument honnête en s'abstenant de prendre le bien d'autrui, s'il ne manque de rien ou s'il craint le gendarme. L'honnête homme est celui qui, dans un pressant besoin et sûr de n'être ni vu ni inquiété, respecte un billet de banque à portée

de sa main... L'honnête femme est celle qui, passionnément éprise d'un autre que son mari, sûre que sa faute ne serait pas connue, s'abstient... Tous deux sont héroïques — et rares par conséquent. Ce n'est faire tort à aucun pays que d'admettre que les fidélités héroïques sont partout exceptionnelles et sont, pour la statistique, des cas négligeables.

Une catégorie de fort honorables fidélités comprend celles que commande le respect un peu timoré de l'opinion et des lois. Saint François-Xavier — je crois — avait pour devise : *Timeo infernum!*... « Moi, j'ai peur de l'enfer!... » Cette peur lui maintint assez de vertu pour mériter qu'on le canonisât. La crainte du mari vengeur, la crainte de la prison, la crainte du scandale ou simplement de la déconsidération suffisent à assagir nombre d'épouses. Voilà, naturellement, une garantie variable selon les contrées. Les Anglais, entre autres, se glorifient d'avoir consolidé le mariage en aggravant le discrédit dont est frappé l'adultère. Et cela est vrai, au moins pour la riche bourgeoisie britannique. Reste à

savoir si l'usage d'une soigneuse hypocrisie n'a pas, d'autre part, favorisé les liaisons illégitimes, en Angleterre, par le sentiment de sécurité qu'inspire à la femme la discrétion forcée de l'amant...

Quant à nous, Français, les étrangers nous reprochent couramment de traiter l'adultère comme une peccadille. Rien n'est moins exact dans le fait; rien, avouons-le, n'est plus conforme aux apparences. Littérairement, ou mieux vaudevillesquement, l'adultère semble chez nous matière à rire. Ce ne sont pas des romans passionnés et douloureux qui nous discréditent hors de nos frontières : ce sont tant de plats vaudevilles, à commencer par ceux de Labiche. *29 degrés à l'ombre* fait plus de mal à la réputation des épouses françaises que *Madame Bovary*. Car Emma Bovary palpite, souffre et meurt de son péché, tandis que la « Madame Pomadour » de Labiche trompe niaisement son mari avec un imbécile, entre un verre de bière et une partie de tonneau. L'étranger ne peut pas supposer que toutes les Françaises soient des Madame Bo-

vary : il s'accoutume aisément à penser que toutes sont des « Madame Pomadour ».

*
* *

La garantie la plus commune de la fidélité des épouses — la plus sûre aussi, dirait un pessimiste — c'est l'absence d'occasions. A la théorie qu'il est peu d'épouses fidèles sous n'importe quel climat, les maris raisonnables doivent répondre que, sauf dans les très grandes villes, il n'est pas fort aisé à une femme d'entailler son contrat. C'est quasi impossible dans la plupart des villes de la province française, où la surveillance réciproque des femmes constitue leur unique distraction, où d'ailleurs le mari ne quitte guère sa compagne légale. Une telle vie conjugale étroite, privilège de notre pays, vaut probablement au mari français de n'arriver qu'après l'Anglais et l'Allemand dans la statistique du docteur saxon. La vie de club, en

Angleterre, sépare le mari de la femme durant presque toutes ses heures de loisir. La coutume de passer la soirée à la brasserie, déjà florissante dans la Flandre française, laisse la femme seule à la maison, le soir, dans presque tous les pays germaniques... Or, la solitude de la femme en face du foyer, voilà le péril. Un mari peut être un sot, un infidèle ou un goujat : il est plus sûr de son honneur, s'il reste auprès de sa femme, qu'un très galant homme absent : telle est la vérité qu'ont proclamée tous les moralistes de la vie conjugale, de Montaigne à Balzac. Vérité un peu terre à terre, et contre laquelle se rebelleront bien des amours-propres d'épouse, voire d'époux. Vérité tout de même, que ne cessent de redire à leurs pénitentes les directeurs de conscience avisés : « Mon enfant, avant toute chose, tâchez de vivre beaucoup auprès de votre mari. »

En résumé, une réflexion impartiale démontre que le mariage, dans tous les pays d'Europe, est soumis aujourd'hui à des vicissitudes à peu près

identiques. Partout les grosses agglomérations urbaines lui font courir des dangers. Partout la vie provinciale, diminuant le nombre des occasions et rendant la surveillance plus stricte, accroît les garanties du mari. Que l'héroïsme conjugal — dans le sens où nous le définissons tout à l'heure — soit plus vivace sous telle ou telle latitude, je n'ose le croire : et c'est peut-être ce qu'a voulu signifier le Faust de Leipzig en donnant la palme, entre tant de peuples, au mari bulgare — tout comme La Fontaine situait deux vrais amis au Monomotapa. Dans quel pays l'idée religieuse exerce-t-elle sur l'âme féminine moyenne une pression assez dominante pour lutter contre l'entraînement de l'imagination et des sens ? Dans quel pays la morale civile est-elle assez fortement constituée et obéie pour qu'étayée sur cet appui idéal, abstrait, une Bovary s'épargne de choir dans l'abîme?... Ce n'est pas chez nous à coup sûr ; mais ce n'est pas non plus en Angleterre, en Allemagne ou en Italie. Le Faust de Leipzig a raison : ce doit être en Bulgarie.

*
* *

Heureusement, en cette matière comme en beaucoup d'autres, la raison pratique vient au secours de la raison pure. Il y a peu d'épouses héroïques, comme il y a peu de ménages délicieux. Mais il y a beaucoup de bons ménages et d'épouses calmes. Surtout en France, quiconque a regardé de près ses contemporains confessa que si nous mettons beaucoup de passion et de romanesque dans notre littérature, nous en mettons fort peu dans notre vie. En aucun pays l'homme — sa gourme jetée — n'est plus soucieux de tranquillité, plus ennemi de l'aventure. En aucun pays la femme n'est plus stable, et, tranchons le mot, moins *bizarre*. Quel Français (j'entends un Français sérieux, non chauvin de parti pris) n'a été frappé par l'agitation, l'irréquiétude mentale des étrangères?... A Paris même, et même dans la société la plus

libre, la plupart des épouses ne sont-elles pas, au fond, très « popote », plus soucieuses de la gloire, de l'avancement, de la fortune du ménage que de toutes les sensations d'épiderme? Pour moi, depuis tant d'années que j'assiste au spectacle de la vie parisienne, ce sont toujours les mêmes premiers rôles, en très petit nombre, que je vois jouer les amoureuses, à la ville comme au théâtre.

Laissons donc dire les dénigreur professionnels de la Femme et de la Famille françaises; et croyons avec le bon statisticien saxon que, dans la galerie des maris internationaux, la place du mari français demeure une des plus enviabiles.



L'École de l'Auto

Et moi je vous dis, répliqua Hubert Delagrange, que l'auto est, tout au contraire, un instrument de moralisation dans la vie contemporaine. Pour un maniaque, qui aurait été maniaque tout de même, avec d'autres manies, l'auto fait cent équilibres, de gens qui, sans elle (ou sans lui, comme vous voudrez : moi, je la vois femme) auraient, sur place, battu la campagne. Pour un ménage qu'elle détraque, — s'il est vrai que jamais ménage ait été détraqué par l'automobile! — elle

en remet dix en ordre d'abord, en activité ensuite. Je suis un remarquable exemple de la moralisation par l'auto.

« Avant de rencontrer l'auto dans la vie, j'étais un bon jeune homme uni à une charmante femme : c'est du moins ainsi qu'on nous jugeait. Cela signifiait que, né de parents à l'aise, j'avais fait vaguement mon droit, puis que j'étais entré comme employé amateur chez un banquier de nos amis; on m'avait marié à vingt-huit ans avec une jeune fille de vingt-deux, bien dotée. Nous avons commencé sur-le-champ la vie des jeunes ménages parisiens pourvus d'une cinquantaine de mille livres de rente : c'est-à-dire que nous avons noué le plus possible de relations intéressantes, couru les théâtres (surtout les petits théâtres où l'on ne se fatigue pas trop l'esprit), fait des déplacements nombreux, dîné dehors et donné à dîner chez nous; enfin nous étions parvenus à n'avoir plus une minute à nous, sans travailler, sans lire, sans réfléchir une heure par semaine. Inutile d'ajouter, n'est-ce pas? que j'avais, bientôt après mon ma-

riage, renoncé au bureau de notre ami le banquier. Inutile d'ajouter aussi que nous dépensions environ soixante-dix mille francs par an. Sur les vingt mille de déficit, dix étaient pris à notre capital : les dix autres arrondissaient le fonds de dette qui fait partie du système financier de la plupart des ménages, suivant en cela l'exemple des États. Pour équilibrer nos budgets, dans l'avenir, nous comptons sur des espérances assez hypothétiques : car les parents de ma femme et les miens, entraînés par l'exemple de la jeune génération, mangeaient gaillardement leur fortune. Et puis nous comptons aussi sur le divin hasard, sur ces magnifiques combinaisons financières qui s'élaborent à Paris, dans tous les fumoirs, à l'heure où, d'avoir bien dîné, joyeusement bu et de tenir un savoureux cigare entre les dents, les fumeurs conçoivent un optimisme actif, un goût de l'effort *pour le lendemain*, lequel s'évapore, du reste, avec la fumée du cigare.

« Étions-nous heureux ? S'il me fallait recommencer cette vie-là, j'aimerais mieux, aujour-

d'hui, coloniser l'Afrique centrale. Nous n'étions pas malheureux : nous escamotions adroitement le temps. Nous n'étions pas non plus un mauvais ménage. Nous étions un ménage de camarades, soucieux de ne pas trop rester en tête à tête, crainte de l'ennui et des disputes. Nous étions un bon ménage dès que nous étions séparés ou qu'il y avait beaucoup de monde autour de nous. Et, à mesure que coulaient les années, il fallait de plus en plus, pour que notre ménage fût tolérable, que nous fussions séparés ou qu'il y eût beaucoup de monde autour de nous

« C'est à cette heure psychologique que l'auto fit irruption dans notre vie.

« La première, ma femme reçut le coup de foudre. L'auto l'atteignit par la vanité. La voiture au mois, qui lui suffisait naguère, lui devint insupportable. Trois des jeunes ménages de nos amis, plus riches ou plus prodigues que nous, avaient, dès la première heure, adopté l'auto, fort coûteuse alors. Ma femme jugeait humiliant de ne les point imiter. D'où cent discussions conjugales, refus de sortir « dans cet igno-

ble locatis », soirées de bouderie à la maison.

« Ces soirées de bouderie nous furent extrêmement utiles. Elles nous prouvèrent, d'abord, que, si nous ne changions pas de manière, nous ne pouvions plus vivre seuls ensemble. Puis elles provoquèrent nos premiers essais d'inventaire, les premiers bilans sérieux de notre situation pécuniaire. Ma femme voulait démontrer que nous étions bien assez riches pour user d'une auto : je prétendais établir le contraire. Ce qui fut établi surabondamment par ces calculs en commun, ce fut que nous dévorions notre capital à bouchées doubles. Nous en ressentîmes un certain malaise, un peu de pudeur et un peu de peur. Des réformes furent proposées sur la toilette, sur les voyages, sur le train de maison. On n'irait plus à Deauville l'été : on viendrait à la campagne, chez les parents, où l'on « se tondait » un peu, mais où l'on ne dépensait rien... Ainsi, de la dispute, nous virâmes peu à peu à l'échange raisonné des vues, à l'accord sur les conclusions. Quand nous allions nous coucher, après avoir, deux heures durant, couvert de

chiffres un cahier de papier, ma femme me disait, frémissante d'activité arithmétique :

« — Quelle bonne soirée nous avons passée ! Est-ce que cela ne valait pas mieux que d'aller, avec les Rivois, à cette petite revue idiote et mal-propre où ils voulaient nous mener?... »

« Elle était sincère, et je pensais exactement comme elle... »

« Mais, bien entendu (vous n'en doutiez pas ?), nous achetâmes l'auto. »

« Nous achetâmes l'auto : nous l'achetâmes ensemble, après avoir, ensemble, parcouru cent garages, visité vingt usines, essayé un nombre infini de châssis. Ce fut une époque charmante de notre vie, une sorte de voyage de noces à travers l'avenue de la Grande-Armée, Neuilly, Levallois, Gennevilliers, toutes les banlieues usinières. Au cours de ce voyage, nous nous reconnûmes, l'un à l'autre, des qualités que nous ne nous soupçonnions pas. Ma femme m'apparut active, ingénieuse, pratique. De son côté, elle voulut bien me découvrir des aptitudes pour

la mécanique; celles-là, je me les découvris en même temps : car ce fut le châssis, la merveille de l'organisme automobile, la mécanique, qui me donna, à moi, le coup de foudre.

« Le jour où, pour la première fois, nous roulâmes vers Fontainebleau dans notre voiture enfin choisie, carrossée, lancée, nous comprîmes que nous n'étions plus tout à fait les mêmes êtres qu'avant cette expérience. Nous étions joyeux, comme des étudiants, de jouir de la vie tous deux ensemble, sans autre compagnon que le gamin qui nous servait de chauffeur, sous ma surveillance : car j'avais appris à conduire, et la machine n'avait plus de secrets pour moi. En déjeunant aux environs de Marlotte, nous nous disions, riant allègrement :

« — Avons-nous assez lâché les Rivois, et les Untel, et les Untel... Mais que tout ce monde-là était assommant, et vide, et vain! Quel bonheur de les avoir semés!

« — Et comme nous sommes plus gais!

« — Et comme on se porte mieux!

« — Et comme on s'aime mieux!

« L'auto coûta cher d'entretien. Moins cher qu'on ne nous l'avait fait craindre : je crois que la plupart des gens à auto se vantent de leur dépense. Moins cher même que nos prévisions, mais cher tout de même. Seulement, elle changea radicalement notre mode de vie. Achetée pour éblouir les Parisiens, elle fit plus de kilomètres sur les routes blanches que sur le pavé de bois. Elle nous valut ainsi des dépenses de voyage : en revanche, elle réduisit le coût de Paris. L'été, notamment, se passa, comme c'était prévu, dans les propriétés rurales de la famille. Et, grâce à l'auto, on ne se « tondit » plus trop.

« Cependant, un seul châssis ne me suffisait déjà plus. J'avais beau démonter et remonter toutes les pièces du mien, pour mon seul plaisir, j'avais la nostalgie de l'usine, des tours mécaniques, des ateliers d'ajustage. J'avais fait quelques relations dans le monde automobile. Il m'arriva de communiquer à un de mes nouveaux amis, ingénieur habile, une idée qui m'était venue : le levier du changement de vitesse opérant automatiquement le débrayage dans l'intervalle

des emprises. Nous étudiâmes la chose ensemble; elle fut réalisée. J'étais, c'est le cas de le dire, dans l'engrenage.

« Maintenant, je suis pris.

« Je suis pris, et j'en rends grâce à l'auto. Je vais encore au théâtre, certes; je dîne en ville; je ne dédaigne pas une saison dans une plage mondaine; mais ma vie est, enfin, à *base de travail*. Je n'ai pas fait fortune; mais j'ai accru dans une mesure large mes moyens de dépense. Mon ménage, qui tout doucement se détraquait, est restauré définitivement : nous avons découvert, ma femme et moi, le goût commun, l'occupation à deux sans quoi la vie conjugale est vite pesante. Voilà mon cas. Ne croyez pas qu'il soit isolé. Nous sommes des tas, comme ça, à Paris, redevables à l'auto de notre relèvement...

« Ah! l'auto! Quel bel outil de moralisation!... Ce pays de France lui devra, outre quelques millions de plus, une leçon d'énergie, de santé, de gaieté, qui vaut plus que tous les millions. »



Le bon Sorcier

RÉUSSIR, vaincre la fatalité, obtenir amour, fidélité, bonheur, richesse, puissance, vie heureuse. Notice gratuite. Écrire sorcier X, etc... »

Voilà ce qu'on lisait, à la sixième page des grands journaux, il y a peu de semaines encore, parmi beaucoup d'annonces analogues. Pourquoi celle-ci eut-elle le privilège d'émouvoir la justice? Sans doute le sorcier X négligea pour lui-même les procédés qu'il enseignait aux

autres contre la fatalité. Ou bien, peut-être, son influence bienfaisante était seulement altruiste. Les contes de fées sont remplis de pareils exemples : tels pauvres génies, gardiens d'un trésor, vivent de sauterelles et de noisettes.

Bref, le magicien fut poursuivi, arrêté.

Il dut expliquer à un juge d'instruction sceptique comment il s'y prenait pour assurer à ses clients « amour, fidélité, bonheur, richesse, puissance, vie heureuse ». C'était fort simple. Contre douze à quinze francs, il leur envoyait, en jolis flacons, le « fluide volatil » ou le « talisman magnétique ». Quand le laboratoire officiel examina, analysa ces panacées, il déclara n'y voir que du benjoin, de la vaseline, de la poudre de lycopode. Le sorcier fut considéré comme escroc et traduit en correctionnelle.

Je n'ai lu nulle part la défense qu'il présenta lui-même au tribunal. Pourtant, l'ayant entendue de mes oreilles, elle ne me parut pas indifférente.



« Messieurs, — dit le bonhomme d'un air à la fois modeste et convaincu, — je vous supplie de croire que je ne suis pas un escroc. On m'accuse, en somme, d'avoir trompé mes clients sur la marchandise que je leur vendais. Ils achetaient du fluide volatil, la bouteille contenait du benjoin; ils demandaient de la poudre de fidélité, je leur remettais du lycopode.

« Leur avais-je donc promis des substances extra-naturelles, et faut-il créer une matière nouvelle pour être sorcier? C'est jouer cruellement sur les mots que de m'appeler voleur parce que votre laboratoire, inventoriant mes philtres, leur donne de vulgaires noms pharmaceutiques. Mon lycopode ou mon benjoin n'étaient, cela va sans dire, que les supports matériels d'une mystérieuse influence communiquée par moi. Un simple morceau de fer doux, une fois aimanté,

change-t-il de matière? Non : c'est toujours un morceau de fer doux; seulement il est aimanté. J'étais l'aimanteur mystérieux du benjoin, de la vaseline, du lycopode. Et il est bien clair que c'était cette aimantation personnelle que je vendais douze ou quinze francs et non pas les substances peu coûteuses, j'en conviens, où je la déposais.

« Mais je vous vois sourire, messieurs! Vous vous dites : « Ce nécromant nous la baille belle avec son aimantation... Où est-elle, son aimantation? Qu'il nous la montre ou qu'il nous la démontre! »

« Vous la montrer, messieurs, vous ne me demandez pas cela sérieusement. Si mon lycopode possède en effet la vertu de procurer l'amour, il m'est cependant impossible de séparer ladite vertu dudit lycopode : et tel paquet de cette poudre merveilleuse, grâce à laquelle deux cœurs furent rapprochés, vous semblera identique à celle dont se fabriquent les éclairs au théâtre, ou dont les mères attentives enduisent le séant délicat de leurs nouveau-nés... Quant à

vous donner la preuve que cette vertu existe, je n'oserais vous répondre : « Essayez-la !... » Mais je puis vous fournir les attestations de ma nombreuse clientèle : de Montrouge aux Batignolles, d'Auteuil à Bercy, je ne compte plus les amants, troublés naguère, aujourd'hui accordés par l'effet de mes philtres, — ni les ambitieux qui, grâce à mes fétiches, ornèrent leur boutonnière de l'enviable ruban violet. Cela, vous ne le nirez pas. Mon avocat vous a remis tout un dossier d'attestations flatteuses, et, s'il vous plaît de les entendre, cent témoins proclameront devant vous l'efficacité de mes pratiques...

« Seulement, vous récusez mes témoins, comme autant de dupes, et vous traitez de pauvres cervelles mes clients favorables... Comment, dès lors, pourrai-je me défendre, démontrer que je ne suis pas un dupeur, un escroc ?

*
* *

« Croyez-moi, messieurs, c'est trop sommairement juger que d'appeler dupe ou imbécile toute la clientèle du sorcier. Sur cent hommes des plus intelligents, sur cent femmes des plus distinguées, combien en compterez-vous qui n'aient vraiment aucune superstition, qui n'accomplissent jamais nulle démarche, aucun rite, — absurdes devant la raison pure, — et malgré tout réconfortants? Ne vit-on pas, en plein dix-neuvième siècle, la plus fine société, la Cour impériale française, affolée par la présence et l'influence d'un sorcier nommé Hume? Hume ne fut pas poursuivi comme moi, pauvre hère, mais comblé de distinctions et d'argent. Qu'offrait-il pourtant? Du mystère, du surnaturel, des révélations sur l'avenir, des fétiches et des philtres, avec quelques prestidigitations en plus... Moi, l'on me poursuit; l'on va peut-être me con-

damner. Dire que j'étais républicain sous l'Empire!

« Or, messieurs, depuis le temps de Hume, la science a publié des découvertes qui devraient rendre plus circonspects encore les juges de sorcellerie. Elle a défini la suggestion, l'autosuggestion. Elle a établi que certains corps exercent à distance de puissantes actions, longtemps insoupçonnées. Par des explications nouvelles, elle a, en somme, reculé les limites du mystère où baigne notre vie. Nous commençons à savoir que nous ne savons rien et que l'impossible devient probable. Dès lors, messieurs mes juges, je vous demande si vous avez le droit, en conscience, d'affirmer que je ne possède pas réellement certaine faculté d'influence... comment dire?... certaine radioactivité qui n'est point l'apanage du vulgaire?

Moi, j'ai la conviction que je la possède. Pourquoi me suis-je fait sorcier? Je vous assure que ce fut par vocation, par un secret attrait vers le mystérieux. Le métier n'est pas des plus lucratifs, il y a trop de concurrence : n'importe, je me

sentais né pour ce métier-là. Si j'avais échoué tout de suite, si les gens qui me consultaient avaient été mécontents de leur sorcier, aurais-je continué? Évidemment non. Mais, justement, dès mes débuts, j'obtins des succès. Je pris foi en moi-même; de plus en plus, j'eus le sentiment qu'une force divinatrice, qu'une influence bien-faisante résidaient en moi. Autosuggestion chez moi, direz-vous, suggestion chez les clients. Possible! Mais, si je suis suggéré, je suis sincère, et il ne faut pas me condamner comme escroc!

*
* *

« On m'objecte enfin que certains clients sont irrités contre moi. Ils ont acheté mes poudres et mes onguents : leur bien-aimée les a trahis tout de même; ils n'ont pas obtenu les palmes académiques. Qu'est-ce que cela prouve? Ai-je promis d'être infallible? Je suis un homme doué d'un pouvoir spécial, — mais ce pouvoir a des

lacunes et des bornes. A mon influence réelle s'opposent parfois des influences contraires, plus énergiques. Poursuit-on les médecins quand ils n'ont pas guéri le malade? Poursuit-on l'avocat qui perd son procès? Il y a des accès de fièvre que la quinine ne coupe pas : faut-il proscrire la quinine? Comme la quinine, mon lycopode sentimental n'agit pas sur certains tempéraments, voilà tout!

« Et puis, ces clients réfractaires sont, en outre, des ingrats.

« Tout en leur vendant mes produits, je ne cessais de leur répéter : « Continuez, pour réussir dans votre entreprise, les efforts les plus énergiques; ne vous en remettez pas au destin; agissez! » Comme un médecin dit au malade : « Aidez le remède en faisant de l'exercice. » Ils me quittaient ainsi, emportant, outre le flacon merveilleux, une provision renouvelée d'espoir et d'énergie. Admettez un instant, messieurs les juges, que mon influence soit nulle et que ma vaseline ait tout juste les vertus d'une vaseline d'herboriste. La minute, la journée, la semaine

de réconfort et d'action que je procurais à l'acheteur ne valait-elle pas un louis d'or? Et je ne demandais que quinze francs, parfois seulement douze!

« Condamnez-moi, messieurs les juges, si vous le croyez nécessaire au bon ordre de la société. Mais rendez-vous bien compte que s'il y a des dupes dans mon affaire la première en date et la plus dupée, c'est moi : je ne suis donc pas un escroc... Rappelez-vous aussi qu'en m'emprisonnant ou en m'interdisant d'exercer, vous arrêtez le cours d'une source d'espérance et de courage dont une gorgée ne coûtait pas bien cher, qui ne nuisait à personne et dont, en somme, usait qui voulait... »

*
* *

C'est après avoir entendu cette plaidoirie que le tribunal condamna l'inculpé à cent francs d'amende et à un an de prison, avec sursis. Il

ne parut pas trop frappé par ce coup, et il dit même au gendarme qui le remettait en liberté :

— Je m'en tire à bon compte, mais je sais pourquoi.

— Pourquoi? questionna le gendarme.

— Parce qu'un de mes confrères m'a procuré de la poudre d'yeux d'écrevisses, qui impressionne les magistrats. J'en avais un fort paquet sur moi durant l'audience.



Toussaint

LE train qui nous ramenait à Paris, le docteur et moi, roulait à vive allure parmi les paysages familiers de Touraine, plaines ondulées où les pâturages alternent avec les champs fraîchement ensemencés, boqueteaux jaunis ou défeuillés par l'automne, châteaux tout blancs ou tout rouges au bout de leur pelouse verte et de leur avenue d'ormes, villages accorts où tinte l'appel des vêpres... Ils étaient pleins, ces villages, de la solennité du jour; entre l'église et le champ de repos, allaient

et venaient des promeneurs, plus volontiers vêtus de noir, et dont beaucoup transportaient des plantes vertes et des chrysanthèmes. Ces passants fleuris cheminaient avec dignité, mais ils ne semblaient pas particulièrement tristes; un délicat soleil de Toussaint paraît tout ce décor d'une grâce sereine.

Le docteur me parlait de la vie.

— Ce n'est plus une hypothèse, disait-il, c'est aujourd'hui une certitude que la moyenne des humains vit à peine le tiers de la durée à laquelle elle a droit, pour laquelle son organisme est construit. Quarante ans devraient marquer la fin de la période préparatoire à la vie, le moment où l'homme aurait fini d'acquérir les connaissances générales et terminé son apprentissage spécial. De quarante à quatre-vingts ans s'écoulerait la période de l'activité; l'homme y ferait son œuvre utile, y accomplirait sa mission sociale. Vers quatre-vingts ans, il aurait droit à la retraite et se reposerait. Laps de repos qui pourrait durer quarante années encore...

« Ne souriez pas! je vous répète que ce ne

sont pas là des rêvasseries chimériques : c'est l'évidence biologique elle-même. Faut-il que je vous rappelle les arguments qui la démontrent aux plus incrédules ? D'abord, si les centenaires sont une exception, il n'en est pas moins avéré qu'il y a des centenaires dans tous les pays, dans toutes les générations. On me citait l'autre jour un Philémon hongrois de cent douze ans, conjoint à une Baucis de cent huit. Des organes humains peuvent donc durer plus de vingt lustres, des organes fabriqués comme les vôtres et les miens, sans aucune différence de forme ni de composition élémentaire.

« D'autre part, tous les morts qu'on autopsie, fussent-ils morts à quatre-vingts ans, révèlent que la vieillesse n'est pas la cause de leur mort. On distingue chez tous, à côté de la dégénérescence progressive, mais non encore mortelle, de l'ensemble de leurs organes, la lésion organique spéciale, cœur, reins, foie ou poumons, qui a rendu impossible la continuation de la vie.

« Donc, on peut mourir à cent vingt ans, et,

même à cet âge, on ne meurt pas de vieillesse... Depuis qu'il y a des humains sur le globe, il est vraisemblable qu'aucun n'a accompli toute sa vie. Le centenaire gardait des réserves quand un accident, extérieur ou intérieur, l'a brusquement mis hors d'état d'en user.

« N'objectez pas : « Que feront les hommes « d'une si longue vie? »... La vie ne semblera jamais trop longue aux hommes; ils ont, à toutes les époques, considéré la longévité comme un bienfait. Remarquez d'ailleurs que, de plus en plus, la vie apparaît trop courte, comparée à l'activité croissante des hommes. Je vous parlais d'une jeunesse studieuse de quarante années : savez-vous qu'elle suffirait à peine pour acquérir l'ensemble des connaissances générales qui constituent le patrimoine actuel de l'humanité? Berthelot a pu dire : « Je suis le dernier cerveau humain qui aura contenu la science de son temps. » Il a dit vrai, sauf le cas probable — certain — où la durée de la vie humaine et, par conséquent, la durée possible d'apprentissage scientifique se modifieront.

« Le cerveau humain exige désormais plus de durée; mais la sensibilité réclame aussi un plus long temps d'exercice. Voilà un des phénomènes les plus curieux de notre époque : la vie affective de l'homme se recule et se prolonge. La littérature, reflet des mœurs, traduit bien cet étrange changement. Balzac parle d'un « vieillard » de quarante-quatre ans. (*Physiologie du Mariage.*) Tourgueneff, dans *Pères et Enfants*, appelle « les deux vieux » deux frères quadragénaires... Aujourd'hui, les séducteurs de théâtre ont passé la cinquantaine. C'est Arnolphe qui bafoue Horace et le fait quinaud. Et pas seulement au théâtre. Questionnez ceux qui, comme nous, sont tenus par état au courant des secrets sentimentaux d'un grand nombre de contemporains : ils vous diront que l'âge affectif éclôt aujourd'hui plus tardivement et dure plus longtemps. La toute nouvelle génération française est, sur ce point, caractéristique. Éprise de sports, pratique d'esprit, elle est en même temps « très enfant ». Les mères s'en réjouissent, croient que la jeunesse de leurs fils va

se passer ainsi. Elles verront bien, dans dix ans !

« Ainsi, de toutes parts, les passions, les labeurs, les entreprises des hommes débordent le cadre de leur vie. Comme, d'autre part, aucune raison organique ne s'y oppose, vous pouvez être certain que la vie humaine sera forcée d'élargir son cadre et de contenir plus de jours. Elle s'élargit déjà. Presque toutes les grandes maladies, faucheuses d'hommes, sont vaincues. L'hygiène prolonge incroyablement la jeunesse; comparez, à un siècle de distance, les portraits des hommes de cinquante ans : vous constaterez que, par l'apparence au moins, nous gagnons dix ans sur nos devanciers... »

*
* *

Je répondis :

— Docteur, peut-être avez-vous raison. J'ai lu, en effet, des travaux de savants considérables qui aboutissent aux mêmes conclusions que

vous. J'ai lu la promesse, pour les humains bien sages, d'une existence de cent cinquante années, où la période de vieillesse effective ne sera pas, proportionnellement, plus longue que dans nos vies d'aujourd'hui. Et j'accorde que le contenu de la vie moderne soit plus encombrant qu'autrefois et qu'il faille lui faire une place qui, probablement, se fera.

« Mais, tout cela admis, je me demande si l'humanité de demain, l'humanité où il y aura des centaines à la douzaine, sera plus heureuse que nous, et même si elle goûtera son avantage. Car vous dites vous-même : Il faudra plus de temps pour acquérir la science; l'amour surviendra plus tard; on aura plus tard son importance d'homme, — etc. Ainsi, la vie et son contenu se seront dilatés proportionnellement, et toute l'humanité se sera modifiée en même temps. Or, ce qui serait délicieux, ce serait d'être, aujourd'hui, le centenaire privilégié qui pourrait réellement vivre *deux* vies d'homme. Que m'importe de vivre cent ans si c'est la loi commune et si, dans mes cent années, je fais

simplement, en plus longtemps, ce que mes parents faisaient en soixante? Pensez-vous me séduire avec vos quarante années de collègue, avec vos amours septuagénaires? Le charmant, c'est d'être jeune contre le temps, c'est d'être le duc de Richelieu, Ninon... ou Chevreul. Dans votre congrès de jeunes vieillards, nul n'aura lieu de se réjouir, puisque chacun aura reçu de la vie ce qu'elle donnera à tous.

« Et puis, au bout de ces existences rallongées, il y aura toujours, n'est-il pas vrai, le même terme? Celui-là, les docteurs ne nous en promettent pas l'abolition, et, pour ceux qui ne savent pas se ployer au destin, voilà la vraie misère de la condition humaine. Dans la lucidité de ses quatre-vingts ans, on perdra des parents de cent dix : la perte n'en sera pas moins irrémissible. La rude loi de dissociation humaine rompra toujours nos affections. Et nous-mêmes, nous n'en courrons pas moins, avec certitude, vers le même abîme, un peu plus lointain, voilà tout. Qu'importe! puisque au bout de l'étape plus longue il nous guettera.

« La science n'est pas capable de changer cela, qui changerait tout. La vie, telle qu'elle est, suffit au développement complet du cerveau et du cœur humains. Elle peut contenir tout le génie, tout l'amour, toute l'action. Une vie plus longue fournirait-elle plus que Platon, que Napoléon, — ou même plus que les vingt ans de Roméo?... D'ailleurs elle finirait tout de même, et dès lors sa longueur m'irrite.

« Résignons-nous à la brièveté de nos jours, comme ces braves gens qui, sous nos yeux, tandis que nous passons près de leurs églises et de leurs cimetières, vont, d'un pas tranquille et d'une âme sereine, porter des chrysanthèmes à leurs morts. »



Parents et Enfants

QUE faites-vous de vos vacances, cette année, mon cher président? Tourisme et chasse, comme de coutume?

— Non, pas cette année, me répond le magistrat. Mon fils Camille se présente l'an prochain à Polytechnique. Nous le jugeons un peu faible en allemand. Alors ma femme, lui et moi, nous allons passer deux mois aux environs de Mayence, chez un professeur qui reçoit des pensionnaires. Ce ne sera pas très amusant, mais le petit, comme cela, fera des progrès.

— Et vous, madame, quels sont vos projets? Vous annoncez une croisière en Norvège?

— Oui, cela nous séduisait beaucoup. Malheureusement, mon grand fainéant de Maurice vient de se faire coller au baccalauréat. Nous passerons simplement le mois d'août à la mer; puis nous reviendrons à Paris pour que Maurice prépare sérieusement l'examen d'automne.

— Et vous, mademoiselle? Retournez-vous cette année, avec votre famille, dans ce délicieux château que vous aviez loué l'an passé en Touraine et où j'eus le plaisir de vous rencontrer?

— Oh! non, monsieur.

— Le château est loué par d'autres?

— Il est libre. Seulement, voilà... Il est situé (vous le savez) assez loin de toute ville importante, et il fut impossible à mes parents, la saison dernière, de trouver dans les environs un professeur de piano convenable... Vous n'ignorez pas que je suis d'une certaine force: j'en aurais remontré aux virtuoses de province qu'on me recommandait. Alors, dame! j'ai dû négliger un peu la musique, et, quand je suis revenue à Paris,

mon professeur m'a trouvé les doigts bien rouillés! Pour éviter cet inconvénient, nous avons décidé de ne pas nous éloigner de Paris cette année. Nous louons une villa à Louveciennes, voilà tout. Ah! cela ne vaut pas le château de Touraine. Mais du moins je ne me rouillerais pas les doigts!

*
* *

Je médite sur ces réponses et je demeure confondu. Pas besoin de continuer la tournée de questions parmi les gens de ma connaissance : je devine désormais la réponse que me feront tous ceux que la nature a pourvus d'enfants. Raisons de santé, raisons d'éducation, tout le régime de la famille est dicté par ce qui convient à ces rejetons, espoir de la France! On les fabrique avec parcimonie, ces petits Français; mais, une fois fabriqués, personne ne saurait accuser les parents de s'en désintéresser! Si vous

insinuez au président que le candidat polytechnicien pourrait peut-être s'en aller tout seul à Mayence au lieu de s'y rendre en compagnie de ses deux ascendants, — le digne magistrat vous jette un regard de travers et songe, à part lui, que vous n'avez guère le sentiment de la famille... Serait-il inhumain d'enfermer pendant six semaines, dans un four à bachot, le potache recalé, tandis que sa famille, qui n'a pas été recalée, elle, respirerait l'air embaumé des fjords? Ne proposez pas ce parti à la mère : elle jettera les hauts cris; Maurice ne peut potasser la descriptive que sous les baisers maternels... Et vous, mademoiselle, puisqu'il vous sied de tourmenter, après tant d'autres, les mânes de Liszt et de César Franck, que ne vous livrez-vous pour votre compte personnel à cette passion, sans bouleverser les vacances de tous les vôtres? Pianotez à Paris au mois d'août, par trente-six degrés à l'ombre, si tel est votre goût, et souffrez que vos parents s'ébattent sous les platanes et les tilleuls tourangeaux...

— Mais, monsieur (répondraient en chœur

les dauphins et les dauphines, consultés), ce n'est pas nous qui décidons tout cela! Ce sont nos parents! Nous, les enfants, nous admettrions fort bien qu'on nous lâchât quelque peu la bride, et parfois nous sommes agacés de voir que toute la vie de la maison pivote autour de notre succès d'examen ou de notre virtuosité d'apprentis artistes. Convainquez nos parents. Nous sommes tout convaincus, nous autres!

Hélas! convaincre des parents français que leur progéniture peut se passer de leur perpétuelle assistance, c'est une tâche au-dessus des forces humaines. La *course du Flambeau* est le sport le plus en honneur dans les familles de notre pays. Fille ou garçon, il faut à nos enfants des lisières et un bourrelet jusqu'à l'heure où, par la force des choses, ils s'émancipent : heure que les parents jugent toujours trop hâtive. La vie d'une infinité de braves gens, de gens point du tout bêtes, est ainsi paralysée pendant la période qui serait peut-être la plus féconde pour leur perfectionnement personnel et pour l'utilité sociale : depuis la venue des enfants dans le

ménage jusqu'aux abords de la vieillesse. Ne dites pas que j'exagère; dans la plupart des ménages bourgeois — petite et haute bourgeoisie, mais surtout la petite et la moyenne, c'est-à-dire le plus grand nombre, — élever les enfants est le souci essentiel, exclusif, d'où dépendent toute la politique et toute l'économie de la famille. Les enfants... c'est-à-dire deux enfants quand ce n'est pas un seul : il ne s'agit pas, chez nous, de ces plantureuses couvées fréquentes en Angleterre et en Allemagne!

Avoir peu d'enfants et leur sacrifier tout : telle est l'étrange formule de la famille française.

*
* *

Si du moins ce procédé, défendable en théorie, donnait en pratique des résultats supérieurs à ceux qu'obtiennent nos voisins! Car, après tout le procédé est défendable : c'est celui de l'horticulteur qui veut de très belles pêches ou

des chrysanthèmes fastueux : il dépouille la plante de l'excès de ses bourgeons ; pour le chrysanthème, il n'en laisse parfois subsister qu'un seul. Et à ce chrysanthème unique tous les soins sont prodigués. Malheureusement la puériculture n'est pas l'horticulture. L'enfant français, garçon ou fille, apporte dans la vie les qualités de sa race, qui sont fort brillantes : mais l'appoint fourni par l'éducation apparaît maigre, plus maigre qu'en Allemagne ou en Angleterre. Comment en pourrait-il être autrement ? Ce surchauffage familial ne peut former que des organismes délicats et des volontés chétives. Regardez autour de vous : presque tous les hommes qui, jeunes, ont donné de fortes preuves d'initiative et d'énergie, s'ils ne sont pas sortis du peuple ou de la bourgeoisie pauvre, ont dû à certaines circonstances de leur enfance d'être privés de cet excès de sollicitude, si nuisible à la trempe du caractère. Quelques-uns des plus beaux exemplaires de jeunes gens et de jeunes filles qu'il nous ait été donné de contempler étaient des Français élevés à l'étranger, en An-

gleterre, par exemple — fût-ce par leurs propres parents. Alors la liberté de l'éducation favorisait l'essor des heureuses aptitudes naturelles : le résultat était magnifique... Pour les parents français, il avait suffi de ne plus respirer l'air natal, d'avoir sous les yeux d'autres mœurs ; ils s'étaient désenvoûtés de la manie héréditaire. Ils avaient libéré leurs enfants et s'étaient libérés eux-mêmes. Ainsi la plante puérile avait mieux grandi (sans pour cela grandir sauvage) et les parents avaient vécu une véritable vie, au lieu de s'atrophier vingt années durant par un régime de bonnes d'enfants et de régents volontaires.

Je sais bien que bon nombre objecteront :

— Qu'importe, si c'est notre bonheur et si c'est le bonheur de nos enfants ?

Eh bien ! voilà d'abord une doctrine étroite, antisociale ; c'est la doctrine de l'enfant joujou, de l'enfant procréé pour servir à la distraction, au divertissement des parents. Mais cet égoïsme des parents porte en lui-même son châtement.

Très vite, l'enfant, considéré au début comme un joujou indispensable, devient un souci de chaque heure. La personnalité des parents s'efface, s'abolit au profit de celle du rejeton; et il se passe alors ce phénomène que vous avez certainement déjà constaté autour de vous : deux existences d'adultes (quelquefois davantage grâce à l'adjonction dévouée des oncles et des tantes) sacrifiées à la fragile prospérité du nouveau venu. Loi de la nature, direz-vous! Course du Flambeau!... Eh bien! combattons les excès de cette loi! Réglons la course! Grâce au régime français, l'existence humaine utile pour l'individu et pour la société se trouve vraiment par trop raccourcie! Durant son enfance et sa jeunesse, le jeune Français n'a pas de vie personnelle : il est un petit pantin dont les parents tiennent les ficelles. Vers la vingtième année, il s'émancipe, fait mille folies comme il convient à un être mal dressé pour la liberté, se marie enfin, s'assagit, procréé à son tour. Désormais, il n'est plus bon qu'à guider les gestes de son enfant, de ses enfants. Sa personnalité n'a pas dis-

paru : mais elle est réduite à la taille de son « petit ». Combien de papas se remettent au *De viris* ou à la trigonométrie ! Combien de mères n'ont plus d'autre pensée que les cours de leur fille ! Et, j'y insiste, tout cet effort pour fabriquer, si souvent, des pianoteuses de dixième ordre et des bacheliers-perroquets !

Oh ! que chacun de nous soit donc soi-même, sans égoïsme fébrile comme sans abnégation neurasthénique ! Que les parents soient conscients de leurs devoirs, mais pas envoûtés par une sorte de mysticisme paternel ou maternel, qui leur ôte toute personnalité, toute utilité sociale ! Que les enfants n'apprennent pas la vie comme une servitude, sous des maîtres d'une écrasante tendresse ! Parents et enfants de France, soyez, les uns et les autres, des *personnes*.

La Table et les Thérapeutes

J'AI appris avec plaisir que la tomate était définitivement réhabilitée, sans qu'on ait dû mettre en branle, pour cela, la Ligue des droits des légumes. Sur la foi des médecins, la tomate et les fraises demeurèrent longtemps suspectes aux arthritiques. Voilà déjà quelques années, les mêmes médecins découvrirent que les fraises, proscrites naguère, se recommandaient au contraire aux clients d'Aix et de Contrexéville. Cependant la

pomme d'amour plaidait vainement sa cause. On la réputait nocive au premier chef : en absorber gros comme une noisette à son repas, c'était la crise assurée pour le lendemain... Dieu merci l'arrêt est rapporté. Non seulement la tomate ne nuit plus à l'arthritique, mais elle le soulage, puis le guérit. C'est pourtant la même tomate qu'au temps de la proscription : n'importe! ceux qui, sous l'ancien régime, l'auraient jetée à la tête de leur cuisinière si elle avait osé en servir vont en charger leurs menus. Et, phénomène admirable, la tomate, qui réellement faisait du mal aux rhumatisants, va, non moins réellement, leur faire désormais du bien. Consultez-les plutôt : vous verrez!

Il y a du bon, aussi, pour le vin : car voilà que les médecins nous mettent en garde contre l'eau. L'eau donne l'appendicite. Et je sais bien que l'appendicite, c'est encore une maladie à la mode : mais, tout de même, la peur du bistouri est plus forte que le snobisme. L'eau commence donc à être regardée d'un œil inquiet par les convives. Ils s'avisent enfin que le liquide incolore

contenu dans des carafes, ou même dans des bouteilles étiquetées, n'offre pas sensiblement plus de garanties de pureté que le vin, et que, fraude pour fraude, il est encore plus simple de vendre soixante-quinze centimes le flux du robinet que de fabriquer un liquide rouge avec du sucre, du tannin, de la fuchsine, et de vendre la mixture également soixante-quinze centimes... Mais les docteurs vont plus loin que les buveurs. Non seulement le vin a cessé d'être nocif : le voilà passé au rang de médicament, et sous le titre le plus noble que puisse ambitionner une substance moderne : il est réputé antiseptique. Versé dans l'eau, il tue le microbe aquatique : plus d'appendicite à craindre. Nous voilà ramenés à l'antique boisson des Français : le vin trempé d'eau. Franchement, pour en venir à ce point, nos docteurs n'ont pas pris par le plus court.

Habent sua fata victus. Les aliments ont leur destin. Tandis que la fraise, la tomate et le vin nous reviennent, — le thé, le lait, les œufs sont écartés de nous comme toxiques. Que dis-je? Le sel et le sucre, ces familiers, passent un

méchant quart d'heure. Le sel est inutile! Nous devons fabriquer nous-mêmes notre sucre. Ainsi, les règles de l'alimentation moderne sont en perpétuel devenir. Le menu scientifique de la fin du siècle dernier semblerait aujourd'hui un programme pour souper de Borgia.

*
* *

Mon Dieu! tout cela n'a guère d'importance : il faut bien que les oisifs occupent au moins leur pensée. L'aveugle obéissance aux prescriptions des docteurs n'est qu'un cas particulier de cette « foi du charbonnier » en matière scientifique qui m'apparaît comme un trait significatif des mœurs contemporaines. Ne trouvez-vous pas, cependant, que les médecins deviennent un peu abusifs en matière de régime alimentaire et qu'ils ajoutent inutilement des ombres au tableau de la vie? Regardez, de grâce, cette table mondaine, résumé du luxe contemporain.

Le linge est orné de dentelles anciennes; la vaisselle est plate; abondance de fleurs, cristaux de prix, surtout de musée. Hommes et femmes, les convives sont ces *happy few* qui ne renoncèrent jamais à satisfaire une envie quand l'argent peut la combler. On va leur offrir tout ce que la plus luxueuse ville du monde peut réunir de primeurs, d'aliments fins, de vins rares. Il y aura six ou sept services.

Eh bien! la plupart de ces hommes en frac et de ces dames aux épaules nues ne boiront que de l'eau, à moins qu'ils ne boivent pas du tout. Ils chipoteront un ou deux des services, principalement les plus neutres, les légumes, les pâtes, les fruits cuits (que l'amphitryon avisé fait toujours figurer sur son menu). Mais les pièces principales, les rôtis, les gibiers, les sauces savoureuses reviendront à peu près intacts au chef qui les accommoda. Et il y aura des dîneurs, des dîneuses, qui en fin de compte n'auront mangé que du pain, et encore un pain spécial, plutôt fabriqué, semble-t-il, pour aiguïser le bec des serins en cage que pour alimenter des chrétiens.

Tout cela est l'œuvre du moderne Diafoirus. Diafoirus interdit aujourd'hui le manger et le boire à peu près dans tous les cas : arthritisme, dyspepsie, neurasthénie, penchant à engraisser ou même à maigrir. Oui, à maigrir ! J'ai lu, de mes yeux lu, le MÊME régime imposé par un des plus célèbres docteurs de Paris à deux dames dont l'une voulait perdre du poids et l'autre en gagner. Si Diafoirus consent à vous laisser manger quelque chose, c'est à la condition expresse que vous n'y preniez aucun agrément : il préfère même que vous ressentiez un peu de dégoût. A vous les pâtes gélatineuses dépourvues de tout assaisonnement ; à vous les purées de légumes, veuves de sel et de poivre ; à vous le lait caillé, les compotes sans sucre. Défense de boire pour faire passer tout cela : on ne vous permet le liquide que dans les conditions où boire n'est plus un plaisir ni même un soulagement, mais bien une façon de supplice genre Brinvilliers : hors des repas, et à doses excessives, un litre et demi d'eau minérale dans la matinée. En résumé, le rêve du médecin moderne est de supprimer

radicalement le « plaisir de la table » — qui fut un réel plaisir pour nos aïeux — et de le remplacer, deux fois par jour, par une désagréable séance où l'on absorbe des choses répugnantes. Je défie même les croyants de me contredire.

*
* *

Quand les rares Parisiens rebelles aux régimes — c'est mon cas — poussent les croyants dans leurs retranchements à force de questions, les croyants leur opposent ce suprême argument : « C'est peut-être absurde : mais ça me fait du bien. » Bon argument seulement en apparence. Car, si vous observez quelque temps le croyant, vous constaterez qu'il change fréquemment de religion. Le régime qui lui faisait tant de bien, il s'en lasse assez vite : sa foi le jette aux genoux d'un autre pontife, qui lui impose un nouveau culte. Aussitôt le néophyte regarde avec pitié les adeptes du régime d'hier, et c'est

le régime d'aujourd'hui qui « lui fait du bien ». Oh! le comique spectacle que de voir se succéder les religions alimentaires, d'entendre successivement, prononcés avec la même ferveur, les noms des divers thérapeutes, comme les noms de saints des Litanies! Quelques-uns de ces saints ont des autels privilégiés : il faut les adorer à l'étranger...

J'ai consulté à mon tour ces ingénieux Esculapes, non pour pratiquer leurs ordonnances, mais pour savoir quelle raison secrète les incitait à torturer les pauvres humains en les privant d'une des joies les plus innocentes. Car, enfin, recommander la sobriété, rien de plus juste; mais exclure arbitrairement tel ou tel aliment, telle ou telle boisson, puis un beau jour proclamer indispensables la même boisson, le même aliment, n'est-ce pas un jeu propre à discréditer les augures auprès des bons esprits?

Or, voici ce que m'ont répondu les augures :

— Ce n'est pas nous qui avons inventé la nécessité des régimes alimentaires bizarres et désa-

gréables : nous y avons été conduits par la disposition spéciale de nos clients. Nos clients ont tous pour la science une religiosité malade. Cette religiosité veut des pratiques de dévotion. Supposez que je réponde à quelqu'un qui vient me consulter : « Monsieur, vous n'avez aucune maladie : je vous duperais en vous livrant une ordonnance pour le pharmacien. Mangez modérément ; buvez sans excès ; prenez de l'exercice. Ne pensez pas constamment au jeu de vos organes, à la maladie, à la mort. N'attardez pas exprès votre pensée sur des sujets pénibles. Fuyez l'oisiveté. Évitez les gens ennuyeux et tristes. Faites un peu de bien, ne fût-ce que par égoïsme et pour vous procurer du contentement. Voilà... » Si je tenais de tels propos à mon client, je me préparerais un beau discrédit ! Personne ne me prendrait plus au sérieux. On dirait de moi : « Quel paresseux ! » ou « Quel fumiste ! » Et l'on courrait bien vite chez le concurrent d'en face, qui ausculte, qui fait lever alternativement la jambe et le bras, qui fait tousser, cracher, tâte le pouls,

mesure l'électricité des cheveux, la tension artérielle, — interdit le pain, le vin, le sel, le sucre, les œufs et le lait, — compose un effroyable aliment avec des sucres gastriques de veaux en bas âge, et vous prescrit en outre de « prendre chaque matin un pavé dans les bras et de faire ainsi neuf fois le tour de votre appartement... »

Ne protestez pas! ne riez pas! Ce fut une ordonnance *authentique* d'un thérapeute parisien célèbre, mort il y a quelques années.



Le Krach de la Beauté

 I quelque chercheur de documents, dans un siècle ou deux, fouillait les journaux de notre époque, il établirait, pièces en main, qu'on s'y inquiétait beaucoup de la beauté féminine. Il montrerait les magazines illustrés par les portraits de la « plus belle jeune fille du monde »; les continents s'expédiant l'un à l'autre, à travers l'Océan, des députations de beautés locales; Paris élisant ses « reines » à grand appoint de réclame; Chicago

revendiquant avec une violente humeur la possession de la plus parfaite créature du joli sexe. Nos arrière-neveux en pourraient conclure que nous fûmes de bien fervents adorateurs de la forme féminine, et que, pour une Hélène nouvelle, nous eussions recommencé une autre guerre de Troie.

Ce serait une lourde erreur : preuve que les documents écrits ne reflètent pas toujours l'âme véritable de leur temps. Aucun temps, plus que le nôtre, ne fut (je crois) indifférent à ce point à la beauté de la Femme. Malgré le *bluff* des magazines, la beauté féminine n'est le souci contemporain d'aucun peuple ni d'aucune ville. Et, ce qu'on n'attendrait pas, le peuple et la ville qui s'en soucient le moins sont peut-être les Français, — et Paris.

A Londres, il y a tout de même des *professional beauties*, mondaines authentiques dont les visages sont exposés à la devanture des marchands de photographies. En Amérique, la manie du record communique un semblant de chaleur aux revendications des gens de l'Ouest,

voulant à toute force être, même au chapitre de l'esthétique, les « premiers du monde »... Notre Paris, au contraire, ne consacre désormais que des mascarades municipales au culte de la beauté féminine : celle-ci y est représentée par d'agréables minois de harangères et de blanchisseuses, point déplaisants à regarder du haut d'une fenêtre, certes ! mais qui n'évoquent aucunement Hélène, ni même M^{me} Récamier, lady Hamilton ou M^{me} de Castiglione. Voilà pour le goût populaire. Dans les divers mondes parisiens, même les plus riches et les plus brillants, l'indifférence est pareille. Loin de provoquer la dispute sur le nom de la plus belle des Parisiennes, on ferait quinauds la plupart des Parisiens en leur demandant ce nom. Il n'y a pas de « plus belle » Parisienne ! Lancez au contraire la conversation sur le point de fixer quelle est la plus élégante, vous entendrez aussitôt la discussion s'animer. On citera vingt noms de contemporaines, et chacune aura ses tenants, prêts à rompre la lance. Ceci n'est-il pas significatif ? A Paris, et peu à peu dans les autres centres qui

imitent Paris, le culte de l'élégance a remplacé celui de la beauté. Une femme belle et point élégante ne compte pas. Une femme élégante et point belle compte juste dans la mesure de son élégance. Dites à une Parisienne : « Madame, aucune femme n'est aussi belle que vous, mais vous ne saurez jamais vous coiffer ni vous habiller... », elle vous jettera à la porte et gardera contre vous un cœur ulcéré.

*
* *

D'où vient cela ? Quelles causes ont déterminé ce krach de la beauté féminine au profit d'un accessoire ?

Premièrement, la cause profonde, le ressort essentiel de toutes nos mœurs modernes : la passion du nivellement, la haine du privilège. L'éclatante beauté d'un visage féminin était le plus magnifique privilège : il s'exerçait spontanément, sans que le sujet eût besoin d'y dépenser de l'effort. L'avocat de Phryné arrachait le

voile de sa cliente, et soudain les juges subjugués acquittaient Phryné. M^{me} Récamier débarquait à Londres, et soudain les plus grossiers cockneys dételaient sa voiture et s'y attelaient. La masse des femmes, celles qui ne sont ni belles ni laides, pouvait-elle tolérer une inégalité aussi désobligeante?... Par un merveilleux travail exercé sur les sens et sur l'esprit des hommes, par cent artifices de coiffure, de fards, de teintures, par la déformation systématique du type féminin naturel et classique, elles sont parvenues à brouiller toutes les notions que les pauvres hommes possédaient touchant la beauté de leurs compagnes. Aujourd'hui, dans ce Paris où l'effort féminin s'est manifesté avec le plus de continuité et a rencontré les plus adroits concours, on peut dire qu'il n'y a plus ni femmes laides ni vieilles femmes, — pourvu que les femmes aient des loisirs et de l'argent. En revanche, il n'y a plus de « beautés ». Même on ne dit plus guère : « M^{me} Une Telle est belle... » L'adjectif semble un peu brutal, un peu lourd; je ne suis pas bien sûr qu'il ne cho-

querait pas la dame à qui on l'infligerait. On dit : « M^{me} Une Telle est bien jolie... » ou « M^{me} Une Telle est délicieuse... » On utilise aussi la comparaison : un petit saxe, — un Botticelli, — un Helleu, etc. Quant aux vocables désormais désuets de « femme belle » ou surtout de « belle femme », ils désigneraient plutôt une personne un peu massive, assez difficile à habiller... La première idée qu'inspirerait à une Parisienne le qualificatif de « belle » appliqué à elle-même serait de suivre un régime : Prenez garde, madame, vous commencez à grossir!... Voilà le privilège à rebours : la beauté devient presque aussi malaisée à porter qu'un très grand nom. C'est précisément ce que souhaitaient la moyenne des femmes. De nos jours, M^{me} Récamier pourrait se promener à pied dans Londres sans troubler le moins du monde les passants. Et si quelque moderne avocat s'avisait de dévêtir une Phryné moderne en plein prétoire, il la ferait sûrement condamner par les héliastes, — outre qu'il se ferait lui-même poursuivre pour outrage à la pudeur.

Ainsi, le krach de la beauté féminine a une première cause, profonde et mesquine : la révolte des femmes contre un privilège. Il en a une autre, plus noble, qui est le changement progressif de la condition de la femme dans la vie moderne. La femme doit-elle être un instrument de décor et de joie — sans plus — ou doit-elle ne songer à sa beauté qu'après avoir tâché d'être utile et de charmer l'esprit?... Elle doit être à la fois le charme de l'esprit et celui des yeux, répondent les bonnes gens. Oui, mais la vie est trop courte, bonnes gens, pour tant d'efforts contradictoires. Une femme qui a le culte de sa propre beauté ne peut guère penser qu'à cela : telle cette M^{me} de Castiglione qui s'adora, dans le sens mystique du mot, et passa la plus grande partie de sa vie à méditer sur les traits de son visage et les lignes de son corps... L'histoire des femmes célèbres par leur beauté nous démontre que cette beauté les soumettait à un esclavage auprès duquel l'esclavage de l'élégance moderne n'est quasiment rien. Une beauté féminine absolue est vouée au rôle de spectacle. Tandis

qu'une femme élégante peut être en même temps une intellectuelle active et avisée : nous avons de ce type beaucoup d'exemples à Paris. Ce qui est indubitable, c'est que nulle femme d'aujourd'hui n'accepterait d'être la Belle et la Bête. Telle fut pourtant la réputation, jugée enviable, d'une M^{me} Récamier, puisqu'un La Harpe, assis entre elle et M^{me} de Staël, s'écriait assez sottement : « Me voilà entre l'Esprit et la Beauté... »

A quoi M^{me} de Staël fit d'ailleurs cette délicieuse réponse : « On ne m'avait jamais dit que j'étais belle. »

*
* *

Il ne sert à rien de se rebeller contre l'inévitable et de chercher à arrêter le vent, les marées ou le temps. Résignons-nous (et nous nous y résignons sans trop de peine) à cette faillite universelle de la beauté féminine. Où sont allées se fondre les neiges d'antan, là aussi s'est désa-

grégré peu à peu le type idéal des Dames du temps passé célèbres par leur corps et leur figure. Les peintres eux-mêmes ne recherchent plus les très beaux modèles; ils veulent des modèles « intéressants ». Que dis-je? Ce n'est plus le goût de la beauté féminine, mais bien le sens de cette beauté qui se perd... Quant aux débris de ce rare et splendide privilège, les femmes élégantes le disputent aux femmes d'esprit. Leurs groupes imposants se partagent les adorateurs qui délaissent les autels de la Beauté. Révolution faite pour réjouir le nombre, comme la plupart des révolutions! Car il est impossible d'acquérir la beauté, tandis qu'un certain air de conversation fort semblable à de l'esprit demeure à la portée de la plupart des femmes résolues à l'acquérir. Pareillement l'élégance s'acquiert avec de la volonté, de l'application (si l'on n'est pas douée naturellement); la seule condition est d'avoir de l'argent, et l'argent aussi s'acquiert. *Lugete, venerate!*... La Beauté féminine est mise en déroute par la coalition des femmes modernes et l'indifférence des

hommes. Le don inné n'a plus de valeur, comparé aux acquisitions d'esprit et l'élégance que réalisent la volonté, le *travail* féminins...

En sorte que le krach de la Beauté semble bien un cas particulier de cette faillite du capital que signalait récemment un grand financier (lord Rothschild), comme un signe de ce temps.



Printemps

MONSIEUR, ce printemps-ci est abominable!...

— Abominable? Mais non, madame. Il est un printemps, voilà tout. Chaque année nouvelle apporte, entre février qui finit et juin qui commence, les mêmes intempéries dans le ciel, les mêmes déceptions au cœur des humains. Las de l'hiver dès la Saint-Valentin, les pauvres humains s'obstinent à guetter, dès la Saint-Thomas, les bourgeons aux rameaux des

marronniers, les petites boules résineuses à la pointe des lilas blancs et mauves... Si, par fortune, le jour de Pâques et son lundi s'habillent en gai solcil, nous nous imaginons que l'hiver est mort et que, cette fois, on aura — miracle adorable! — un été de sept ou huit mois... Les femmes se commandent des costumes de lingerie et les hommes des chapeaux de paille. Hâte néfaste!... Le retour offensif de l'hiver, qui n'était pas mort du tout, qui reprenait simplement son élan, ramène la pluie, la grêle, la neige, les bronchites, les rhumatismes... Et jusqu'à l'extrême fin du printemps officiel il en va de même, à moins d'exception. Le régime stable de l'année ne commence guère qu'aux approches de juin. C'est comme cela tous les ans, madame, ne vous déplaît. Feuillotez la collection des journaux depuis le commencement du siècle et même avant : vous y lirez les mêmes doléances, attestant la prodigieuse quantité d'illusion, d'indéfectible illusion, contenue dans ce petit mot traître : Printemps...



Dénonçons, voulez-vous? cette convention illusoire. Osons, vous et moi, tenter une réforme. Proclamons que le printemps est une saison atroce, la plus atroce des saisons. Vienne, vienne l'été avec son ardeur sincère, avec ses matins enivrants, sa torpeur méridienne, la molle détente de ses soirs! Voilà la saison que devraient surtout chanter les poètes et qu'ils sacrifient, on ne sait vraiment pourquoi, au printemps trompeur. Pour un « *Midi, roi des étés* » — que de stances fades sur le prétendu renouveau de l'année! Or, n'est-ce pas nos étés qui contiennent tous les magnifiques souvenirs de voyage, jours splendides et nuits pacifiques, jours et nuits de sécurité, de sérénité?... L'été, avec son prolongement d'automne (et l'automne n'est qu'un été plus nuancé, moins tyrannique, un été vieillissant qui se teinte de mélan-

colie), — saluons-les comme les plus précieuses, comme les divines saisons de l'année. Ne tolérons plus qu'on leur préfère, avec des trémolos dans la voix et des langueurs dans le regard, les mois détestables qui les précèdent immédiatement. Au printemps des fades romances, au printemps qui remplit les sentiers, non « d'ivresse » mais de grélons, au printemps des gelées tardives et des pneumonies imprévues, à cette période où l'année semble elle-même malade ou démente, — nous proclamons désormais que l'hiver même doit être préféré.

Il appartenait, en effet, au xx^e siècle de réhabiliter l'hiver. Désormais, blanche saison transparente, saison de velours et de cristal, loyal hiver, nous t'aimons presque à l'égal de l'été. Nous goûtons l'incomparable pureté de ton air filtré par la neige. Nous avons appris à nous mouvoir parmi tes glaces : nous les avons conquises. Sous ta barbe de frimas et tes pelisses, nous avons découvert que tu caches la gaieté, la force, la vivacité de la jeunesse. Tu es l'été blanc, voilà tout : partout où tu règnes en

maître, la santé, la joie, les belles excursions, les sports majestueux fleurissent comme en été. Tu n'es exécration que dans les contrées où tu prends de faux airs de printemps hâtif — quand tu es, tout le long de ton règne, un hiver de mars.

Noble hiver, pour que nous t'aimions, tâche de ressembler aussi peu que possible à un printemps!

Oh! le printemps!... L'atroce fin de mars, plus hivernale que le plus triste hiver! Et avril, « avril, l'honneur des mois, et des bois! » — l'honneur des gripes, surtout, et des angines, et de cent misères ridicules et douloureuses, avril des surprises et des sautes de temps, où l'on ne sait plus comment se vêtir, où l'escalier chauffé semble insupportable dans l'heure même où la bronchite glacée vous guette sous la porte cochère... Même si vous jouissez d'une santé d'airain, même si vous ne souffrez des traîtrises printanières que dans la santé des êtres que vous aimez, vous n'échapperez pas au malaise moral qu'infligent aux tempéraments les mieux équilibrés d'incessantes variations barométriques. La

perpétuelle déception du printemps dissoudra votre énergie, engourdira votre joie de vivre. Rien d'exaspérant comme l'incertitude contenue dans ce mot : printemps. Aucun projet n'est alors raisonnable, qui escompte la clémence de la température. Il fait un matin superbe; le ciel verse à flots une clarté tiède et dorée; vous vous épanouissez, vous vous promettez mille plaisirs de l'excursion projetée. Pendant que vous montez en voiture ou dans le train, ou pendant que vous vous embarquez, — un affreux petit nuage grisâtre se hisse au-dessus de l'horizon, gagne sur vous, s'étale au zénith, traîne à sa suite une avant-garde, puis toute une armée de nuages... En vain vous espérez; en vain vous vous hâtez : le temps d'arriver à l'étape, vous y retrouvez l'hiver, l'hiver oublié, que vous croyiez disparu, et qui fait rage...

Angoisse, vague malaise, incertitude, déception, surprise, maladie : tel est le bilan d'un printemps.



Et puisque nous voilà en train de dénoncer une convention, si nous faisons coup double, si nous essayons de dénoncer la convention-sœur ? *Primavera, gioventu dell' anno; gioventu, primavera della vita...* Ma foi ! c'est bien dit : jeunesse et printemps se valent, c'est-à-dire ne valent pas mieux l'une que l'autre. A condition toutefois de bien observer la concordance entre le printemps et la jeunesse, — c'est-à-dire d'appeler jeunesse cette saison de la vie qui va de la dix-septième année à la vingt-septième à peu près : le mars, l'avril, le commencement du mai de la vie.

Belle matière encore à clichés poétiques, cette jeunesse-là ! Vingt ans ! Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans ! Épanouissement ! Feux de l'aurore ! Radicules balivernes !... Ni pour le masculin, ni pour le féminin, ce prin-

temps de la vie n'est une époque vraiment heureuse. Il ressemble trop au vrai printemps. On dirait qu'il lui emprunte son incertitude, ses anxiétés, ses trahisons. Physiologiquement, c'est une des saisons les plus périlleuses de la vie; l'être humain y est guetté par des maladies terribles, moins redoutables dès que l'été vital commencera; n'en citons que deux : la méningite cérébro-spinale et la tuberculose. Pour sains que soient des jeunes gens de vingt ans, ils n'en sont pas moins soumis à des sautes de force, à de brusques variations de santé qui leur seront épargnées quelques années plus tard. L'exubérance juvénile trompe là-dessus l'observateur superficiel et parfois le sujet lui-même : mais, si c'est la saison de « l'allure », ce n'est jamais la saison du « fond ». Demandez à un chef d'armée ce qu'il préfère : les soldats d'avant ou les soldats d'après vingt-cinq ans!

Dans l'ordre social, la *primavera della vita* n'offre pas de meilleurs avantages. Consultez les jeunes gens de vingt ans, ils n'ont qu'une idée : vieillir. Leur printemps les obsède. Ils sont en-

core assujettis au service militaire, aux écoles, aux examens. L'incertitude de leur avenir les tracasse; leur appétit sentimental ne se rassasie, presque toujours, que sur d'indignes objets; — ils souffrent avec impatience qu'on ne les compte pour rien, alors qu'ils se jugent supérieurs à tous. C'est l'époque des espoirs soudains, démesurés, — et des effondrements, des lassitudes, des abandons. C'est la saison de la vie où foisonnent les crimes et les suicides.

Le printemps vital ne vaut guère mieux pour les femmes. A leur tour, consultez les jeunes filles et les très jeunes épouses. Vous les trouverez singulièrement insatisfaites. Comme leurs contemporains de l'autre sexe, l'anxiété les travaille. Que leur donnera l'amour? Que leur donnera le mariage? Angoisse extrême avant d'avoir trouvé le mari, — déception quasi infaillible après, déception qui peu à peu deviendra résignée et pourra laisser la place à un calme bonheur, — mais qui, durant le mars et l'avril féminins, obscurcit l'horizon comme un régime de giboulées. Voilà le lot de notre compagne. Pa-

reilles en cela aux jeunes hommes, les jeunes filles, les très jeunes femmes vivent dans un état permanent de « devenir » tout à fait impropre au bonheur. Le bonheur humain, s'il existe, réside dans l'ordre, dans l'habitude, dans la sécurité, dans la sérénité. Or, tout cela, c'est l'été qui le donne. La jeune fille, la très jeune femme subissent des crises de mélancolie plus lugubres que les « vagues de froid » en avril. Elles souffrent dans leurs nerfs, dans leur cœur, bien plus que les femmes, mieux aguerries, ne souffriront jamais. C'est pourquoi tant de jeunes êtres féminins se montrent à nous atteints dans leur santé, sans cause physique apparente.

*
* * *

Ah! dans la vie aussi, petite madame qui croyez encore au printemps, — dans la vie aussi, la saine, et robuste, et bonne saison, c'est l'été, avec son prolongement d'automne. Vous

découvrirai-je toute ma pensée? Plutôt que l'avril hypocrite, plutôt que le mars de rafales et de grêle, j'inclinerais à chérir l'octobre, le novembre, voire le décembre de la vie. Eux aussi, ces mois extrêmes, peuvent s'adapter à une robuste activité humaine, comme les beaux hivers. Eux aussi peuvent nous donner cette sensation de sécurité, de sérénité, que nous goûtons, aux jours de gel, sous les cieux privilégiés où l'hiver n'est qu'un « été blanc ».

Dans la vie, comme dans l'année, il suffit, pour goûter l'hiver, de quitter à temps les régions où l'automne trop doux promet ces hivers fades qui sont, en somme, d'interminables mars.

Il suffit de monter à temps vers les sereines régions d'altitude.



TABLE



TABLE

I. — L'AMOUR ÉCRIT...

Lettres féminines	3
L'Absence	13
Petits Papiers.	24
La Moustache.	34
Une Lettre égarée.	44
L'Esprit des Cartes postales.	52
Jouets.	61
Lettres masculines.	69

II. — MONDANITÉS

Grands Chapeaux.	81
Cigarettes	92

Le Mot	105
Tourisme	115
Valses.	126
Le Corset	136

III. — DAMES DE CE TEMPS-CI

La Dame d'Altitude.	149
Un Couple.	159
La Fin de la Danse	170
La Receveuse.	179
Maigrir !	188
La Menteuse.	202
Pudeur	211

IV. — PARADOXES

Le Péché international.	223
L'École de l'Auto.	233
Le bon Sorcier	242
Toussaint	253
Parents et Enfants.	262
La Table et les Thérapeutes	272
Le Krach de la Beauté.	282
Printemps	292



